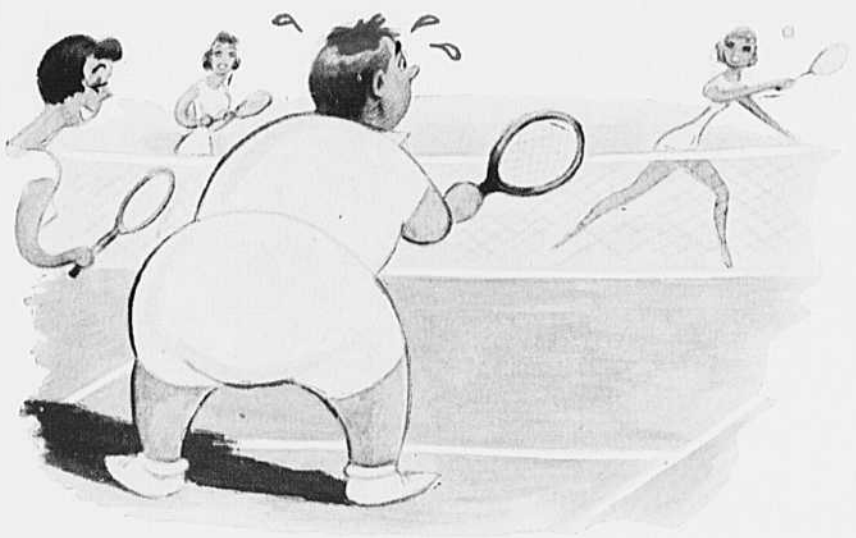
69e année, No 11 Montréal, 20 juillet 1957

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS 10 cents



2

Symboles de CONFIANCE

Dans la montagne . . . dans la plaine . . . dans toute l'immensité de notre pays . . . les automobilistes se guident par ces points de repère. C'est grâce à ces enseignes que nous suivons la route sûrement, en *toute confiance*. Et quand l'aiguille au cadran indique un réservoir presque vide, ou que des difficultés inattendues arrivent, l'Etoile Rouge avec "T" nous fait signe et nous promet du service et des produits de haute qualité.

Seule, Texaco Sky Chief est "extra-chargée" de Petrox—un élément à base de pétrole qui lui est exclusif; elle réduit l'usure du moteur et les frais d'entretien. Elle vous donne plus de milles au dollar. Vous pouvez maintenant tirer de votre moteur le maximum de puissance et de souplesse sans cognements — grâce à la Sky Chief à indice d'octane plus élevé que jamais. La prochaine fois, faites le plein avec la Sky Chief additionnée de Petrox—et vous *sentirez* une différence.

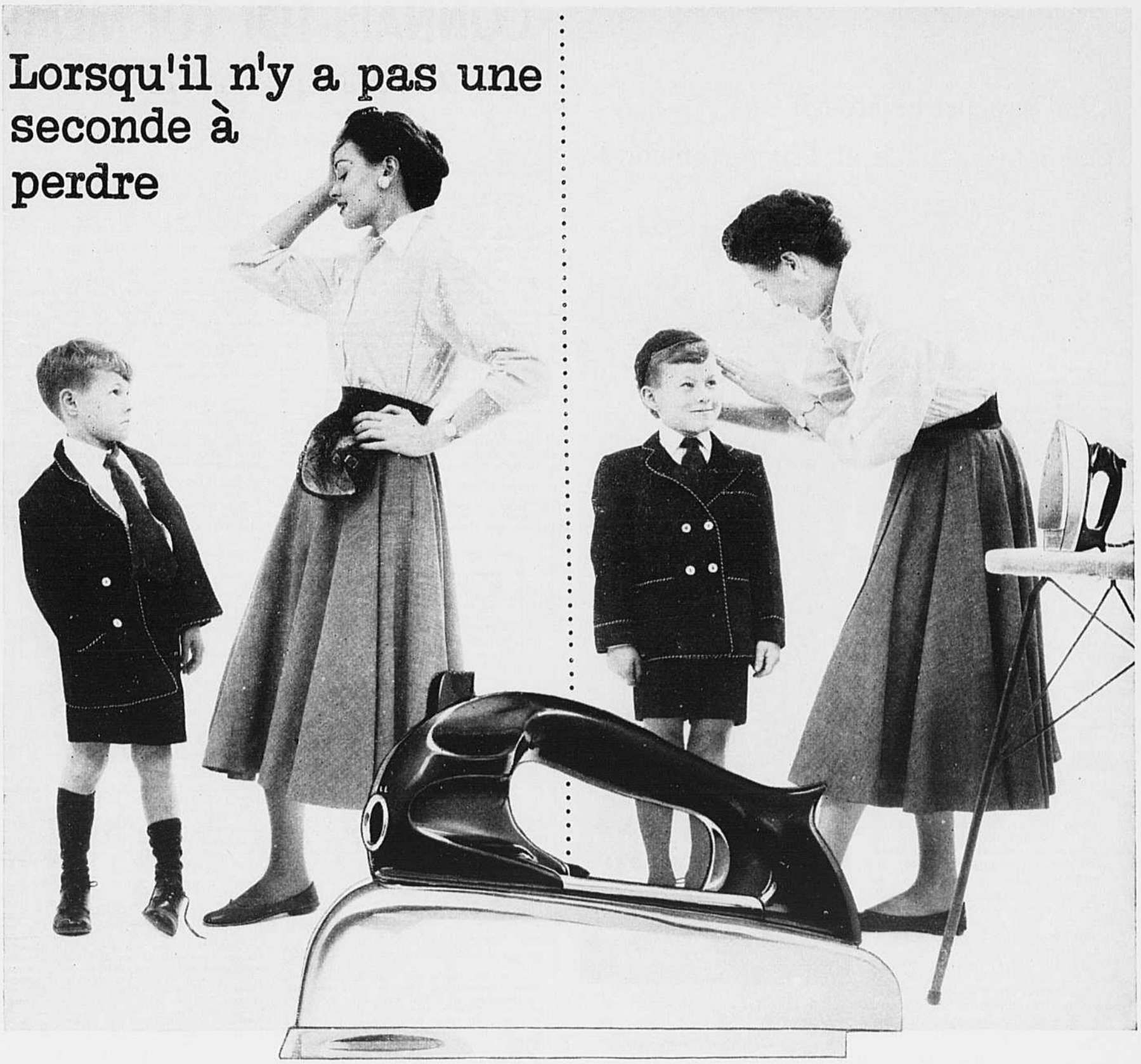
VOYEZ VOTRE ACCUEILLANT

VENDEUR TEXACO

C'EST UN DÉTAILLANT DE McCOLL-FRONTENAC OIL COMPANY LIMITED

Fabricants et distributeurs au Canada des produits pétroliers Texaco

Lorsqu'il n'y a pas une seconde à perdre



Le fer à vapeur G-E émet la vapeur en l'espace de secondes... repasse tout avec facilité !

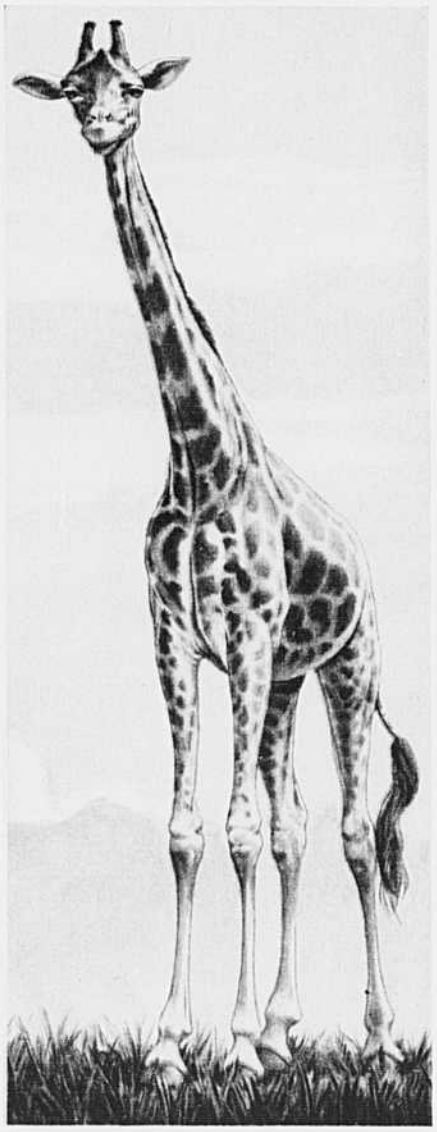
Pour les repassages à la hâte de votre garde-robe, de fait pour *tous* les repassages de la famille, le fer à vapeur G-E n'a pas son pareil ! Si facile à utiliser, si rapide, il se transforme instantanément pour le repassage de votre choix, à sec ou à la vapeur . . . des épais lainages et cotons aux délicates soieries et rayonnes, même les velours.

Le fer à vapeur G-E est complètement automatique, émet rapidement la vapeur, sûrement une goutte à la fois. Au simple toucher d'un bouton il devient un fer idéal pour les repassage à sec. Voyez le fer à vapeur à toutes fins General Electric en vente chez votre marchand G-E local.

FER À VAPEUR
GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

Quel rapport existe-t-il entre les girafes et l'hypertension?



DANS SES RECHERCHES afin d'obtenir de nouvelles connaissances à propos de maladies étranges, la science médicale prend quelquefois de curieux détours. Par exemple, les médecins ont traqué des girafes et les ont gardées en captivité afin de mesurer leur pression sanguine.

Ils ont découvert qu'une pression extraordinairement élevée est nécessaire pour pomper le sang du cœur au cerveau d'une girafe — une distance de 14 à 15 pieds. Cependant, le cœur et les vaisseaux sanguins de la girafe ne sont pas tendus.

Les médecins essayent de mieux comprendre ce phénomène, dans l'espoir d'obtenir ainsi de nouvelles connaissances sur la haute pression sanguine ou hypertension, cette maladie dont souffrent quelque cinq cent mille Canadiens.

Dans les cas d'hypertension, certaines artérioles se resserrent de sorte que le cœur doit travailler plus fort afin de maintenir le flot du sang par tout le corps. Heureusement, la plupart des cas d'hypertension peuvent être traités grâce à des soins appropriés.

On peut souvent maîtriser cet état en évitant l'inquiétude, la tension et le surcroît de travail, qui font augmenter la pression sanguine et tendent à la maintenir excessivement élevée.

Si vous souffrez d'hypertension, votre médecin peut vous recommander un mode de vie spécialement adapté à vos besoins. Entre autres, il vous donnera probablement les conseils suivants:

1. Prenez assez de repos, sans oublier un petit somme chaque jour, et de 8 à 9 heures de sommeil chaque nuit, étant donné que la pression sanguine diminue ordinairement durant le repos.

2. Evitez la fatigue. Si vous vous arrêtez avant d'être fatigué, vous pouvez ordinairement faire plus de travail, à la longue, et vous pouvez éviter la tension et l'irritabilité qui résultent de la fatigue.

3. Surveillez votre poids. Voilà un facteur important dans le traitement et même dans la *prévention* de l'hypertension. Au fait, l'hypertension est quatre fois plus répandue chez les hommes obèses que chez ceux qui sont trop maigres. N'oubliez pas que l'on pèse ordinairement trop parce que l'on mange trop.

Si des changements dans votre mode de vie ne vous permettent pas de maîtriser l'hypertension, votre médecin aura peut-être recours à d'autres traitements, y compris des médicaments, un régime alimentaire approprié ou la chirurgie.

Ordinairement, il est plus facile de maîtriser l'hypertension quand on la découvre de bonne heure. Aussi importe-t-il hautement que chacun se fasse examiner périodiquement. Ceux qui ont atteint l'âge mûr, ceux qui sont obèses ou ceux dont le père ou la mère ou les proches parents ont une pression sanguine élevée devraient prendre encore plus de précaution.

Celui qui fait de l'hypertension devrait voir son médecin régulièrement. On peut alors prévenir des complications, les retarder ou les traiter promptement si elles surviennent.

Mais ceux qui souffrent d'hypertension et qui ont la sagesse de ralentir leur train de vie et d'éviter les inquiétudes ont de bonnes perspectives de vie longue et utile.

La brochure de la Metropolitan intitulée "Votre Cœur" contient d'autres renseignements utiles et intéressants à propos de l'hypertension. Servez-vous du coupon ci-dessous pour commander votre exemplaire gratuit.

COPYRIGHT CANADA, 1957—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Co.
Direction Générale au Canada
(Dépt. H.W.) Ottawa 4, Can.

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de votre brochure intitulée *"Votre Cœur"* 77-S.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

CONNAIS-TOI TOI-MEME

— Le Caractère par l'Ecriture —

par RANY

réponse à Rita B. (Ste-Rose)

Vous êtes d'une délicatesse vraiment féminine et votre docilité se confond toujours avec le plus grand dévouement. Il vous arrive de temps à autre d'exprimer une fantaisie, mais vous osez si peu souvent que l'on ne vous prend jamais au sérieux. Alors, vous vous retirez aussi vite avec le plus beau sourire quelque peu nostalgique et vous continuez de ne jamais penser à vous. Vos ambitions majeures sont plutôt d'ordre spirituel, mais même dans ce domaine, il n'y a aucune précision, vous errez toujours, vous n'avez trouvé, selon vous, aucune formule concrète pour les satisfaire. Vos activités sont silencieuses, mais débordantes, les tâches ingrates ne vous effraient jamais.

Il vous arrive cependant des moments d'énervement de sorte que vous croyez perdre tout contrôle, mais non, il vous reste encore assez de souffle pour vous ressaisir. Ne renouvelez pas l'expérience trop de fois, vous pourriez vous heurter bien fort, un jour. Si vous aviez des loisirs plus dégourdissants, vous donneriez à toute votre personne une allure un peu plus dynamique et ce serait épatant, n'est-ce pas?

réponse à Jane G.

Ne vous excusez pas de la longueur de votre lettre, c'est tout à fait ce que je désire. A votre âge, l'on peut vraiment aimer, mais c'est tout de même un peu trop jeune pour se mettre les responsabilités d'une famille sur les épaules, pas vrai?

Je vois que vous avez beaucoup de courage et que votre coeur est plus grand que le monde. Aussi, vos élans de générosité ne se font jamais attendre, mais attention, vous ne pouvez encore contrôler au maximum vos émotions et il serait néfaste de vous torturer outre mesure pour des motifs non encore valables, du moins selon toute apparence. Votre sens des responsabilités est fort développé pour une si jeune demoiselle, vous comprenez ce que signifie la collaboration. Vous auriez donc intérêt à utiliser davantage vos capacités intellectuelles. En effet, votre esprit d'observation saisit toujours à temps le trait piquant de toute situation, votre facilité à comprendre le point de vue de l'autre est étonnante.

Pourquoi alors ne prépareriez-vous pas les voyages en perspective par la lecture? Votre optimisme n'est pas tapageur, mais il n'en est pas pour cela moins résistant. Patientez alors, mais ne vous ennuyez pas trop.

réponse à Raymonde (Québec)

Je ne suis pas tout à fait de votre avis, chère Raymonde, il vous en reste une dernière illusion, c'est justement celle de croire les avoir perdues toutes. A travers votre désespoir, et votre fatigue générale, il y a un élan de confiance vers l'avenir. Vous manquez souvent de souffle, vous faites des pauses prolongées, mais vous avancez envers et contre tout. Il semble y avoir un conflit à la base de votre éducation, vous êtes attirée par deux courants à peu près opposés, votre nature émotive supporte mal les règlements, les sévissements, mais vos tendances le plus souvent peu modérées et votre silence obstiné provoquent des réactions très vives. Ce qui fait qu'aujourd'hui vous vous présentez comme une jeune fille qui ne s'est pas vraiment trouvée, qui s'analyse sans cesse, qui se retire de plus en plus de la circulation mais qui a un besoin constant d'autrui. Au fait, il vous faut toujours une justification de vos opinions et de vos comportements.

Pourquoi donc ces hésitations? Votre originalité fait de vous une personne fort agréable lorsque vous consentez à sortir de votre retraite. Le soleil est pourtant bien invitant à cette période de l'année.

réponse à Rousse

Certes, vous ne devez pas manquer d'attraits physiques, et puis vous ne devez jamais les négliger. Malgré tout votre succès, vous entretenez un certain mécontentement général vis-à-vis de vous-même. Vous faites souvent l'enfant à ce propos. Tout ce qui vous contrarie, vous essayez de l'éviter, au détriment de tous et chacun, excepté de vous-même, bien entendu. C'est bien surprenant, votre éducation semble d'un fini assez durable. Mais, « chassez le naturel et il revient au galop ».

Malgré tout, vous savez vous imposer certaines disciplines à la condition qu'elles vous conduisent assez immédiatement à un but précis à très courte échéance. Sans cela, il est à peu près impossible de vous faire prêter main-forte à qui que ce soit en dehors de votre routine. Il vous arrive des élans de générosité subits, mais ils sont si rares qu'ils perdent la moitié de leur vertu. Vous voulez toujours aller de l'avant, vous ne regardez jamais en arrière, l'expérience ne vous profite jamais. Pour vous, la vie est un éternel recommencement, il faut suivre son cours tel qu'il se présente. Bon voyage alors!

réponse à Gisèle de Drummondville

La taquinerie est vraiment un de mes points faibles. Elle me sert admirablement bien, surtout lorsqu'il me faut éviter le ton ambigu. Quant à vous, il est toujours préférable d'employer le langage direct, je crois, même si votre esprit bien éveillé s'amuse de toutes subtilités. Il ne faut jamais vous conter des blagues, vous prenez trop à la lettre tout ce que l'on vous raconte. Lorsque vous réalisez ce manège, vous devenez furieuse, mais pour un seul instant, car presque aussitôt vous êtes prête pour un autre piège.

Tout le monde s'amuse bien en votre compagnie, vous êtes si impulsive. Vous prônez des principes bien rigides, mais vous dépensez plus d'énergie à les défendre qu'à les mettre en pratique. Comme le texte est insuffisant, je ne puis continuer plus loin. Revenez-moi donc au plus vite.

réponse à Ti-Zeb

Vous n'êtes pas « impossible », comme vous le dites, mais vous bougez constamment. Vous avez toujours été si débordée de travail que vous ne vous êtes jamais arrêtée bien longtemps sur toutes sortes de détails de moindre importance. Vous avez tellement l'habitude de vous dépêcher que tout mouvement au ralenti vous fatigue, vous énerve. Il est vrai que vous jouissez d'une vitalité extraordinaire. Vous aimez rire et chanter, mais vous ne recherchez jamais les distractions les plus dispendieuses et les plus extravagantes. Vous vous contentez du présent agréable, vous oubliez la journée fatigante d'hier et vous ne vous tourmentez pas trop pour demain. Pourtant vous brassez plus d'une chose à la fois. C'est le cas de le dire, le travail ne tue pas. Si vous aviez dépensé la même énergie à m'écrire, j'aurais eu plus d'un chapitre, mais vous vous êtes contentée d'une introduction. A quand le reste?

réponse à « Sans la joie »

Je ne sais trop où vous dissimulez votre pessimisme, mais je n'en découvre aucune trace. Vous êtes simplement nostalgique et puis vous êtes portée à exagérer tout ce qui vous arrive, autant les joies que les peines. Lorsque vous pleurez, vous le faites à chaudes larmes, et vous voyez tout en noir, lorsque vous êtes dans la joie, tout de suite la crainte s'empare de vous, tellement votre joie est immense. Si vous étiez pessimiste, vous accepteriez tout avec un fatalisme oriental, vous garderiez vos plus profonds désirs pour vous-même et vous trouveriez une raison de vertu à votre entière soumission.

Mais il n'y a rien de tout ceci. Vous n'êtes pas du tout rebelle, mais votre philosophie est loin d'être négative, vous parlez tout haut quand il le faut. L'on peut vous émouvoir facilement, mais vous pouvez vous affirmer en temps opportun. Vous devez croire au pouvoir magique du sourire pour faire oublier les pires désastres. Donc sans la joie, à votre visage, l'on ne vous reconnaîtrait plus. Pas vrai?

réponse à Perle d'Ambre

En effet, plus d'une contradiction se rencontrent dans votre graphisme. Vous connaissez bien le cycle des quatre saisons, autant que celui de la lune. Au fond, vous n'êtes pas compliquée du tout, c'est à vous que vous avez joué le plus de tours, vous n'avez jamais voulu vous avouer vos petites faiblesses et vous avez toujours montré le côté extravagant de votre personnalité. Ce n'est pas par non-franchise, c'est par absence de confiance en vous-même.

Aujourd'hui vous voulez vous affirmer, car vous avez des idées, du bon sens et du dynamisme, mais comme vous n'avez pas d'entraînement, il y a plus de coups de feu que de victimes. Vous me paraissez bien jeune, d'ailleurs, et les événements se chargeront bien de vous faire vieillir assez vite. Seulement vous souffrirez la première de votre comportement, votre orgueil ne vous permet jamais de vous montrer telle que vous êtes, ou bien vos excès de simplicité font de vous une personne inconséquente. Ouvrez grands vos yeux et puis jugez.

réponse à Andréanne (St-Honoré)

Tout de suite je me rends compte que vous devez accomplir toutes les tâches confiées

(Suite à la page 42)

Ecrivez à Rany, à l'encre, sur papier non ligné, format 8½" x 11", un texte de votre composition, en signant de votre nom réel ou fictif. Rany analysera *gratuitement* votre écriture et en fera paraître les résultats dans cette chronique. Les personnes qui désireraient recevoir une réponse personnelle plus complète n'ont qu'à le mentionner en ajoutant une enveloppe affranchie et Rany leur fera connaître ses conditions. On écrit à RANY, Magazine "LE SAMEDI", 975, rue De Bullion, Montréal 18, Qué.

Quand Laurette Auger parle... DE JEAN DESPREZ

par Odette OLIGNY

A LA TÉLÉVISION, les programmes-questionnaires, les « quizz » comme on dit plus couramment, atteignent-ils toujours leur objectif, qui est double, savoir : distribuer des prix aux gagnants et instruire le grand public, tout en l'amusant ? Il en est d'excellents, d'autres un peu moins et les téléspectateurs n'ont pas besoin de guide pour franchir la ligne de démarcation.

S'imagine-t-on tout ce que c'est, comme travail, la mise en mouvement d'un programme-questionnaire ? Et tout le travail préliminaire que cela demande ? Pour en avoir le coeur net, je me suis adressée à la personne qui en a eu l'idée et qui fait, après maintes recherches, (il ne s'agit pas de se tromper) les questions et réponses, les premières étant posées aux concurrents, les secondes restant, jusqu'au moment stratégique, le secret du maître de cérémonies — meneur de jeu.

Trouver le moyen d'interviewer Laurette Auger n'est pas tout à fait une sinécure. Cela se comprend. Elle travaille tant qu'elle a peu de minutes à consacrer au supplice de la question. Tout de même, juste au moment où elle prenait la route pour la fin de semaine, j'ai pu passer avec elle un agréable quart d'heure.

Si Laurette Auger ne parle pas tellement volontiers d'elle, il est relativement facile d'en obtenir qu'elle nous entretienne des activités de Jean Desprez, son alter ego, comme chacun sait.

— Vous avez pris ce pseudonyme dès le tout début de votre carrière de scriptrice pour la radio, Madame Auger. Y avait-il une raison majeure ?

Elle sourit à de lointains souvenirs et répond :

— Je crois bien... Lorsqu'il y a quelque dix-sept ans, je commençai d'écrire « Jeunesse Dorée », et « C'est la Vie », où je faisais évoluer divers personnages à « La Bergerie », les commanditaires éventuels commencèrent par refuser d'emblée (voyons, était-ce possible, était-ce réalisable ?) le programme de radio, le roman-fleuve écrit par une femme. Je le remaniai légèrement, je pris le pseudo masculin de Jean Desprèz et ces messieurs, absolument convaincus de la qualité des textes soumis et évidemment sortis d'un cerveau masculin, les acceptèrent sans les discuter.

— Il n'y a que la foi qui sauve !.... Mais qu'ont-ils dit lorsqu'il leur a bien fallu, devant le succès des programmes, rencontrer l'auteur ?

— Ils n'ont rien dit, je crois qu'ils étaient convaincus, ce qui fait que, par la suite, d'autres commanditaires ont eu plus de confiance en l'esprit des femmes et leurs capacités de rédaction.

— En somme, vous avez montré le chemin à plusieurs des scriptrices d'aujourd'hui.

C'est ici, dans ce vaste cabinet de travail, que naissent les programmes radio et T.V. signés Jean Desprez. Elle tape directement à la machine et ne dicte pas. Devant elle son épagneul blond, fidèle ami, et au mur, la photo de Jacqueline, sa fille, en robe de première communion.

— Je le crois. Il y fallait un certain courage, mais cela...

— Cela, personne n'a jamais douté du vôtre...

Jean Desprèz est avant tout une grande travailleuse. On l'aime ou on ne l'aime pas, comme auteur aussi bien que comme individu, comme être humain : nul ne peut tout de même lui enlever cette qualité : elle travaille à elle seule comme six autres. Imaginez ce qu'elle mène de front : « Jeunesse Dorée », depuis 14 ans, « Docteur Claudine » qui va avoir sept ans, sans parler du journalisme hebdomadaire, de la participation intermittente à quelques programmes de radio ou de T.V. et enfin, les recherches pour « Faites vos jeux ». Il faut avoir un peu d'expérience dans l'un ou l'autre domaine pour se rendre bien compte. Les programmes n'attendent pas et nulle excuse n'est valable aux yeux d'un réalisateur, responsable devant des milliers d'auditeurs.

— J'ai aussi beaucoup aimé, reprend Jean Desprèz, la série « Je me souviens ». Ce fut, pendant 26 semaines, un programme basé sur l'histoire du Canada. Des faits authentiques, plus ou moins romancés, mais vrais en leur essence. Et il n'en manque pas.

— La « petite histoire » est toujours plus intéressante et pittoresque que la grande, et ceci, dans tous les pays du monde. Mais dites-moi, Jean Desprèz comment vous est venue l'idée du dernier en date de vos programmes ?

— Il y a longtemps que je cherchais une formule de programme-questionnaire qui sorte un peu de la routine, du train-train ordinaire, qui soit télégénique, et qui ait, à la fois, les qualités du « S.V.P. » du regretté Louis Francoeur et de « Match-Inter-Cité ». Un programme qui serait instructif sans tomber dans l'excès, amusant sans être burlesque, intéressant sans être prétentieux, bref, un programme qui amuse, tout en instruisant ou, si vous aimez mieux, en rappelant des choses qu'on a sues, mais oubliées.

— Et vous en êtes contente ?

— Je ne crois pas que ça ait tellement mal débuté. Certes, il y avait quelques scories, que les programmes subséquents ont éliminées. Je puis dire que « Faites vos jeux » est très bien réalisé par Philippe Fiset et son assistante, Suzanne Lapierre. Ils me font tous deux du travail intelligent et vous savez qu'en somme, dans un programme, quel qu'il soit, la réalisation ne peut être médiocre sans que le tout n'en subisse le choc en retour.

— Et Jacques Normand ?

— Il m'a surprise. Il fait preuve de bien plus de discipline qu'il n'en a jamais montré par le passé. Au début, il était un peu nerveux, mais je crois qu'il prend toutes ses responsabilités et qu'il aime ce qu'il fait.

J'ai une envie folle de quitter Jean Desprez pour poser des questions à Laurette Auger sur sa fille Jacqueline, qu'elle adore, comme chacun sait. L'auteur radio-télégénique disparaît à l'instant et il n'y a plus devant moi qu'une maman très fière, qui parle de sa fille, de son grand amour.

— Jacqueline va avoir 16 ans, dit-elle. C'est une jeune fille maintenant...

— Et qu'a-t-elle l'intention de faire dans la vie ? C'est une question qu'on ne posait autrefois qu'aux mamans de fils, mais de nos jours, il faut armer aussi bien les jeunes filles que leurs frères...

— Elle a fait des études variées, le chant, tout d'abord, (elle est soprano) un peu de musique (piano). Mais en ce moment, c'est aux Beaux-Arts qu'elle se consacre. Elle a commencé la peinture à l'Institut Pédagogique...

— Elle ne doit donc pas faire de peinture non figurative...

— Tout de même, elle fait du moderne. Ce n'est pas croyable comme les religieuses enseignantes comprennent les aspirations des jeunes à elles confiées. Elles leur laissent exprimer leurs idées et leur enseignent la technique sans nuire à leur tempérament.

— Jacqueline veut donc devenir peintre ?

— C'est-à-dire que ce qui l'intéresse surtout, et ce qu'elle réalisera probablement, ses cinq ans de Beaux-Arts terminés, c'est le décor de théâtre, les costumes, peut-être la mise en scène et assez d'architecture pour faire les décors après les avoir imaginés.

— Elle a de qui tenir si elle aime le théâtre... Vous-même avez eu une carrière de comédienne, tant à Hull (votre ville natale si j'ai bonne mémoire) qu'à Montréal ?

— J'ai moins joué sur scène que professé ; la diction, l'éloquence, même sacrée, l'art dramatique. Oh ! sans doute en ma prime jeunesse, j'étais la jeune première, à Ottawa, qui faisait alors pas mal de théâtre.

— Vous avez remporté plusieurs trophées ?

— J'ai reçu le premier Trophée Bessborough, puis le Prix Lenormand, à Ottawa, pour la production et la mise en scène.

— Et le cinéma ? Je crois que là aussi vous avez été la pionnière ?

— Oui, avec « Le Père Chopin », qui marche encore d'ailleurs. On le voit de temps en temps, dans les cinémas de villages. J'ai aussi été la première à donner, à la radio (puisque la T.V. n'existait pas encore), les adaptations des grands classiques français.

— Nous nous en souvenons tous... Peu de gens, du moins dans le grand public, connaissaient les Corneille, les Racine, les Molière. Aujourd'hui, les jeunes en sont pénétrés.

Nous bavardons depuis tantôt vingt minutes et Jean Desprez doit partir, dans la voiture de Laurette Auger...

— Chaque fin de semaine, dit-elle, je vais ainsi à Hull, enfin, aux environs, où j'ai une maison de campagne et où je vais aussi voir mon vieux papa, qui a 75 ans et se porte comme un charme. Jacqueline y vient aussi, si bien que nous vivons la vraie vie de famille...

PLEINS FEUX SUR

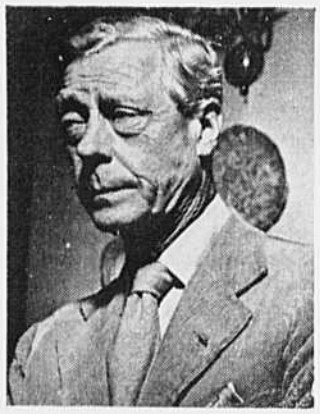
Le Duc de Windsor sera-t-il exilé à vie ?

LES Londoniens pouvaient voir ces derniers temps un homme heureux parcourir les rues de leur ville, sortir même d'un magasin de chapeaux de la rue St. James.

Il semblait si heureux d'avoir acheté un chapeau, d'être dans cette rue merveilleuse de Londres,... d'être en Angleterre. C'était le duc de Windsor. Il essayait de voir le maximum de Londres qu'il aime tant, pour mieux supporter une longue et nouvelle période d'exil.

Le séjour du duc et de la duchesse dans la capitale britannique a été de courte durée : trois jours. C'est peu pour un homme qui préférerait vivre en Angleterre plutôt que partout ailleurs.

Pourquoi ne peut-il rester dans le pays qu'il aime par-dessus tout ? Son exil était certainement indispensable, il y a vingt ans, au moment de l'abdica-



tion. En outre, si la Duchesse avait eu un fils, ce dernier aurait pu gêner le Prince Charles.

Mais, maintenant, la présence du Duc pourrait-elle nuire en quelque façon à la famille royale ? Ce n'est certainement pas la Reine Elisabeth qui désire punir son oncle en l'exilant.

Ce n'est pas elle qui a demandé au Duc et à la Duchesse de partir en Amérique durant son dernier séjour en France. Ils ont sans doute préféré être loin de la France plutôt que d'être les seuls citoyens britanniques de Paris à n'être pas invités à la soirée organisée par l'Ambassade de Grande-Bretagne.

Si le Duc de Windsor pouvait vivre tranquille en Angleterre, sa présence ne nuirait certes à personne. Pourquoi ne le lui permet-on pas ?

Jeunesse américaine monogame

La jeunesse actuelle des collèges américains est scandalisée par les coutumes de leurs parents.

Trois anciens d'un collège questionnaient, il y a peu de temps, un représentant de la génération incriminée :

— Comment rencontriez-vous une jeune fille ?

— A un bal, parce qu'elle dansait bien, qu'elle était spirituelle, ou simplement qu'elle était « bien faite ». Si on s'entendait bien, on se revoyait ou, sinon, on en rencontrait d'autres.

— Mais alors, si un de vos amis amenait une jeune fille, voulez-vous dire que vous demandiez un rendez-vous le jour même ?

— Mais, bien sûr, répondit-il, c'est ainsi qu'on fait des connaissances.

Aujourd'hui, un garçon qui cherche à prendre les amies de ses camarades est considéré d'un très mauvais oeil. Il y a quelque temps, un membre d'un club de jeunes rencontra, à une soirée, une jeune fille amenée par un autre membre. Ce fut immédiatement le coup de foudre. Quand le fait fut connu de tous, on songea à expulser le coupable du club. Il fut toutefois acquitté, car on découvrit par la suite qu'il ne s'agissait pas d'un véritable « vol », car la jeune fille n'était sortie qu'une fois avec la « victime ».

Aux Etats-Unis, si une jeune fille a accepté de sortir six fois avec un camarade, il est entendu qu'ils sont « liés » de part et d'autre : ils sortiront ensemble et pourront désormais compter l'un sur l'autre pour n'importe quelle sortie. Le garçon ne sortira plus avec une autre jeune fille et vice-versa.

La jeunesse américaine d'aujourd'hui est agressivement monogame et bien convaincue d'être dans le droit chemin. Quelle que soit la raison de cette nouvelle attitude, recherche de sécurité ou réaction contre les trop nombreux divorces, cette monogamie avant le mariage est un phénomène particulièrement important de notre époque.

Dernières volontés d'un Arménien

Il y a deux ans mourait à Lisbonne un Arménien exilé, M. Calouste Gulberkian.

Longtemps avant sa mort, toutes ses pensées étaient retournées vers son pays natal, et c'est ainsi qu'il avait exprimé l'idée de faire restaurer la cathédrale d'Echmiadzin, lieu sacré connu de tous les Arméniens.

Il comptait consacrer une somme de 360,000 à 400,000 dollars pour restaurer le monument. Toutefois, « les travaux ne pourraient commencer », avait-il dit, « que si les autorités soviétiques — car Echmiadzin est sur leur territoire — promettaient d'utiliser le leg dans ce seul but. »

Les affaires étaient restées longtemps au point mort, mais il semble que les négociations soient sur le point d'aboutir. De Moscou, on annonce que le Ministre des Affaires Etrangères est disposé à prendre le cas en main.

D'autre part, la fondation Gulbenkian a fait savoir qu'une délégation devait partir en U.R.S.S. pour discuter le projet avec les autorités soviétiques, avec l'appui du suprême Catholicos, chef de l'église arménienne, dont la résidence se trouve à Echmiadzin. On aurait même déjà commencé à restaurer le monument du IVe siècle.

Les legs étaient faits en la mémoire de la Famille Gulbenkian.

On parle actuellement d'un curieux épisode de la colonisation canadienne

Il y a quelque soixante ans, une secte religieuse, les Doukhobors, quittait la Russie pour émigrer vers le Canada. On peut encore rencontrer dans les hameaux montagneux de Krestova quelques vieillards qui évoquent avec nostalgie « la grande traversée d'un mois et deux jours ».

L'origine de cette secte remonte à l'époque du grand schisme de l'Eglise russe (il y a 250 ans). Les vastes espaces du Saskatchewan semblaient la terre promise. Ils y vinrent dans l'espoir d'une ère de liberté.

Malheureusement, le Nouveau-Monde a quand même ses lois, et on insista pour enregistrer l'état civil et contrôler les propriétés des émigrants. Quelques-uns d'entre eux estimant les intérêts religieux primordiaux, se soumirent et devinrent indépendants.

Les autres, déçus, émigrèrent dans les montagnes de la Colombie Britannique.

La secte des Doukhobors était organisée de telle façon qu'elle refusait toute autorité extérieure. Son aménagement intérieur était soumis, par contre, au despotisme absolu d'après un système économique à forme communiste.

Ils maintinrent un certain temps leur autonomie, mais la mort de leur premier chef canadien, Peter Virigin, hâta la désagrégation de la communauté, car ils n'en retrouvèrent plus d'une telle valeur.

Ils s'assimilèrent pour la plupart aux Canadiens ; toutefois certains Doukhobors restés Orthodoxes rêvent encore d'une terre promise où ils pourraient librement vivre leur idéal.

Ils songent à la Russie et font actuellement parler d'eux en Colombie Britannique. On se demande toutefois qui voudrait les accepter et se montrer plus tolérant à leur égard que la Police montée canadienne.

Le procès d'Arthur Miller, sujet brûlant

L'écrivain Arthur Miller, auteur des *Sorcières de Salem* et mari de Marilyn Monroe, a comparu le 14 mai devant un tribunal, sous l'inculpation d'outrage au Congrès.

On l'accusa d'avoir refusé de répondre, pour des raisons de conscience, aux questions de la commission de la Chambre enquêtant sur les activités anti-américaines.

Les deux questions auraient été :

1o. Arnaud Dussard présidait-il la réunion d'écrivains communistes à laquelle vous avez assisté en 1947 ?

2o. Pouvez-vous nous dire qui assistait à cette réunion ?

D'autre part, on sait que l'auteur aurait demandé, au cours de cette même réunion, que les écrivains communistes jouissent d'une plus grande liberté dans leur travail.

De telles accusations, d'après un principe plus ou moins établi, seraient passibles d'une peine de prison de 1 an et d'une amende de 1,000 dollars.

Outre le fait que M. Miller soit un écrivain connu, le sujet est particulièrement brûlant. Un cas presque semblable s'étant présenté à l'égard d'un certain John Watkins, *Labour organizer*. L'opinion semble s'émouvoir du fait que l'on puisse exiger d'un témoin la citation des noms. Ce procédé semble, en effet, une porte ouverte à toutes sortes d'abus.

On parle d'un vent plus libéral qui souffle actuellement aux Etats-Unis, et l'on souhaite que la Cour suprême révise ce cas. Cette nouvelle attitude pourrait être déterminante dans le cas d'Arthur Miller.

John Huston, la "terreur des Producteurs"

Le producteur doit être au metteur en scène ce qu'est le chef d'orchestre au premier violon.

C'est pour cette raison qu'à Cinecitta où l'on tourne actuellement : *A farewell to arms* (l'adieu aux armes), d'après le roman de Hemingway, John Huston, metteur en scène indépendant et anticonformiste, vient de céder sa place à Charles Vidor.

David O'Selznick, le producteur, entendait bien diriger les opérations, mais Huston n'a jamais eu l'intention de tenir la place de premier violon, et c'est ainsi qu'ils se sont séparés.

John Huston a une réputation de rebelle parmi les « piliers » de Hollywood.

En 1951, il réalisa avec la M.G.M. : *L'épreuve du feu*, inspiré du roman de Stephen Crane : *The Red Badge of Courage* (La conquête du courage). Il s'agit de l'histoire d'un jeune soldat qui reçoit le baptême du feu.

Le scénario était passionnant mais ne laissait pas de place pour le moindre personnage féminin ; les producteurs protestèrent : « Cela ne rapportera pas un sou. » Huston obtint tout de même gain de cause, mais le film, anticommercial, ne fut projeté que dans quelques salles privilégiées.

Moby Dick, dernier film de Huston, présente les mêmes caractéristiques : c'est un film d'aventures où la sentimentalité n'a pas de place.

De la même manière, *Asphalt Jungle* et le *Trésor de la Sierra Madre* manquent complètement de personnages féminins, ou d'épisodes comiques ou brillants.

« Le sentiment est une bonne chose, la vulgarité en est une autre ».

Gelsomina sur "la route aux étoiles"

Giuletta Massina est invitée à partir en septembre prochain pour les Etats-Unis. La jeune vedette est déjà connue du grand public comme la « Gelsomina » de la Strada et l'épouse de Frederico Fellini. Celui-ci a déclaré :

— Pour les Américains, Gelsomina est quelque chose qui se situe entre Pinnochio et sainte Marguerite.

Son séjour aux Etats-Unis est préparé dans un double but : tourner un autre film et lancer celui qu'elle présente au Festival, qui retient déjà toutes les attentions, et dont on parle comme un indice de « Renaissance du cinéma italien ».

Toutefois, l'actrice préfère perfectionner son anglais avant de donner une réponse définitive.

Gloria Swanson ne désarme pas

Gloria Swanson, l'une des plus grandes gloires du cinéma muet, est revenue une fois de plus à Rome, et fiancée une nouvelle fois : la vingt-septième. Elle a déjà été mariée sept fois, le premier de cette longue série ayant été le célèbre acteur Wallace Berry.

Le trait le plus piquant réside dans cette manie qu'a Gloria Swanson d'adopter sur-le-champ la profession de son nouvel élu, et ce qui est plus grave, de contraindre toutes ses relations à en faire autant.

C'est ainsi que, le fiancé de l'an dernier étant un jeune peintre et sculp-

L'ACTUALITÉ

teur italien, Gloria tenait chaque dimanche dans son appartement romain des séances de « peinture collective ». C'est-à-dire que tous les invités étaient contraints de faire le portrait de l'un des leurs, obligé de servir de modèle. La tyrannique hôtesse, en pantalon et veston de rapin, distribuait conseils et critiques, récompensant les auteurs des meilleures productions... en leur offrant des photos des oeuvres de son fiancé.

Quand Tot se montrait un peu moins empressé à son égard, elle lui parlait d'un ancien soupirant d'Amérique, toujours très épris. Le fiancé riait de cette menace qu'il croyait pure bravade.

Un jour, le soupirant débarqua pour de bon, avec une Rolls Royce et un collier d'émeraudes de Van Cleef et Arpels, qu'il venait déposer en hommage aux pieds de sa belle. Le digne colonel Braden avait attendu de réunir toutes ses confortables économies pour venir montrer aux jeunes artistes romains comment il faut vraiment parler aux femmes ! Gloria, tout au moins, comprenait si bien ce langage qu'elle partit aussitôt pour Capri... dans la Rolls du colonel, le collier d'émeraudes au cou. Mais elle se lassa vite des discussions militaires.

Son dernier « fiancé » lui permet de donner libre cours à ses goûts éclectiques. Mi-américain du nord et mi-argentin, il fait de la peinture et de la poésie, l'une et l'autre abstraite, et chante en arabe et en hébreu dans les cabarets romains...

Histoires de mégots

Une journaliste britannique risque de voir freinée pour longtemps sa carrière de grand reporter. Envoyée par le *Daily Express* à Rome, pour y effectuer un reportage pittoresque sur la vie quotidienne dans la capitale italienne, elle s'attendait à découvrir une cité remplie de *sciuscias* et de vieux mendiants accroupis. Son attente d'un pittoresque à l'orientale fut vivement déçu. Depuis quelques années une loi très stricte interdit formellement la mendicité dans toute la péninsule.

Il peut arriver que l'on rencontre des mendiants, mais ce sera toujours dans quelque ruelle écartée où ne risque guère d'apparaître l'uniforme d'un agent de l'autorité. Cela ne convenait pas à notre journaliste, qui tenait à photographier pour ses lecteurs la célèbre Via Veneto, les Champs-Elysées romains, tout en l'agrémentant de « pittoresque humain » (le *Daily Express* est travailliste). Elle proposa donc une intéressante rétribution à un vieux retraité, afin qu'il accepte de jouer devant son objectif les rôles de mendiant et de ramasseur de mégots.

La scène eut des témoins intéressés. Si intéressés que, les photos prises, ils embarquèrent la journaliste, le faux mendiant et l'appareil photographique, contenant la preuve du délit. Inculpée d'*incitation à la mendicité*, le reporter en jupons médite aujourd'hui sur les ennuis du pittoresque.

"La nouvelle Grace Kelly"

The Wrong Man (Le faux coupable), dernier film d'Alfred Hitchcock, nous révèle, aux côtés d'Henry Fonda, une nouvelle star, Vera Miles.

A 14 ans, elle ne connaissait de la vie que les difficultés. Elle avait faim, était pauvre et triste ; et, quant à se plaindre, il n'en était pas question, « c'était lâche et inutile ».

Elle quitta la maison pour travailler : d'abord serveuse dans un restaurant de Wichita, elle devint standardiste de nuit à la Western Union.

Un beau jour, un ami fit paraître sa photo dans un concours de beauté, « Miss bus girl du mois ». Elle gagna et cela lui donna l'idée de concourir pour le prix de Miss Wichita, quoique sûre de n'avoir aucun talent. Elle gagna encore. De fil en aiguille, elle se présenta au concours de Miss Kansas, et gagna encore.

En 1948, elle fut troisième prix au concours de Miss America, et eut la surprise d'obtenir un contrat de Howard Hughes. Mais, au bout d'un an, le contrat expirait et elle n'avait jamais joué. Elle allait, désespérée, se contentant de petits rôles dans quelques westerns de seconde qualité où il fallait montrer ses jambes : on regardait ses jambes mais on ne pensait pas à leur propriétaire.

A cette époque, elle épousa Robert J. Miles, mais les soucis d'argent ne la quittèrent pas. Sans argent, ni expérience il est presque impossible de réussir à Hollywood. Mère de deux petites filles, elle divorça. Elle rencontra Gordon Scott, *Tarzan* à l'écran ; ils jouèrent ensemble : *Tarzan's hidden jungle.*

— Il m'a tant de fois sauvée dans le film, dit Vera, que j'ai pensé qu'il le ferait aussi dans la vie.

Elle l'épousa.

La chance ne l'abandonnait toujours pas puisque John Ford la remarqua à la TV. Son physique et son caractère lui plurent. Elle joua dans le western : *The Searchers ;* elle n'avait pas encore fini de tourner le film qu'elle obtint un rôle dans un autre programme de TV : *Medic.*

Quand Hitchcock la vie, il hurla :
Quand Hitchcock la vit, il hurla :

Le jour suivant, elle fut engagée. Désormais star, Vera jouera dans trois films par an pendant cinq ans.

— Je sais ce que je veux, dit-il, je sais ce que j'ai trouvé.

Vera, elle non plus, n'a pas hésité à saisir la chance.

AVANT TOUT UN COLLEGE

Ce qu'il faut à Sept-Iles

par Jacques SAURIOL

Un observateur désintéressé, dont le seul métier est de voir la réalité, et de chercher à la dire, chose encore plus délicate, s'est fait répondre (une réponse est toujours flatteuse) : « Bon, vous trouvez que le social est en retard dans les nouvelles villes de colonisation industrielle. Alors, qu'est-ce que vous suggérez ? »

Excellente question, à laquelle il faut s'efforcer de répondre avec la même franchise.

D'abord, chers compatriotes des pays nouveaux, si vous en croyez des amis qui admirent sincèrement votre superbe progrès matériel, vous ne laisserez pas abîmer ce progrès par des querelles stériles.

Avez-vous lu « Jean Rivard » ? « Jean Rivard » devrait être dans toutes les mains. A Sept-Isles, la lecture de « Jean Rivard » réglerait beaucoup de problèmes.

On y lit des choses surprenantes. Ainsi, qu'une ville dont les maisons sont peintes en blanc, est une ville plus jolie que les autres. Comme le blanc (qui chasse les rayons gamma) est la meilleure défense permanente contre les cendres atomiques, vous voyez que « Jean Rivard » n'est pas démodé.

Mais « Jean Rivard » a aussi dit bien autre chose.

Par exemple, on sait que « Jean Rivard », c'est un roman canadien de colonisation, qui date déjà d'assez longtemps. Le premier livre, « Jean Rivard, le Défricheur », raconte la colonisation de « Rivardville », dans les Cantons de l'Est, il y a un siècle environ.

Le second livre, « Jean Rivard l'Economiste », c'est l'histoire du fondateur, qui finira député à Québec, et qui, chose rare, sera plus « politique » et plus social surtout, que « politicien ».

Le premier « Jean Rivard » est animé par la gracieuse silhouette de Louise, jeune femme distinguée dans laquelle toute jeune fille d'aujourd'hui se reconnaîtra, jusqu'au chignon.

Le second « Jean Rivard » est traversé da page en page, par un fléau : ce fléau est un homme, un chicaneau de village, un mauvais coucheur, un empêcheur de progrès : Gendreau le plaideux ! C'est surtout sur une affaire d'école, que Gendreau le plaideux se déchaîne. Il faut toute l'autorité de Jean Rivard et l'appui de son ancien « engagé », un brave bûcheron devenu colon à son tour, pour faire taire Gendreau le plaideux. Rude leçon d'actualité, dont on devrait faire un film.

A Sept-Isles, par exemple, la dernière dispute s'est élevée sur une affaire de collège. Des financiers auraient été disposés à faire une grosse souscription pour bâtir un collège. Ils l'auraient souhaité mixte, et commercial, avec un couronnement technique, pour faire plus simple.

Bien entendu, ce projet aurait comporté des aménagements. Dans la Province de Québec, l'école, le collège, tout ce qui touche l'éducation, garde, et doit garder, un caractère confessionnel bien défini. Car on n'enseigne pas seulement la langue et les arts au collège ; Dieu merci, c'est le cas de le dire, on y enseigne aussi la religion, et c'est essentiel.

Mais pourquoi avoir fait de ce projet, soumis par des gens de bonne volonté, un brandon de discorde ? N'y avait-il pas moyen, dans le même édifice qu'offrait de bâtir la compagnie, d'organiser deux écoles, la catholique et la protestante ?

Garçons et filles ensemble ? Au fait, pourquoi pas ? Il en est ainsi depuis Jean Talon, dans la plupart de nos écoles rurales. Et l'excellent Docteur Meilleur, fort heureusement d'ailleurs, n'y a rien changé.

Des cours de science en commun ? Encore une fois, pourquoi pas ? Il existe à Montréal, depuis une cinquantaine d'années, toute une galerie de collèges commerciaux. Toute la jeunesse des bureaux, tout le corps nombreux des gratte-papier d'aujourd'hui, ont étudié dans ces « business-colleges ». Arrêtez dix personnes, rue Ste-Catherine ou rue St-Jacques, et vous en trouverez neuf qui ont appris, dans ces institutions mixes, la dactylo, la sténo et la comptabilité. Personne n'y a perdu, tous y ont gagné.

Aujourd'hui, bien sûr, nos jeunes ont plus besoin d'électronique, de chimie, et aussi d'histoire et de géographie, pour avoir une vue sociale, une vue humaine, une vue réaliste et pratique, du monde et de leur pays.

Mais en quoi tout cela serait-il gêné, encore moins compromis, par un collège conçu pour Sept-Isles, selon des conditions qu'impose le caractère mixte et encore étroit du lieu ? Une belle occasion a été manquée là, parce qu'on s'attache à des formalités, au lieu d'adapter toutes les solutions qui s'offrent aux besoins vrais de nos familles, qui tiennent à la nature des choses.

Un excellent collège classique existe déjà à Haute-Rive, plus en amont sur la Côte. Il est temps que Sept-Isles possède son collège scientifique, car les jeunes garçons et filles nés là depuis la fin de la guerre ont maintenant dix ou douze ans, et doivent apprendre encore quelque chose, après l'école primaire.

Si l'on ne s'en avise pas à temps, ces jeunes gens iront gagner vite, quelques dollars faciles. Puis ils deviendront des « chômeurs prématurés ». Et Sept-Isles, au lieu d'un problème résolu avec intelligence comptera, dans dix ans, une jeune population imparfaitement pourvue d'instruction pour son avenir ; c'est-à-dire, un problème insoluble de plus.

Mais heureusement Sept-Isles est jeune. Et il n'est jamais trop tard pour bien faire.

Cinéma canadien

L'Office national du film présente

CAPITALE DE L'OR

premier prix du festival de Cannes

La passionnante histoire des hommes fascinés par l'or, l'Office national du film la raconte dans son récent film *Capitale de l'or*, qui a mérité le premier prix du documentaire au récent Festival de Cannes. Mais de cette folle aventure de la fin du siècle est née aussi une ville qui demeure et qui vit, et le film la fait voir : Dawson.

Elle naquit à l'hiver de 1897 quand, à mille milles de toute civilisation, du fond des montagnes, fut poussé le cri de l'or ! Dans l'univers entier, un million de personnes firent alors des préparatifs de départ. En réalité, cent mille seulement se déplacèrent dont la moitié firent demi-tour devant les obstacles impérieux du Grand-Nord. Les mineurs de métier furent rares parmi cette foule lancée à la conquête de l'or. La plupart étaient de petits employés.

Le 3 juin 1898, à la fonte des glaces, l'extraordinaire armada arrivait à Dawson. Rien ne pouvait plus, semble-t-il, retarder l'accès des conquérants aux fabuleuses mines d'or. Mais justement, c'est là que devait s'évanouir l'illusion. Presque tout était déjà pris, borné, exploité. A Eldorado Creek seulement, l'endroit le plus riche en or, trente et une concessions avaient été accordées ! Toutes étaient allées à des hommes battant le pays depuis dix-huit mois. Près d'un demi-milliard de dollars gisaient sous les mousses du Klondyke, mais cette fortune fabuleuse était déjà conquise. Malgré le drame, la ville de Dawson s'éleva et ce fut La Mecque, durant l'espace d'un bref et fol été.

Trois ans de travail

Il a fallu trois ans de recherches et de travail pour réaliser *Capitale de l'or*. Ce documentaire a été fait en grande partie avec des photographies d'époque, recueillies aux Archives nationales du Canada, de même qu'au musée de Seattle, aux Etats-Unis. Ces clichés de verre, dont plusieurs ont également été trouvés dans des boutiques désaffectées de Dawson, sont d'une qualité et d'une précision étonnantes. Datant tous d'avant 1900, ces documents sont les plus authentiques témoins de la fameuse ruée vers l'or qui inspira l'un des meilleurs films muets de Chaplin. La musique qui accompagne les images est l'oeuvre d'Eldon Rathburn, compositeur attaché à l'Office national du film. C'est une sorte de concerto de « honky-tonk » où un thème revient constamment tel un leitmotiv. Cette musique de bastringue, typiquement américaine, constituait à l'époque l'accessoire indispensable de tous les débits de boisson. Elle conserve dans ses mélodies échevelées et baroques l'atmosphère heureuse des années qui furent le prélude du vingtième siècle.

"MARQUÉ PAR LA HAINE"

Après " Le Champion " auquel Kirk DOUGLAS donna tout son talent, " Nous avons gagné ce soir " et " Plus dure sera la chute ", scénario qui fut inspiré par la carrière " factice " de Primo Carnera, le cinéma vient de nous donner son dernier film sur la boxe : " Marqué par la haine " ou : la vie mouvementée de Rocky GRAZIANO.

par Philippe MELCHIOR

On doit reconnaître que le cinéma américain excelle dans ses productions sur la boxe qui sont dans l'ensemble des réussites.

Le dernier film qu'il vient de consacrer au noble art vaut les précédents. Toutefois, il est totalement différent en ce sens, qu'ici, la boxe a vraiment servi de thème alors qu'elle avait toujours été prise pour cible.

Il ne s'agit pas non plus d'un scénario fabriqué relatant la vie romancée d'un boxeur, mais plutôt d'un document qui retrace toute la vie et la carrière d'exception du petit voyou de l'East End qui aurait sans doute terminé sa vie sur la chaise électrique si la boxe ne l'avait sauvé en le hissant à son sommet.

Voler ou Boxer

Rocky Graziano fut ce petit voyou ; ce chef d'un gang juvénile qui, lancé sur le pavé des quartiers, était à l'affût de tout ce qu'il y avait à prendre. C'est ainsi que le petit Rocco, son prénom véritable, fut amené à passer six ans dans une maison de correction.

Un matin, après une nuit de rapines, un policier le ramena chez sa grand'mère après lui avoir copieusement « frotté les oreilles ».

« Voyez-vous, Madame, regardez bien dans les yeux de ce gamin, vous y verrez le diable en personne. Dans peu de temps il se retrouvera à Sing-Sing, quartier des condamnés à mort ».

Lorsque Rocco dut satisfaire à ses obligations militaires, il ne savait absolument rien faire de ses dix doigts.

La stricte discipline de l'armée ne vint pas à bout de ce tempérament brutal et presque primitif. Il goûta évidemment de la prison militaire où il eut le loisir de décider ce que serait sa vie future. Il choisit de boxer ou de voler, mais comme il ne put attendre que ses poings devinssent payants, il mit à exécution la seconde partie de son projet, ce qui le conduisit tout droit dans une solide prison, civile cette fois.

Il en sortit et il eut la chance de participer aux championnats de New-York de boxe amateur où il gagna le titre des « welters » ainsi qu'une médaille d'or qu'il s'empressa de revendre d'ailleurs pour quelques dollars.

Boxeur sans classe, mais un démolisseur

Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il entreprit sa carrière professionnelle. On n'essaya pas de lui apprendre à boxer, on se contenta de lancer cette « bête fauve » entre les douze cordes du ring, avec toute sa fureur et son désir de « démolir », le désir de tuer comme il le dit lui-même.

Car c'était là le seul atout de Rocky Graziano ; il avait le « punch » mais n'a jamais su ce qu'était une esquive, une parade intelligente et pourtant il fut champion du monde des « moyens » au cours de sa courte carrière marquée surtout par la lutte farouche en quatre épisodes qu'il livra à Tony Zale.

En 1947, après un combat d'une âpreté extraordinaire, contre Zale, il se coiffait de la couronne mondiale des moyens, mais, ignorant aussi que la boxe est un sport de défense, il avait reçu tellement de coups que son visage n'était plus qu'une plaie sanglante ; il fallut faire appel à la chirurgie esthétique pour « recoudre les morceaux ».

Un an plus tard, le 10 juin 1948, il devait perdre son titre devant le même adversaire au cours d'un combat qui dépassa en fureur tous les autres. On dit que Tony Zale ne se remit jamais complètement de cette explication inhumaine et que ce fut en partie la raison de sa défaite face à Marcel Cerdan, à qui il abandonna son titre.

Rocky Graziano essaya bien de reprendre ce titre perdu, mais lorsqu'il en eut l'occasion, une nouvelle fois, c'est Ray Robinson, alors champion du monde, qui lui donna la réplique et l'on sait que le Robinson de cette époque était invincible. Il fut mis K.O. comme beaucoup d'autres.

Il essaya bien de remonter la pente mais, vaincu par Davey, un second plan, il arrêta là cette carrière tumultueuse, faite de violence et de sang, et se retrouva avec très peu de ressources après avoir été un des boxeurs les plus fortunés de sa génération.

Le destin lui propose une 3ème solution

Pour lui, l'heure du choix sonnait une fois de plus. La boxe ne pouvant plus l'employer, il lui restait la solution de reprendre la vie de sa jeunesse en dehors du cadre légal de la société.

Mais le destin, son destin émaillé de contradictions lui donna une vraie chance.

Ayant participé à une émission télévisée, un producteur eut l'idée d'en faire une de ses vedettes. Il en fit un comique, un amuseur de foule, un « gagman », rôle dans lequel il se montre excellent. Il chante (mal), il danse (c'est beaucoup dire), il joue la comédie (à sa façon) mais, quoi qu'il en soit, il plaît et, à trente-quatre ans, il a acquis une position très solide à la T.V. américaine où il ne cesse de s'élever socialement.

Rocky Graziano est donc entièrement satisfait de son sort actuel. Il semble heureux de sa vie, celle de tout le monde... honnête, mais ce qui lui procure le plus de plaisir c'est d'être salué bien poliment, lorsqu'il sort des studios... par le policier de service.

Quelques scènes du film

Dans un décor qui rappelle celui des « saloons » du Far-West, voici quelques spécimens de la race fabuleuse des chercheurs d'or.

L'espace d'un bref et fol été, Dawson City fut La Mecque des chercheurs d'or.

4 juillet 1900. Célébration de l'Indépendance américaine. Le tintamarre fut tel que les chiens désertèrent la ville . . .

Indiens contre Cow-boys

La lutte était ardente et noire.

Ils avaient l'avantage et presque la victoire...

« Ils », c'étaient les Indiens, des Indiens de tous poils et de toutes les nations. Unis pour une fois, ayant oublié leurs querelles ancestrales, Pieds-Noirs et Comanches, Iroquois et Hurons, Longs-Couteaux et Plats-Côtés de Chiens luttaient coude à coude contre l'ennemi héréditaire : le visage pâle, Davy Crocket et ses successeurs, les cow-boys.

L'affaire avait pour théâtre, non pas le Far-West, ni la Prairie, mais les rues d'un quartier de Tokio. « Peaux-Rouges » et « Visages Pâles » avaient uniformément, pour cette fois, la peau jaune et les yeux bridés.

On aura compris qu'il s'agissait d'un jeu : les gosses du quartier, arborant les panoplies du Jour de l'An, se livraient une farouche bataille et l'histoire ne vaudrait pas d'être contée si, comme vous le verrez, elle n'avait eu un dénouement parfaitement inattendu.

Donc, Indiens et Cow-Boys se livraient combat et les premiers avaient l'avantage grâce à la supériorité de leur armement.

Comment — direz-vous, — l'arc et les flèches sauvages seraient-ils supérieurs aux carabines et pistolets des représentants de la civilisation ?

Parfaitement, et l'on s'en explique :

Carabines et pistolets appartenaient à la catégorie très particulière des carabines à amorces pour les premières, des pistolets à bouchon pour les seconds.

Les arcs tiraient de vraies flèches — vraies jusqu'à un certain point, puisque la pointe meurtrière était remplacée par une ventouse de caoutchouc. Mais lorsque cette ventouse violemment propulsée par la corde de l'arc venait prendre contact avec une joue, un mollet ou une fesse (au moment d'un mouvement stratégique vers l'arrière), la victime avait l'impression de recevoir une gifle cinglante.

Profitant de leur supériorité en armement, les Indiens pressaient vivement les cow-boys malgré la vive et inoffensive fusillade par laquelle ceux-ci répondaient. Les Visages Pâles furent finalement acculés contre un grand bâtiment.

— Rendez-vous, braves guerriers ! cria le chef des Indiens.

— La garde meurt mais ne se rend pas ! répondit altièrement le chef des Visages Pâles, traduisant ainsi en japonais le fameux mot qui, à Waterloo, fit son entrée dans l'Histoire.

Là-dessus, le général des Peaux-Rouges réunit son Etat-Major pour mettre au point la tactique à suivre.

Enfer et damnation ! Lorsque ce conseil de guerre fut terminé, les cow-boys avaient disparu ! On ne tarda guère à savoir comment ils avaient pu se volatiliser ainsi : le ciel retentit bientôt de « Woo Pee ! » et de « You... ou... ou » stentoréens.

Profitant d'une porte ouverte, les Visages Pâles avaient pénétré dans l'immeuble aux murs duquel ils s'étaient adossés ; ils en couronnaient maintenant la terrasse.

Ce retournement de situation rendait indispensable un nouveau conseil de guerre, qui fut tenu sur-le-champ.

— Péripétie classique ! proclama un chef secondaire. Et parade elle aussi classique : on les enfume et on les grille avec des flèches enflammées !

On acclama ce chef secondaire qui, en fait de stratégie, se révélait de première. Puis on chercha comment on pourrait bien confectionner des flèches enflammées.

— Euréka ! clama bientôt (en japonais) un des membres du conseil. Vous prenez des poignées de coton hydrophile, vous les imprégnez d'essence, vous entourez la pointe de vos flèches, vous allumez et vous tirez !

Aussitôt dit, aussitôt fait. Et c'est ainsi qu'une grêle de flèches incendiaires tombèrent bientôt sur le toit d'une annexe du Ministère de la Justice. Car c'est au faîte de ce bâtiment que les assiégés s'étaient retranchés. Lesdites flèches remplirent parfaitement leur office : un incendie se déclara. Hululant de toutes leurs sirènes, dix voitures de pompiers et dix *cars* de police accoururent. L'incendie fut éteint par les belligérants ramassés, de sorte que l'aventure se termina au commissariat de police.

Peaux Rouges et Visages Pâles furent vertement sermonnés ; leurs parents durent payer les frais de déplacement des pompiers. La rumeur publique affirme que les pères, eux, se « payèrent sur la bête » et que les échos de Tokyo retentirent de bruyantes fessées.

Maintenant les Russes ont aussi leur Françoise Sagan

BELLA, poètesse de 20 ans, que le parti accuse de nihilisme parce qu'elle ose écrire : " Nous allons les mains mortes "

S'ILS n'ont pas encore leur Minou Drouet, les Russes possèdent désormais leur Françoise Sagan. Ce n'est pas une romancière, mais une poétesse de 20 ans qui répond à l'aimable prénom de Bella et au nom — un peu plus compliqué — d'Achmadulina.

Ses poèmes lyriques, publiés dans une revue littéraire, ont eu un grand retentissement en U.R.S.S., le journal officiel des Jeunesses communistes "Komsomolskaïa Pravda" les ayant violemment critiqués peu après leur parution.

Les poèmes de Bella — étudiante à l'Institut Gorki de Littérature à Moscou — sont en effet loin de refléter l'optimisme officiel.

Dans son oeuvre la plus célèbre figure ce passage :

« Nous allons, fatigués, les mains froides
« Et sommes vieux comme les mages.
« Personne ne peut rien faire de nous ici.
« Nous sommes de trop dans la jeune forêt ».

Autour de moi des hommes de fer

Ce dernier vers évoque curieusement l'un des thèmes familiers de l'oeuvre de Jean-Paul Sartre dont les héros, eux aussi, se sentent « de trop » dans le monde.

La « Komsomolskaïa Pravda » a durement critiqué ce poème, en même temps que les « erreurs » de plusieurs auteurs soviétiques.

Ces écrivains, vivement attaqués lors du récent congrès des Ecrivains soviétiques, expriment en général dans leurs oeuvres la révolte de l'homme solitaire dans un monde où il ne trouve pas sa place.

La jeune poétesse est particulièrement visée. « On n'écrit pas qu'on va fatigué et les mains froides quand on vit en Union Soviétique », déclare la « Komsomolskaïa Pravda ».

Les derniers vers surtout du poème de Bella Achmadulina ont choqué les critiques :

« Les mains mortes,
« Je me tairai pour toujours, essayant d'oublier
« que j'étais un être humain.
« Il est inutile de pousser un cri.
« Autour de moi, il n'y a rien à voir, et
« Les hommes sont terribles.
« Des hommes de fer, des cerveaux épais,
« Toute seule, je fais face
« A leur foule innombrable ».

Organe de l'Union des Ecrivains, la « Litératournaïa Gazeta » a commenté ce poème en constatant que, pour les jeunes, le nihilisme est devenu le signe du talent littéraire.

« On a commencé par critiquer le culte de la personnalité et maintenant on attaque la vie soviétique tout entière en partant de points de détail », écrit le journal.

Attention, nuit opaque

Ces « points de détail » se résument dans la question posée par plusieurs romanciers et poètes soviétiques : « Que devient l'homme dans la collectivité ? ».

Dans son poème, « Une Conversation difficile », le poète Sewak définit le problème en ces termes : « La collectivité a-t-elle le droit de juger la vie privée de ses membres et de vouloir décider à sa place dans des situations aussi délicates que le mariage ou l'amour ? »

— Non, répond Sewak, qui se trouve aussitôt critiqué dans le « Kommunistë », la revue idéologique russe.

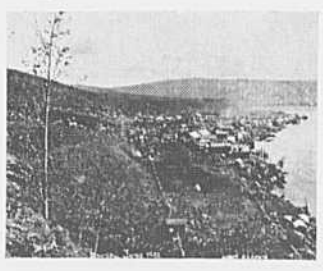
Autre écrivain « nihiliste », le poète Rojdestvenski. La « Literatournaïa Gazeta » flétrit son dernier poème où il déclare : « C'est maintenant seulement que se lève l'aube, jusqu'ici une nuit opaque dominait notre vie », attaque allégorique contre les

Ils arrivèrent, mais quelle déception ! Presque tout était déjà pris, borné, exploité . . .

Le célèbre col de Chilkoot. Cet hiver-là, il tomba 70 pieds de neige, et le froid fut rigoureux . . .

Devant ce chercheur d'or épuisé, comment ne pas évoquer le « Dormeur du Val », de Rimbaud . . .

A la lisière d'un marais gelé, non loin du cercle polaire, cette ville étrange s'élevait . . .



Dans « L'Allée du Paradis » les noms des demoiselles de petite vertu étaient agressivement affichés.

Le Portugal d'hier

Occupé successivement par les Lusitaniens, puis par les Romains, arrivés au IIIe siècle av. J.-C., les Barbares (dont les Suèves et les Wisigoths), les Musulmans et les Espagnols, le Portugal fut libéré au douzième siècle par son premier roi (Alphonse-Henri), qui reprit Lisbonne en 1147. Cent ans plus tard, le Portugal avait reconquis et organisé définitivement le territoire qu'il occupe encore aujourd'hui. Au XIVe siècle, la dynastie des Ariz, avec Henri le Navigateur, inaugure la période des découvertes maritimes et l'expansion portugaise à travers le monde. Les deux siècles qui suivirent furent les plus brillants de l'histoire portugaise. Au milieu du XVIe siècle, l'Empire portugais s'étend du Maroc à l'Indonésie et au Brésil. En 1580, la couronne portugaise tombe aux mains de Philippe II d'Espagne. En 1640, restauration de la dynastie portugaise avec les Bragance. Au début du XIXe siècle, occupation du pays par les armées de Napoléon. Crise de la monarchie. En 1910, un régime républicain conduit le pays dans un état voisin de la misère et de la ruine. En 1926, l'Armée s'empare du pouvoir et, en 1933, le professeur Salazar rend au Portugal sa dignité de nation progressive et civilisatrice.

Le château de Queluz, construit au XVIIIe siècle pour les rois du Portugal.

Le Portugal d'aujourd'hui

Au Portugal d'aujourd'hui, deux grandes villes, Lisbonne et Porto, avec respectivement un million d'habitants et 350,000. La population est rurale dans la proportion de 70%. Le peuple portugais est un des plus homogènes de l'Europe. Au dernier recensement, la population était de près de 9,000,000 ! La constitution politique du Portugal date de 1933. Elle prévoit l'instauration d'un Etat corporatif. Le président de la République est élu pour sept ans au suffrage universel. La représentation nationale appartient à l'Assemblée, composée de 120 députés élus au suffrage direct et à la Chambre corporative. Le gouvernement est exercé par un conseil des ministres composé d'un Président et de 14 ministres. Les travailleurs sont groupés dans des syndicats nationaux et les différends entre travailleurs et patrons sont réglés par les tribunaux de travail. Le Portugal est grand producteur de céréales, riz, vin, fruits frais et secs, huile d'olive et liège, et la pêche est l'une des sources les plus importantes de la richesse nationale. Le réseau routier est de tout premier ordre. Pour se rendre au Portugal en 12 heures, de Montréal à Lisbonne, prendre à Dorval l'avion des Canadian Pacific Airlines.

Maisons de rapport à loyer modique (Lisbonne)

Problèmes de l'enfance

BEBE A FROID . . .

« Cet enfant a froid », dit Grand-Mère en arrivant. « Couvre-lui les jambes et les pieds. » Comme une coupable prise en faute, vous sortez de l'armoire une deuxième couverture et mettez en marche le radiateur électrique. Votre mari rentre du bureau. Il ouvre en plein les fenêtres et vous fait un cours sur les vertus de l'air frais : « Que fais-tu pousser ici ? Un enfant ou une plante de serre ? » Votre bébé est un peu les deux à la fois. Il a besoin d'air frais, mais il est sensible aux refroidissements. La sagesse consiste à l'habiller pour qu'il ait chaud, mais pas trop chaud.

A l'intérieur des maisons, quand la température se maintient autour de 20°, un bébé n'a besoin que d'une chemise, d'une brassière et d'une couche. Si ses jambes et ses pieds sont froids au toucher, c'est normal tant qu'il a de six à neuf mois. S'il commence à se traîner sur le plancher, mettez-lui une combinaison et des chaussettes pour lui éviter les égratignures et le préserver des courants d'air froid au ras du sol. Ses jambes n'ont besoin d'être couvertes que lorsqu'il dort, car pendant le sommeil, le corps se refroidit toujours légèrement. Le reste du temps, jambes et bras nus.

Dehors, par contre, couvrez-lui tout le corps. Par temps froid et venteux, protégez les oreilles de votre bébé par un bonnet. Serrez les extrémités de sa combinaison autour de ses poignets, de son cou, de ses chevilles.

Certains médecins conseillent de sortir un bébé dès le premier mois, un peu chaque jour : l'air frais donne un meilleur appétit et un plus calme sommeil. Ne le sortez pas en pleine tempête, bien sûr, ni par le brouillard ou le vent, ou quand le thermomètre descend au-dessous de zéro, mais pas seulement les jours de beau fixe. Abstenez-vous de promenades si votre enfant éternue ou s'il a le nez bouché : il risquerait d'attraper une bronchite. Si ses intestins sont dérangés, il est plus susceptible de prendre un refroidissement. Dans ces cas, tenez-le au chaud.

L'air nocturne n'est pas toujours recommandable : souvent trop froid, il contient de la suie. La nuit, fermez les fenêtres et le radiateur. Aérez pendant la journée.

Pour qu'un enfant s'endorme facilement, il ne faut pas qu'il soit trop chaudement vêtu. Il suffit qu'il ait une chemise, deux couches et un pyjama. Couvrez-le davantage au cours de la nuit, quand la température baisse dans la pièce. Les enfants bien portants remuent sans cesse en dormant. C'est pourquoi leurs vêtements de nuit doivent laisser les mouvements de la tête, des bras et des jambes parfaitement libres. Vous devez pouvoir passer un ou deux doigts dans l'encolure.

Ne laissez pas des objets tels que jouets, oreiller ou couverture supplémentaires à la portée de votre bébé : ils risqueraient de recouvrir son visage et de l'étouffer, de s'enrouler autour de son cou et de l'étrangler. Si votre bébé les réclame pour s'endormir, ne manquez pas de les lui enlever dès qu'il dort : il n'en a plus besoin, il a ses rêves...

ODETTE VALERI.

BEAUTE, MON BEAU SOUCI . . .

VOS SOURCILS MERITENT TOUS VOS SOINS

Dans les rubriques comme celle-ci, on parle assez souvent de la beauté des yeux, ces « fenêtres de l'âme », et ce faisant on dit en passant un mot ou deux des sourcils. Ceux-ci méritent davantage : un romancier britannique du siècle dernier, consacrant un roman, d'ailleurs charmant, à une illustre et ravissante comédienne du XVIIIème siècle : « Peg Woffington », réserve un paragraphe ému à ses beaux sourcils, bien dessinés, mobiles, expressifs, « le trait le plus précieux d'un visage d'actrice », écrit-il. Et il a raison. Le langage courant lui-même enregistre cette importance du sourcil dans les jeux de la physionomie : veut-on témoigner de l'étonnement, une réprobation discrète ? On hausse les sourcils. Veut-on exprimer soit l'attention, soit la colère ? On fronce les sourcils...

Aussi les femmes qui, voici quelques années, obéissaient follement à une mode aberrante, et se rasaient les sourcils jusqu'au sang pour peindre à la place un demi-cercle ou un accent plus ou moins circonflexe, ne parvenaient-elles qu'à se donner un visage figé dans une expression permanente de stupeur ou de fureur. Tirons vite un voile sur ces erreurs passées, tout en formulant le voeu que cet « éternel retour » qu'est la mode ne nous les ramène pas, ou nous les ramène le plus tard possible.

Est-ce à dire qu'il faille arborer des sourcils « naturels » au point d'être hirsutes, broussailleux, ou au contraire presque inexistants, incolores à force de blondeur ? Non, certes ! Ce qu'il faut, c'est donner aux sourcils des soins aussi intelligents que discrets, afin de perfectionner l'oeuvre de la nature, et non de lui substituer un ersatz.

Si vos sourcils sont naturellement bien dessinés, contentez-vous de les « entretenir » comme vous entretenez vos cheveux. Il n'est pas indispensable de les peigner — quoique de petits peignes existent à leur intention, mais il est indispensable de les brosser avec une petite brosse ad hoc. Ce soin, le seul nécessaire pour les très jeunes filles, suffit déjà à améliorer la physionomie. Bien ordonnés, couchés vers les tempes, les sourcils contribuent à la netteté du visage. Si cependant ils suivent, une fois traités, une ligne quelque peu désordonnés, il convient de redresser cette ligne au moyen de la pince à épiler. Mais sans oublier une règle capitale : on n'épile jamais que les poils des sourcils qui se trouvent *au-dessous* de ceux-ci. L'épilation par-dessus, même discrète, pourrait réserver de fâcheuses surprises. Mais avant d'agir, et de toute façon, contemplez-vous longuement dans la glace, observez — comme s'il s'agissait d'une inconnue — l'ensemble de votre visage, au besoin, avec un crayon sombre, faites quelques essais de dessin. Quand vous aurez trouvé celui qui vous paraîtra le mieux vous convenir, effacez, et refaites le dessin cette fois avec un crayon rouge, il vous servira de guide. Pour ne pas vous faire mal pendant l'épilation, n'oubliez pas de tendre la peau environnante entre le pouce et l'index, et arrachez chaque poil d'un petit coup sec. Passez ensuite un coton trempé dans l'alcool à 90°, et achevez en massant avec une crème grasse.

Si vos sourcils pèchent non par abondance excessive mais au contraire par pauvreté, vous utiliserez le crayon spécial pour donner l'illusion d'épaisseur, mais surtout pas en dessinant un seul et large trait. Faites parmi les authentiques poils de fines hachures, au crayon gris ou châtain, jamais d'un noir d'encre, en les couchant dans le sens voulu.

J. GAUVAIN.

grande allure,

ligne pure:

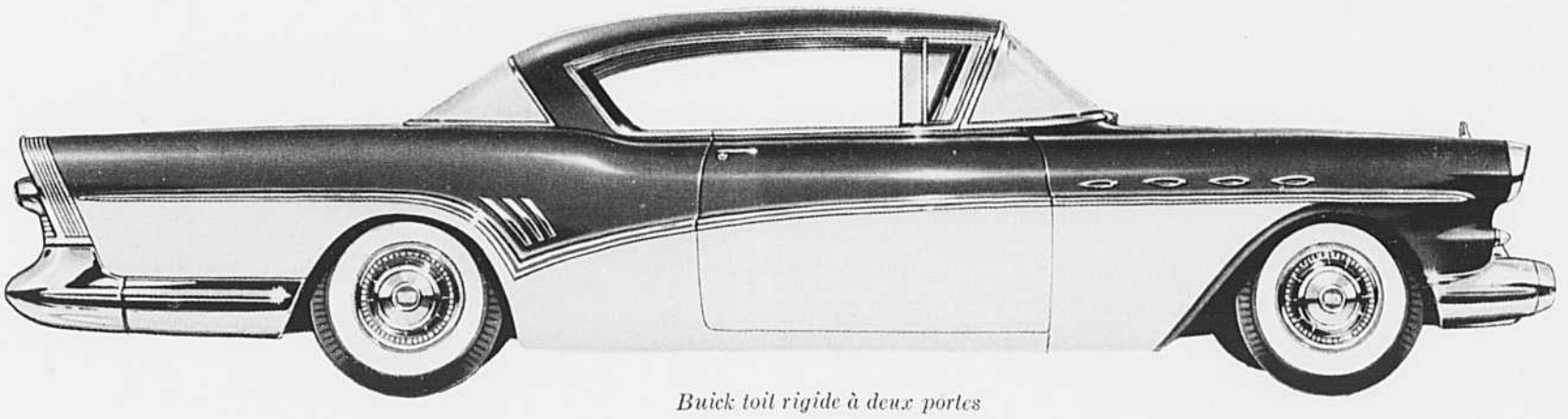
quelle voiture!

Tout le monde se retourne au passage de la Buick.

C'est une habitude qu'inspire la Buick,
qui ne manque jamais d'attirer tous les regards . . .
résultat de la perfection de ses lignes et de son allure.
Et c'est une habitude qui vous avantage, puisque
c'est votre goût que l'on admire.

Donc, ne vous privez de rien—profitez de la vie—
vivez entouré d'admiration.

Passez chez le dépositaire Buick sans tarder.



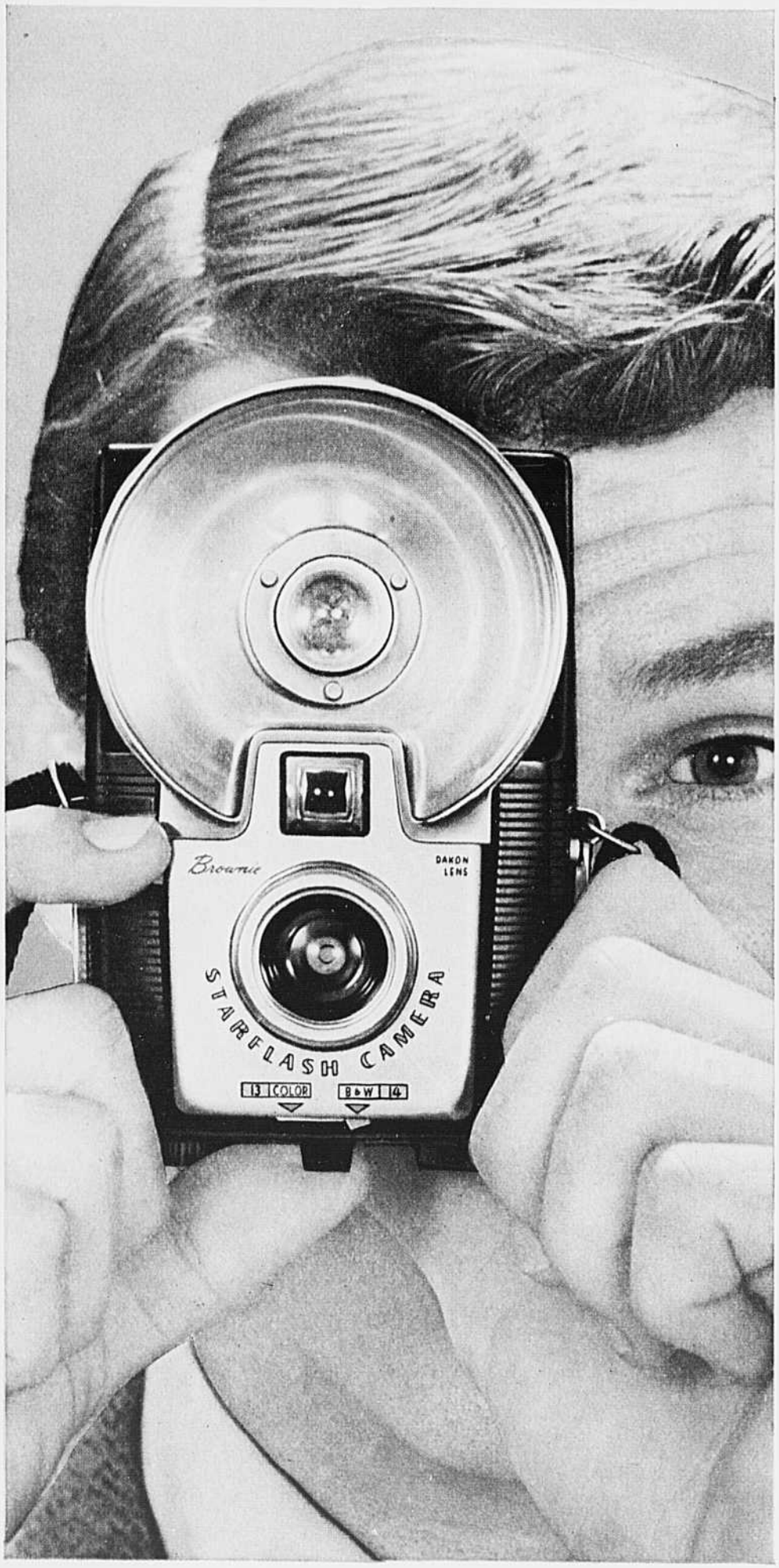
Buick toit rigide à deux portes

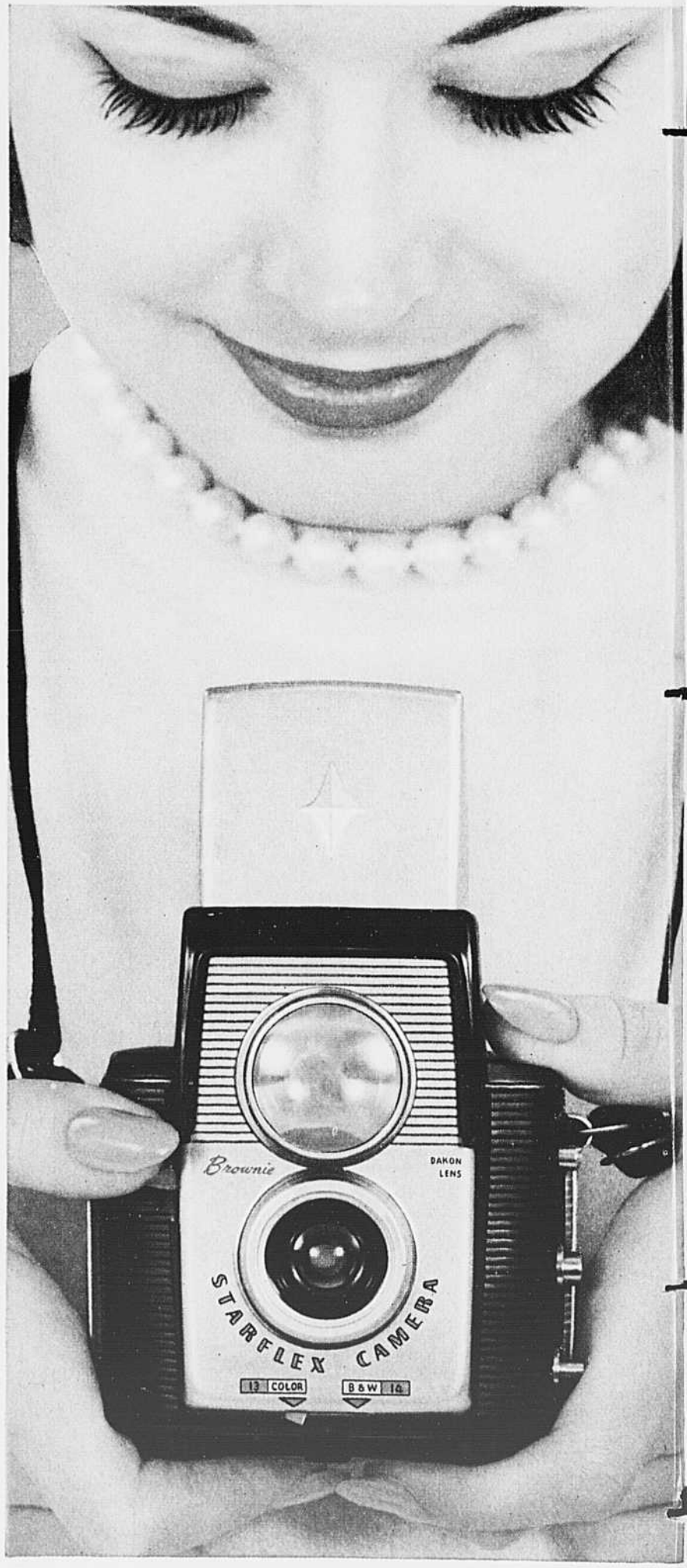
Une valeur General Motors

Buick les dépasse toutes

12

Les Nouvelles Cameras





▲ CAMERA BROWNIE STARFLASH

Exactement la grandeur illustrée ici! Cette jolie camera a un viseur clair à niveau d'oeil pour vous aider à viser et à déclencher vite. Et le flasholder fait partie de la camera! $9.85

CAMERA BROWNIE STARFLEX ▶

A partir de $1 d'acompte

Même grandeur que vous la voyez ici! Et cette camera pratique a un viseur "reflex" à réflecteur qui vous fait voir clairement vos photos en grand avant de les prendre! Flasholder assorti, seulement $3.85. $11.50

Brownie Star prennent des diapositives en couleurs avec le nouveau film Kodak Ektachrome 127!

Et vous obtiendrez des instantanés meilleurs que jamais en noir-et-blanc ou en couleurs—à l'intérieur ou à l'extérieur!

Toutes les photos sont illustrées grandeur réelle

1 Étincelantes photos en noir-et-blanc!

Les instantanés les plus nets que vous ayez jamais pris! Vous obtiendrez la même netteté de détails que l'on trouve dans les photos gagnantes de prix. (Employez le nouveau Film Kodak Verichrome Pan.)

2 Magnifiques instantanés en couleurs!

Grandes épreuves en couleurs brillantes et naturelles. Les instantanés sont tout aussi faciles à prendre que des photos en noir-et-blanc! (Employez le nouveau Film Kodacolor pour l'intérieur et l'extérieur.)

3 Splendides diapositives en couleurs!

Projetez-les, regardez-les dans une visionneuse ou faites-en tirer des épreuves en couleurs. (Employez le nouveau Film Kodak Ektachrome 127 à la lumière d'un soleil intense, ou le Film "Type F" à l'intérieur, avec flash.)

Pensez-y—des Cameras Brownie simples qui prennent des instantanés en noir-et-blanc et en couleurs, *et* des diapositives en couleurs que vous pouvez projeter, chez vous, sur un

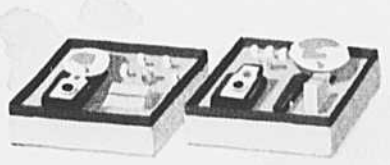
écran, ou regarder dans une Visionneuse de Poche Kodak ($2.50). Cela n'est qu'une des nombreuses caractéristiques que vous offrent ces nouvelles Brownie *Star*. Elles sont robustes mais cependant très légères et faciles à emporter partout où vous allez—"indispensables" pour vos vacances. Elles sont faites par Kodak, vous *savez* donc qu'elles sont bonnes.

Et, comme avec toutes les Brownie, c'est simple comme bonjour de s'en servir. Faites simplement passer le levier au type de film que vous employez (pour la couleur ou le noir-et-blanc) . . . visez et déclenchez! C'est aussi simple que cela.

Vous obtiendrez 12 photos *plus nettes* par rouleau, parce que l'obturateur à action douce vous permet de prendre les photos en tenant votre *Star* fermement dans la main.

Vous ne gaspillerez pas deux bons clichés parce que vous aurez oublié d'avancer le film. Les Brownie Star ne vous laisseront pas faire une double exposition accidentelle.

Demandez à votre marchand d'appareils photographiques la démonstration d'une Camera Brownie Star. Et pour de merveilleux cadeaux à l'occasion de mariages, collation de diplôme et fêtes, voyez les nou-



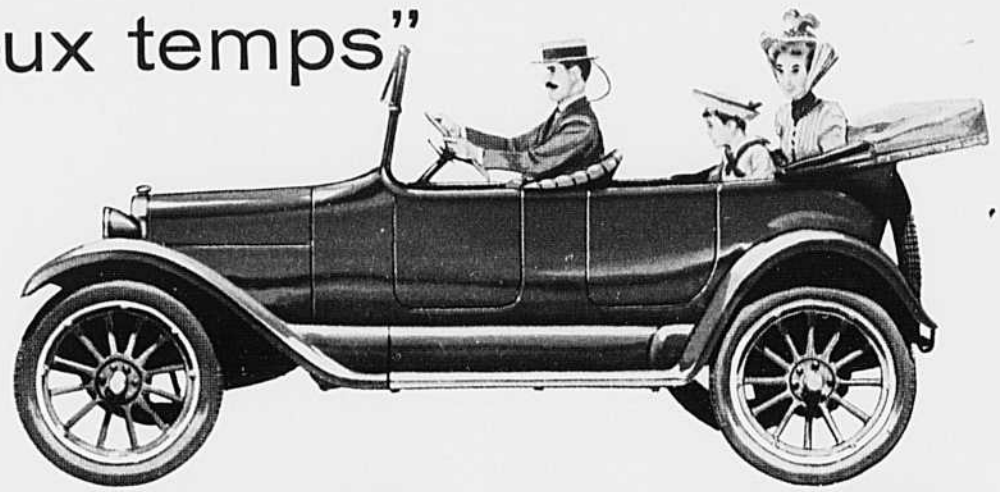
veaux Nécessaires Brownie Star. Camera flasholder, piles, lampes et films — le tout dans une jolie boîte-cadeau—pour seulement $11.75 et $17.50. Renseignez-vous sur les petits acomptes et les facilités de paiement. (Les prix sont sujets à changement sans préavis.)

Kodak
—une marque déposée depuis 1888

CANADIAN KODAK CO., LIMITED, Toronto 9, Ontario

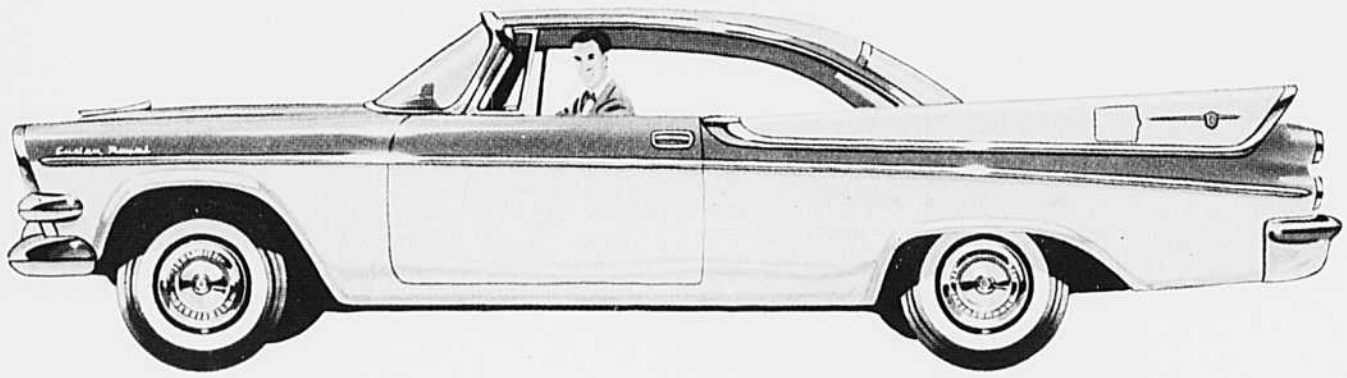
14

Depuis "le bon vieux temps"



1915

Mobiloil



1957

a toujours été la meilleure huile d'été

Mobiloil

Pour obtenir de meilleures performances de chaque voiture—Mobiloil est deux fois plus efficace contre l'usure. Elle se répand instantanément autour des pièces essentielles du moteur et assure des démarrages rapides. Et ses propriétés nettoyantes supplémentaires augmentent la puissance en réduisant l'encrassement et l'usure. Se vend en diverses variétés pour chaque saison.

Mobiloil Special

Pour obtenir des performances sans rivales des voitures de modèle récent, utilisez Mobiloil *Special*, l'huile à moteur spécialement destinée aux moteurs à haute compression. Elle garde les moteurs parfaitement propres, assure des démarrages instantanés, permet de faire plus de milles au gallon d'essence, réduit l'usure en toute circonstance . . . en toute saison!

Votre moteur TOURNERA ROND
si vous lui donnez de l'huile Mobiloil

Deux des fameux produits Mobiloil, les lubrifiants modernes fabriqués par MOBIL OIL OF CANADA, LTD.

EN VENTE CHEZ LES VENDEURS **IMPERIAL OIL** ET **CHAMPLAIN**

SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

J'ai vu le lac Simon

Quand on s'y rend pour la première fois, on prend inévitablement, paraît-il, le mauvais chemin. De Montebello part une mauvaise route de terre, longue d'une vingtaine de milles, et dont la seule fréquentation double le désir d'arriver à destination. C'est à Papineauville qu'il faudra quitter la grand'route pour une autre beaucoup plus praticable qui traverse un paysage de splendides montagnes où se niche, à tous les trois milles, un pâté de petites maisons claires.

Le chemin sablonneux qui finalement mène au lac Cimon serpente d'abord entre les maisons d'un village propre et coquet : Chénéville. Le personnage principal de ce coin du pays est certainement le curé dont la largeur de vues et l'esprit sportif ont permis le développement rapide et progressif de « l'Association des Citoyens du Lac Cimon ». Fondée par monsieur Raoul Gadbois, qui en est le secrétaire, elle a pour devise : « Unis pour le Succès », et a choisi comme but « de promouvoir le développement du Lac, d'attirer les touristes canadiens et américains et d'aider les réalisations sociales et économiques ».

« La magnifique nature est là qui vous attend ». Voilà ce qu'on lit sur le dépliant vert de l'Auberge du Canard Blanc qui surplombe cette immense étendue d'eau douce. Son propriétaire, toujours Monsieur Raoul Gadbois, est une personnage curieux, haut en couleurs. Mi-bohème, mi-bourgeois, il possède tout près de son auberge un chalet de bois rond où s'entassent des meubles magnifiques. Une tradition bien établie veut que ses amis lui apportent à chacune de leur visite, un canard de bois, de porcelaine ou de peluche, de sorte qu'il a accumulé sur des étagères de bois noir plusieurs collections de canards souriants, pleurants, geignants, riants et passant par toute la gamme des sentiments.

Il vous offre avec la spontanéité qui le caractérise, un verre de « Canard Blanc »... liqueur rouge grenadine, mélange savant dont il ne veut pour tout l'or du monde dévoiler la recette. Pour vous consoler de ne pouvoir essayer chez vous le précieux élixir ni de pouvoir en offrir à vos amis, il vous donne le verre dans lequel vous avez bu... A ceux qui, au bout d'un certain temps, lui annoncent la naissance d'un enfant, il envoie une serviette de bain couleur rouge chinois sur laquelle est brodé un superbe canard blanc... il va sans dire.

Autre point sympathique : « le tour du cinquante sous ». Véritable tour de montagnes russes, cette initiation se fait en « jeep » dans les champs et les coteaux avoisinants. On en revient à moitié vivants, ivres de cris et transis de peur, du moins dans certains cas.

Monsieur Gadbois est intarissable... Il parle de tout et de rien avec le même enthousiasme et la même jeunesse. C'est ainsi qu'il vous décrit « sa plage », « son sable fin », « ses Rivières », « son lac », « ses chutes », « ses montagnes », « ses courses de canards », « ses excursions », « ses chants et ses danses »... On en conclut que l'ennui n'existe pas en cet endroit et que ce mot a été banni du vocabulaire courant des habitants du lac Cimon.

La région qui court entre St-Eustache et ce coin de la Province qui nous intéresse particulièrement aujourd'hui, est riche en histoire et possède de nombreux vestiges des dévotions indiennes. Ainsi, « la pierre du Grand Manitou », monument énorme de trente pieds de hauteur par soixante-dix pieds de largeur, située sur la rive ouest du Lac. Elle représentait le dieu de la guerre chez les peuplades sauvages. De nos jours, on peut encore, en la mouillant, y voir naître des gravures rougeâtres. C'est là que se rendaient des Indiens venant de Lorette, d'Oka et de Caughnawaga.

Une curiosité géographique, unique au monde, attire également le visiteur. Le fait n'est peut-être pas rare de trouver un lac niché au sommet d'une montagne, mais chose exceptionnelle, c'est que cette montagne est sur une île, et cette île dans un lac. Le dernier point est assez évident. Le lac des Etoiles se niche donc au centre du Lac Cimon et on peut y accéder en yacht par un petit passage étroit ; le seul désavantage, c'est que ce passage semble avoir été choisi comme maison-mère par les maringouins.

La personnalité de Monsieur Gadbois, l'aspect particulièrement enchanteur du site, la bonne renommée de l'Auberge du Canard Blanc ont attiré de nombreux comédiens. Pierre Valcour, Doris Lussier et plusieurs autres ont fait des séjours prolongés au Lac Cimon. Tous ont été enchantés de l'accueil qui leur a été réservé, et plusieurs sont revenus.

Invitation pressante à tous ceux qui veulent se gaver de belle nature, à tous ceux qui veulent découvrir un côté insoupçonné des Laurentides, à tous ceux qui ont soif d'évasion et qui doivent malheureusement la limiter à une fin de semaine...

Ce sujet, un peu en dehors de ceux que je traite ordinairement, m'a été inspiré par l'emballement. Je retournerai au Lac Cimon...

Petites nouvelles et commentaires

Yvette Brind'Amour est partie pour Majorque... La veille, à huit heures du soir, elle n'avait pas commencé ses valises.

Roger Fournier, sympathique réalisateur de *Music-Hall*, ne sera pas là l'an prochain pour présider aux destinées de cette populaire émission du dimanche soir. Il a, en effet, décidé d'aller poursuivre ses études techniques en France, auprès d'un grand metteur-en-scène de cinéma. Il accepte d'être relégué au dernier rang des accessoiristes s'il le faut ; il accepterait même un salaire dérisoire ou pas de salaire du tout, pourvu que sa fréquentation d'un grand maître de l'image enrichisse son métier. Bonne chance, Roger, et bon courage.

Qu'il soit dit en passant que Roger Fournier se mariera le 15 août prochain, et que c'est avec sa femme, originaire de Québec, qu'il partira pour la France.

Du courage, Christiane Delisle n'en manque pas non plus ! Boudée depuis quelque temps à Radio-Canada, elle n'en conserve pas moins sa bonne humeur et son sourire. Sa ténacité sera sûrement récompensée. En attendant, elle a décroché un rôle intéressant dans une nouvelle émission au poste CKAC.

Marc Gélinas, comédien, chanteur-poète et... père de deux enfants et demi, me confiait la lassitude après une saison professionnelle particulièrement bien remplie. Ce qui ne l'empêchera pas de partir, cet été, en tournée à travers la Province ; non pas que le projet l'enchante (il préférerait se reposer), mais, cigale imprudente, Marc n'a pas su réaliser les économies nécessaires pour se payer des vacances. Il faut dire aussi que dame Cigogne s'annonce encore une fois...

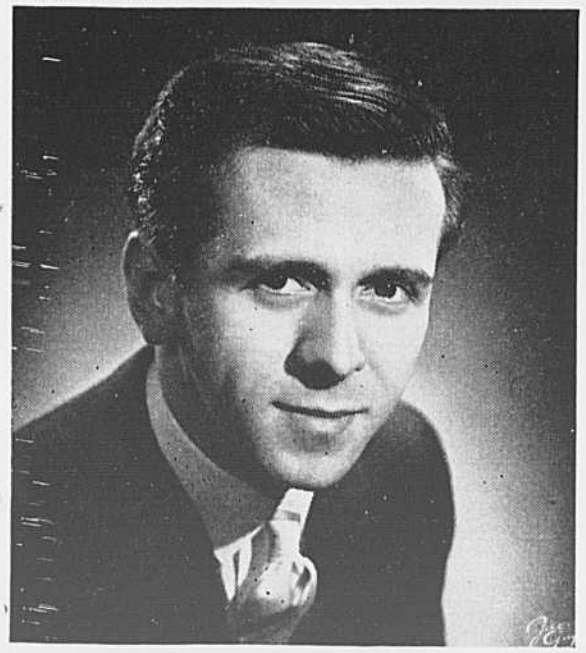
Au fait, ce sympathique oiseau a fort à faire de ce temps-ci chez nos comédiennes. C'est Ginette Letondal, belle comme elle ne l'a jamais été ; Béatrice Picard qui éclate de bonheur, Renée Girard qui en est à sa première expérience et dont la joie est évidente, Denyse Filiatrault qui attend son deuxième bébé...

Tous les camarades de Jacqueline Plouffe ont été très peinés d'apprendre la pénible nouvelle de la mort de son enfant qu'elle portait depuis déjà sept mois. Tous espèrent qu'elle sera bientôt remise et pourra reprendre ses nombreuses activités.

Jean Fontaine laisse tout tomber pour partir pour la France. Epuisé par une grosse saison, il abandonne le poste d'Etat, s'est acheté une Vespa et transporte ses pénates de l'autre côté de l'Océan. Bon voyage.

Monique Miller projette aussi un voyage en Europe. Elle partirait quelques jours après la dernière de « Cap aux Sorciers » pour ne revenir que le premier octobre. [*Lire la suite page* 46]

ROLAND LONGPRE
(photo Jac-Guy)



JULIETTE HUOT

ARTHUR LEBLANC
(photos Gaby)

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

Ce serait le remède, mais ...

■ Depuis 30 ans et plus, nous déplorons le mépris et l'ignorance de leur métier dont témoignent plusieurs jeunes joueurs de baseball et un grand nombre de jeunes boxeurs. Cet état de choses est partiellement attribuable à la mentalité de beaucoup de spectateurs payants, de ce public peu difficile, quant au respect des règlements traditionnels du baseball et de la boxe. Tout va bien, si le frappeur expédie la balle par-dessus la clôture. Tout est parfait, s'il y a une mise-hors-de-combat quelconque. Aussi, les jeunes pugilistes ne s'évertuent pas à connaître l'esquive et le blocage, deux éléments essentiels de la technique.

Si nous examinons cette question sous toutes ses faces, elle est beaucoup plus complexe. L'ignorance de plusieurs jeunes athlètes, et même de moins jeunes, est due à l'ignorance de leurs instructeurs eux-mêmes, à la rareté de gérants compétents, d'hommes vraiment qualifiés, à l'intrusion de gens munis du bagage nécessaire pour bien remplir leur rôle. Dans sa soif de voir son nom et sa photo publiés dans les colonnes sportives de nos journaux (la télévision et la radio le fait rêver !), on s'improvise instructeur de baseball, du jour au lendemain, dans l'attente de l'opération du Saint-Esprit.

Le faux enseignement perce dans le jeu de centaines de jeunes. Sur une vingtaine d'instructeurs, 13 ou 15 d'entre eux sont, en effet, incapables de donner la leçon, d'enseigner à leurs pupilles, de façon correcte, les principes rudimentaires de la technique du baseball et de la boxe. Ces jeunes athlètes ressemblent, alors, à des arbres qui ont poussé obliquement. Allez donc les redresser, même avec le plus beau des sourires ? C'est un boulot que nous refusons d'entreprendre, l'ingratitude humaine étant si grande ... Si vous versez la dernière goutte de votre sang pour aider certaines gens, ils vous diront que vous n'aviez pas beaucoup de sang dans les veines !

Les instructeurs compétents ne se contentent pas de faire connaître à leurs élèves les divers aspects et problèmes des sports. Ils ont le courage de faire savoir à ceux qui ne possèdent pas les aptitudes nécessaires de ne pas perdre leur temps dans des sports, où ils n'ont aucune chance de briller. Ils font comprendre aux jeunes athlètes qu'il leur faudra accepter un tas de sacrifices. Notre vie moderne offre une corbeille de divertissements, au point que les jeunes athlètes ont force misères à fuir ses mille et une tentations.

Pour cinq ou six bons instructeurs qui, eux, pratiquèrent la boxe dans l'arène et firent profiter leurs élèves d'une expérience, acquise au combat, combien de gérants ou prétendus tels témoignent de leur ignorance de la boxe, sinon de leur incapacité générale !

Au baseball, c'est le même refrain. Un trop grand nombre de gérants ou d'assistants-gérants se sont établis mentors comme d'autres, en d'autre temps s'établirent exploitants de salles de cinéma, de danse et de clubs de nuit, c'est-à-dire en s'imaginant que la profession ne nécessite aucune connaissance spéciale. Pour cela, il leur a suffi de satisfaire à un vague examen, demandant à peine quelques jours de préparation. Munis de leur permis imaginaire, ils conduisent alors leurs poulains un peu à la façon de certains automobilistes, ignorant où se trouve exactement la rue des écoles, la rue où sont situées ces écoles qu'ils n'ont point fréquentées, ou trop peu.

Après cela, peut-on s'étonner que, lors de leur entraînement en salle, les pugilistes commettent de véritables hérésies, non seulement en matière de boxe, mais encore en matière de culture physique, et cela, sous les yeux de leurs mentors ? Le même moine tourne pour une multitude de jeunes joueurs de baseball.

Ne prenant pas la leçon devant un maître averti, sans qu'un contrôle ne soit exercé par un homme qualifié, quelques coups plus ou moins confus avec un partenaire aussi ignorant que lui, faisant à contresens des mouvements culturels, la plupart de ces jeunes athlètes montent dans le rond en se fiant surtout à la puissance de leur châtaigne et à leurs facultés d'encaisseurs.

Ils montent dans l'arène comme d'autres s'embarquent sur l'océan, en disant : « Adieu, vat ! » Ils en descendent, hélas, trop souvent sonnés ou très abîmés, payant ainsi de leur santé l'ignorance qu'ils ont de leur difficile profession, de cette profession difficile pour tous et dangereuse pour ceux qui, à leur image, en méconnaissent les principes fondamentaux.

Au baseball, la punition n'est pas aussi sévère au physique, mais il n'en reste pas moins vrai que les jeunes joueurs, dirigés par ces petits messieurs, n'ont aucune chance de percer au firmament du baseball organisé. Et le comble de tout cela, c'est que ces gérants croient dur comme fer qu'ils ont raison. Ils croient savoir ce qu'ils n'ont jamais appris !

Il faut taper sur le clou. Il ne s'enfoncera pas tout seul. Si les proprios du club Brooklyn voulaient à tout prix l'éclosion de nos jeunes joueurs de baseball, ils grouperaient les 15 meilleurs athlètes de 17 à 19 ans. Ils arrangeraient leurs flûtes pour les faire pratiquer, sur le losange du Stadium, deux heures par jour de beau temps, sous les yeux d'instructeurs compétents, de juin à septembre. Dans cinq ans, peut-être moins, cette louable initiative, une véritable école de baseball, donnerait d'excellents résultats. Pour atteindre ce but, les mogols des Dodgers seraient contraints de débourser annuellement quelques milliers de dollars. Voilà le *hic !*

Ont-ils raison ?

■ Dans le baseball organisé, d'après une entente tacite, les propriétaires n'engagent plus de joueurs qui ont fait un séjour au pénitencier. Les mogols du club Reading ou Albany de la Ligue Internationale, il y a un peu plus de 20 ans, ceux du club Drummondville, de la Ligue Provinciale de 1952, furent les derniers à tenter l'expérience, qui s'avéra peu profitable.

Il y a 5 ans, le gérant-général « Gerry » Gosselin et Al Gionfriddo, gérant du Drummondville, firent signer un contrat à un solide gaillard de 38 ans, étant sur le point de reprendre sa liberté, après avoir purgé une sentence de trois ans, au pénitencier de Kingston, à la suite d'un homicide involontaire, un soir de libations et de bombe. A l'ombre, cet athlète, ancien joueur de la Ligue Internationale, eut une bonne conduite, s'était tenu en excellent état physique.

Gionfriddo et Gosselin, l'un de nos estimés confrères du *Devoir*, se frottaient les mains, se voyant déjà sortis de l'ornière avec l'acquisition d'un cogneur de la trempe de l'ex-prisonnier, qui se mit à la tâche, les deux premiers jours, avec entrain et bonne humeur.

MICKEY MANTLE, à gauche, le redoutable cogneur des Yankees de New-York, est en tête des frappeurs de la Ligue Américaine, depuis que l'agressif second-but BILLY MARTIN, à droite, a transporté, de mauvais gré, ses pénates à Kansas-City, refuge des pécheurs. Oui, si vous voyiez s'envoler la somme de $10,000 en peu de temps ($1,000 à titre d'amende pour accroc à la discipline, et $9,000, représentant la part de chacun des joueurs qui participent aux séries mondiales d'octobre), vous ne seriez certes pas plus souriant que Billy Martin, ce prophète de malheur qui pronostiqua la chute des Yankees. Ouais ! Les peuples béants ne veulent pas se taire !

Tout est prétexte à concours, à records bizarres, extravagants, des plus sots. Une folie du siècle, rien de plus ! Un Bolivien, Alonzo Mandobal, a déjà traversé la Cordillère des Andes, 4,687 milles, en poussant devant lui une voiture d'enfant qui contenait ses provisions de route. Voici qu'un marathonien nouveau genre, l'Autrichien SIEGFRIED WALSBERGER, 32 ans, a pris en mains le moyen de faire connaître son nom, d'une manière inusitée. Sur ses mains recouvertes de gants de cuir épais, il parcourt la distance de 204⅛ milles, de Salzburg à Vienne, soit près de deux milles par jour. Le monde à l'envers, quoi ! Son épouse et deux de ses frères l'accompagnent ou plutôt le guident, en jetant de minuscules sacs de sable sur la route. Heureusement, ce genre de record est prohibé dans notre patelin. Nos gendarmes ne tiennent plus à ce que les badauds immobilisent la circulation.

Il goûta au nectar de la liberté. S'il s'était contenté de cette liqueur...

Ici, laissons parler notre ami « Gerry » Gosselin :

« Il fit une erreur. Il reprit le goût de la boisson. Il fallait bien lui rappeler ses promesses. Il écouta, d'une oreille distraite, les remontrances que nous lui fîmes. Il promit à peine de s'amender. On l'excusa pour ce jour. On essaya de comprendre que ce passage sans transition de la correction à la liberté, lui occasionnait un problème de réajustement assez aigu. Il recommença. Dans l'état de mi-ivresse où il se trouvait, il ne pouvait accepter ses responsabilités. Pendant trois ans, sa volonté avait été paralysée par un programme tout tracé d'avance. Il était devenu une sorte d'automate. Il devint vite amorphe, intraitable. Il admettait son inertie comme une fatalité, contre laquelle il ne pouvait rien faire.

« Il devint vite un problème. Je redoutais un retour au passé. Quelqu'un qui s'est déjà servi du revolver est une menace, dans ces conditions. Heureusement, deux semaines plus tard, à la faveur du soir, il prenait le train en direction de Montréal, allant grossir sans doute le nombre des individus qui vivent en marge de la loi. Je me promis bien de ne plus m'adonner trop facilement, aux croisades de réajustement de ceux qui ont mal fait et qui n'osent plus bien faire.

« Et dire que ce solide gaillard, à son arrivée à Drummondville, après la journée faite, pleura comme un grand enfant, accablé par les circonstances, ne sachant comment organiser cette belle liberté. »

Vous voyez, messieurs, les raisons pour lesquelles les propriétaires des équipes du baseball organisé ont rayé de leurs cadres les ex-pensionnaires du pénitencier. Sans aucun doute, il y en a un bon nombre qui tiennent à mener une bonne vie, après avoir payé leurs dettes à la société. Mais d'autres entonnent des toxines, qui ne vont pas les tuer sur le coup, mais qui n'en sont pas moins mortelles et qui les conduiront aux « quatre planches » beaucoup plus tôt qu'ils ne le voudraient. Ainsi va la vie pour ceux qui font bon marché de la Volonté, pour ceux qui ne vont pas à la conquête de la Santé. Nous vous défions de faire, dans la vie, quoi que ce soit d'acceptable sans la volonté et la santé.

Choses et autres

■ Il y a toujours eu des gens à sacs remplis de trucs. Il y en aura toujours, même si l'on fait disparaître trucs et sacs... Un jeune homme de Montréal, visiteur assidu de clubs de nuit où l'on distribue des cadeaux, vers la fin de l'après-midi, se nomme « Rocket » Richard. Délibérément ou non, son nom est tiré au sort, fréquemment. A la radio, certains auditeurs ont l'impression qu'il s'agit de notre As du hockey, Maurice « Rocket » Richard. Nous vous prions de croire que le célèbre Richard sait passer ses moments de loisirs, en tout temps, à autre chose que de danser et de s'humecter

[*Lire la suite page* 41]

A MONTREAL :

L'Huile à Moteur QUAKER STATE

est vendue par :

LUDGER GRAVEL & FILS LIMITEE

7905, Boul. Saint-Laurent

Les automobilistes sérieux

s'évitent tous ennuis avec la

Quaker State ultra-perfectionnée

Avec la Quaker State, vous pouvez rouler en toute confiance. Cette huile à moteur supérieure donne une protection complète à votre moteur, le lubrifie à fond et ne craint pas le millage!

Obtenue par raffinage des purs pétroles de Pennsylvanie, on l'additionne d'ingrédients spéciaux Quaker State pour lui donner ses qualités exceptionnelles.

Quaker State fait donner tout son rendement à votre moteur. L'huile dure longtemps; le moteur aussi dure longtemps, et c'est ce qui compte. Voilà les avantages de l'huile Quaker State.

Dans toutes les provinces, Quaker State est une marque de qualité. Exigez-la partout.

QUAKER STATE OIL REFINING CO. OF CANADA LTD., TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

Notre roman policier complet

LA MORT AU CINQUIEME ACTE

par MAURICE LIONEL

CHAPITRE PREMIER

Un cri dans les coulisses

Sur le vaste plateau du Théâtre Moderne, une foule bizarre s'agitait. Robert Montez, directeur et metteur-en-scène de l'établissement, préparait la première représentation de *La Mort de Cléopâtre*, drame à grand spectacle de Pierre Lormeuil. C'était une entreprise audacieuse. De nos jours, le public, habitué aux oeuvres psychologiques, où les arabesques de la métaphysique le disputent aux acrobaties existentialistes, saurait-il encore « mordre » à une pareille présentation ? Pierre Lormeuil, auteur chevronné, encore très vert malgré ses cinquante ans, et Montez, qui ne reculait devant rien, prétendaient le croire. Aussi les cinq actes, de *Cléopâtre* avaient-ils été minutieusement décorés, habillés et mis en scène. Il était quatre heures de l'après-midi. La première devait avoir lieu le soir même. L'auteur, installé dans l'avant-scène, « son » avant-scène, suivait du regard le déroulement de cette suprême répétition. Robert Montez, courant, bondissant, rugissant, tempêtant, allait, venait, bousculait les figurants, invectivait les machinistes, suppliait les électriciens, et se jetait aux genoux de Marita, principale interprète du drame et maîtresse en titre de Lormeuil, pour montrer au jeune premier comment on s'y prenait pour faire une déclaration enflammée sous le règne de la fameuse souveraine d'Egypte.

Marita était visiblement à bout de nerfs. On n'en finissait pas de travailler sur le quatrième acte. La jeune femme, étrangement belle, cachant ses cheveux blonds sous la perruque sombre de la reine, semblait à l'éclat des projecteurs, incarner de façon hallucinante celle qui eut une si étrange influence sur l'histoire du monde.

— Vous êtes parfaite, chère amie, ne vous énervez pas, assura Lormeuil, qui voyait l'état d'exaspération de sa belle amie.

— Merci, Pierre... Mais nous avons encore le cinq à voir... Aurons-nous le temps ?

— Il faudra le prendre, cria Montez. Nous n'allons tout de même pas passer ce soir sans avoir répété encore une fois le dernier acte.

— Après tout, ce n'est que peu de chose, le cinq. Un tableau plus spectaculaire qu'un autre... La confidente de la reine lui amène, dans un panier de fruits, l'aspic dont la morsure causera sa mort. Voilà tout !

— Il faut le répéter, c'est le plus important, vociféra Montez.

— Patron, lança Rouquier, le comique de la troupe, faut aller chercher une flûte ?

— Quoi ? s'effara le metteur-en-scène, lançant un regard soupçonneux au pince-sans-rire, qu'il connaissait assez.

— Dame, si vous voulez faire répéter votre serpent, il faudra bien le charmer tout d'abord !

Toute la troupe éclata de rire, ce qui leur fit du bien. Ils étaient « à cran ». On terminait le quatrième acte sous les vociférations de Montez qui assurait que c'était une catastrophe, une partie perdue d'avance.

— Ah ! je vous en prie, dit Marita, nous sommes assez affligés comme ça !

— Bon ! Eh bien, un quart d'heure d'entracte. Nous répéterons le cinq ensuite... Puis vous irez tous manger un morceau... N'oubliez pas que nous passons à huit heures et demie...

Il y eut un soupir de soulagement général. La troupe se dispersa à travers le théâtre. Montez était entouré de son état-major : régisseurs, électriciens, machinistes, chef de figuration. Artistes et figurants s'égaillaient vers les loges et les couloirs. Mais, si certains groupes se formaient, si des conversations amicales s'échangeaient, il était aisé de constater des animosités, des jalousies. Sans être grand clerc, un étranger au Théâtre Moderne eût noté l'attitude de Corinne Dorney. Corinne, très jolie fille mince, au visage allongé, aux grands yeux un peu trop creux, mais très beaux, interprétait le rôle de Charmion, confidente de Cléopâtre. Bien que déjà cotée au point de vue artistique, elle avait dû se contenter de ce rôle de second plan, tout en « doublant » Marita, la vedette du spectacle.

On chuchotait que Montez avait hésité entre Marita et Corinne pour le rôle de Cléopâtre. Mais Lormeuil, auteur de la pièce, et ami de Marita, avait tout naturellement demandé le rôle pour elle. D'ailleurs, les deux hommes avaient une autre raison de ne pas confier cet emploi écrasant à la belle comédienne. Corinne passait pour toxicomane et le théâtre peut avoir à souffrir de ces artistes qui, au moment d'entrer en scène, sont sous l'influence de la drogue et ne jouent que médiocrement, quand ils ne sont pas totalement incapables d'interpréter leur rôle.

Cependant, un contrat de longue durée liait Corinne au Théâtre Moderne. Lormeuil et Montez avaient consolé Mlle Dorney. Si elle ne jouait qu'un rôle secondaire, elle doublerait Marita et, peut-être, au cours de la saison, aurait-elle l'occasion d'être Cléopâtre à son tour.

Marita se dirigeait vers sa loge, drapée dans l'ample manteau de la reine d'Egypte. Lormeuil l'accompagnait. Ils ne se parlaient pas, mais séparés du plateau et de la foule des artistes par un pan de décor, ils cessaient d'être un auteur et une comédienne pour redevenir eux-mêmes. Un même pli soucieux creusait leurs fronts, une semblable expression d'inquiétude passait sur leurs visages.

Lormeuil serrait doucement la main de son amie, quêtant un sourire qui ne venait pas. Il y eut un moment de silence. Brusquement, Marita tressaillit et Lormeuil eut un regard furieux en fixant un intrus qui venait vers eux. Mais ses traits s'éclairèrent en le reconnaissant.

C'était un simple figurant. Un nommé Verdier, engagé par le régisseur pour faire nombre parmi les soldats. Délibérément, ce modeste satellite du Théâtre Moderne avançait vers le grand auteur et sa vedette.

— Alors ? demanda-t-il, rien de nouveau.

— Rien, assura Lormeuil. Notre amie s'inquiète bien à tort... Je le lui ai dit mille fois... Nous vous avons dérangé pour rien, M. Verano.

— Je vous en prie, coupa Marita. Je suis raisonnable... Et c'est justement parce que je le suis que je crains... Je ne sais quoi... Mais je suis follement inquiète... Corinne me hait !

— Est-ce la première fois qu'une rivalité vous sépare de votre doublure... Déjà, quand vous jouiez *Les Rivales* avec Cora Miroir...

— Cora et moi nous nous détestions, c'est entendu... Mais Cora était une femme normale... Pas une intoxiquée comme Corinne... Je vous le répète, Pierre. Si je vous ai supplié de me faire protéger par un détective, c'est qu'à tout moment, je me sens en danger.

Lormeuil sourit, et avec une pointe de malice reprit :

— Chère Marita... Et pour parer à ces craintes... imaginaires, je le souhaite, nous avons prié Teddy Verano de venir au théâtre... Si bien que ce cher détective privé est devenu figurant...

Teddy Verano intervint :

— N'était-ce pas le meilleur moyen de pénétrer dans votre milieu sans éveiller les soupçons ?... Ainsi je fais partie du personnel... Je donne un coup de main aux machinistes, je blague avec les électriciens... J'ai même un mal fou pour donner satisfaction à Montez, qui hurle après ses figurants, et ce afin de me concilier ses bonnes grâces. Tout ceci pour pouvoir circuler à l'aise dans la maison.

Il souriait. Au cours de sa carrière déjà longue, malgré son jeune âge (le policier avait une trentaine d'années) il avait fait un certain nombre de métiers d'emprunt. Mais il devenait, pour la première fois, artiste, ou tout au moins, pour employer l'expression moderne, artiste de complément.

— Bon, dit Pierre Lormeuil, je vois que vous êtes un habile homme. Et Mlle Marita pourra vivre en toute quiétude...

Il s'inclina sur la jolie main de Cléopâtre qui s'efforça de lui sourire, au fond peu convaincue. Une crainte morbide l'avait saisie, sans qu'elle pût s'en expliquer les raisons. Certes, elle se méfiait de Corinne Dorney, femme névrosée, capable de tous les excès. Mais, outre cela, Marita, d'une sensibilité extrême comme beaucoup d'artistes, « sentait » la menace qui rôdait. Le seul espoir pour Corinne de reprendre le rôle de Cléopâtre était qu'il arrivât, sinon un accident, tout au moins un malaise à Marita. Pierre Lormeuil avait tout d'abord haussé les épaules. Pareille crainte était sottise. Corinne était une intoxiquée, peut-être. De là au crime, il y a une marge.

C'était bien l'avis de Teddy Verano. Mais il ne lui déplaisait pas de passer quelque temps au théâtre, dans une ambiance qui l'amusait particulièrement. Les deux hommes rassuraient Marita depuis le début des répétitions. Ses craintes semblaient apaisées, en dépit de certains regards sombres de Corinne, qui souffrait visiblement d'être ravalée au rang de servante de sa rivale, du moins devant le public. Mais ce soir, à l'approche de la grande première, Marita énervée retrouvait toute son angoisse.

— Allons dans votre loge, dit Lormeuil, vous vous reposerez un peu avant de répéter le cinq... Vous nous suivez, M. Verano ?

— Il est inutile que nous nous rencontrions trop souvent, répondit le détective. Nul n'a besoin de deviner ici mon véritable rôle, puisque vous deux seuls le connaissez. Je vais...

Il s'interrompit. Ils étaient tous trois près de la loge de la vedette. Et de l'intérieur, un cri aigu leur parvenait. Marita pâlit affreusement, sous la perruque sombre qui accusait sa beauté. Lormeuil pinça étrangement le nez. Teddy Verano, d'un bond, ouvrit la porte de la loge et pénétra à l'intérieur, suivi de près par l'auteur et son amie. Louison, l'habilleuse de Marita, écroulée sur une chaise devant la table à maquillage, geignait doucement, tenant devant elle une main tremblante, et creusée d'un sillon rouge. Un vaporisateur gisait sur le plancher. Le visage de l'habilleuse reflétait une douleur cruelle.

— Personne n'a entendu, sauf nous trois, dit Teddy Verano. Bien ! Fermons la porte !

Ils s'enfermèrent dans la loge, se penchèrent sur l'habilleuse :

— Que t'arrive-t-il, Louison ?... Allons, parle !

— Expliquez-vous, gronda le détective.

Mais la malheureuse femme pleurait et se plaignait, avançant toujours sa main meurtrie. Teddy Verano l'examina :

— Diable... Quelle plaie !... Un coup ! Une déchirure ? Non... On dirait...

Il jeta un regard autour de lui, aperçut le vaporisateur sur le plancher et le ramassa.

Quand elle vit l'objet, Louison se mit à hurler de plus belle.

— Du calme, mon petit, dit le détective. On ne vous fera plus de mal, c'est promis...

Louison parut se rasséréner un peu ; mais un mouvement qu'elle fit ranima la douleur de sa main et elle gémit encore. Pierre Lormeuil, surpris, voulut prendre le vaporisateur des mains du détective pour l'examiner plus à l'aise ; mais Teddy Verano arrêta vivement ce geste :

— Prenez garde !

— Quoi ? s'écria l'auteur dramatique, me ferez-vous croire que ce vaporisateur est ensorcelé ?

— Monsieur Verano, dit Marita, je vous en supplie, expliquez-vous...

— C'est fort simple, reprit froidement le détective. Je pense maintenant qu'il y a, ici, une puissance néfaste qui ne reculera devant rien pour arriver à ses fins. Examinez la main de cette pauvre femme...

Il prit doucement Louison par le poignet. Elle se laissait faire, abrutie de souffrance, continuant cependant à pleurer sourdement. Lormeuil et Marita se penchaient sur la main atteinte.

— Ni une blessure, ni une ecchymose, ni une brûlure, n'est-ce pas ? expliquait Teddy Verano. Mais l'épiderme est rongé, littéralement. La chair apparaît à nu. Comprenez-vous maintenant ?

— Un acide ! s'écria Lormeuil.

— Oui, dit sombrement Teddy Verano. Le ou les monstres ont remplacé par un acide, vitriol ou autre, le parfum qui se trouvait dans le vaporisateur de Mlle Marita. Ah ! c'était bien calculé... Si, par malheur, vous aviez usé du vapo...

Il s'interrompit. Marita tombait sur le divan de sa loge, en proie à une effroyable crise de nerfs. Au-dehors, un certain bruit éclatait. Le personnel du théâtre, attiré par les sanglots de Louison et les cris nerveux de Marita, commençait à s'attrouper. Dans le brouhaha, on distinguait l'organe cocasse de Rouquier, qui lançait des plaisanteries, lesquelles demeuraient sans écho. Montez arrivait et sa voix puissante dominait tous les bruits.

On frappa à la porte. Louison, assommée de douleur, ne réagit pas : mais Marita se calma et cessa de déchirer son mouchoir. Teddy Verano venait de lui jeter à la figure un peu d'eau puisée au lavabo. Pierre Lormeuil lança au détective un regard interrogateur :

— N'ébruitons pas l'affaire, dit Teddy Verano. Inutile de créer une panique au théâtre un jour de première. Louison s'est brûlé la main en préparant le fer à friser de Mlle Marita, c'est tout !

Lormeuil et son amie approuvèrent de la tête, On ouvrit. Montez se précipita, suivi de la foule des comédiens, des machinistes, des figurants. Le directeur gesticulait et hurlait :

— Marita... Que se passe-t-il ?

Pierre Lormeuil, les bras en croix, arrêta net la tempête :

— Peu de chose... Louison a eu un petit accident...

Rapidement, il narra l'affaire à sa manière, suivant les directives de Teddy Verano. Montez, rassuré, s'épongea le front. Marita rajustait sa toilette. Tout à coup le directeur aperçut le soi-disant Verdier :

— Qu'est-ce que tu f... là, toi, dans la loge de Mlle Marita ?

— Laissez-le donc, Montez, il a été gentil, il a entendu Louison crier et il s'est précipité... Moi, je suis tellement énervée... Je n'ai pu maîtriser mes nerfs...

— Bon ! Bon ! Je vous en prie, chère amie... Remettez-vous ! On va appeler un médecin pour Louison...

Déjà, le détective avait enveloppé la main rongée dans une serviette pour dissimuler la véritable nature de la plaie. Lui-même avait fait disparaître sous son vêtement égyptien le vaporisateur fatal.

— Reposez-vous cinq minutes, Marita, disait encore Montez, et puis, de grâce, descendez sur le plateau... Il faut que nous répétions le cinq !

— C'est là qu'on se fait siffler, lança Rouquier, d'un air calme.

— Quoi, rugirent le directeur et l'auteur.

— Dame, riposta le fantaisiste, à la mort de Cléopâtre, c'est là qu'apparaît le serpent. Et un serpent, ça siffle !...

Il y eut un éclat de rire général, ce qui termina l'incident, du moins pour le personnel du théâtre. Verano et Lormeuil avaient constaté que la blessure de Louison était certes cruelle, mais sans danger. On la fit emmener pour un pansement et Montez mit une autre habilleuse à la disposition de la vedette.

Marita demeura seule avec Lormeuil et le détective qui s'était écarté de l'assistance pour pouvoir rester encore un moment avec eux. Dès que la porte de la loge fut refermée derrière le directeur du Théâtre Moderne et sa troupe, la jeune femme se leva, tremblante :

— Pierre... Monsieur Verano... C'est affreux !

— Du courage, ma chère amie, vous êtes sauvée...

— Sauvée ? Pour cette fois... Mais *elle* va recommencer !

— Elle ! Qui accusez-vous donc si formellement ?

— Ah ! Il n'y a pas d'erreur... C'est Corinne... Corinne jalouse, qui veut le rôle, qui prétend que ma carrière gêne la sienne et qui veut m'évincer... C'est ce monstre qui a rempli mon vaporisateur de vitriol... Songez donc... Sans cet incident... J'arrivais, j'avais chaud et, pour me rafraîchir, tout naturellement, je promenais sur mon visage le jet subtil du vapo... et alors...

Elle s'interrompit, se cacha le visage dans les mains. Pierre Lormeuil la cajola doucement.

— Il faut avouer, dit Teddy Verano, que ce crime abominable était bien préparé. Pauvre Louison ! Il est heureux que la coquetterie de cette femme se soit bornée à se mettre quelques gouttes de parfum sur la main. Si elle avait pris le vapo... de sa maîtresse pour s'asperger le visage...

Il n'osait continuer. Mais Marita, levant la tête, s'écriait :

— Dites tout ! Dites tout, monsieur Verano. Louison serait défigurée, ou aveugle si elle avait reçu l'acide dans les yeux. Ce qui me serait arrivé, à moi, ce qui *devait* m'arriver... Ah ! la misérable !

Teddy Verano se mordit les lèvres :

— Il me semble, Mlle Marita, que vous accusez bien inconsidérément Mlle Dorney... Rien ne prouve qu'elle soit coupable.

— Je suis de cet avis, reprit Pierre Lormeuil. Pourquoi charger Corinne avec tant de haine... Laissons agir le détective !

On frappa à la porte. Une voix cria :

— Mlle Marita ! M. Montez vous demande pour la répétition !

— Je descends ! dit Marita.

Elle sécha ses yeux, se poudra rapidement. Teddy Verano, redevenant Verdier le figurant, s'éclipsa pour rejoindre la répétition non sans avoir dit encore :

— Du courage ! Tant que vous serez au théâtre, méfiez-vous de tout et de tous. Ne prenez pas de champagne dans votre loge. Evitez de respirer les fleurs que vos admirateurs ne manqueront pas de vous envoyer, et surtout ne vous piquez pas à leurs épines. Mais je serai là... Je veillerai !

— Espérons que vous trouverez le vrai coupable, sourit Lormeuil.

— J'essayerai ! fit Teddy Verano qui disparut ensuite.

II — Sous la mâchoire de fer

Il était deux heures du matin. La première représentation de *La Mort de Cléopâtre* avait été un triomphe. En dépit des inquiétudes de Montez et des angoisses de Marita, malgré le trac bien normal de Lormeuil et l'ombre jetée sur le théâtre par l'accident de Louison, la représentation s'était déroulée de façon aussi satisfaisante que possible. Du plateau et de la salle, on n'avait pas été sans remarquer Corinne Dorney. La jeune comédienne remplissait le rôle de la confidente avec conscience, mais son trouble était évident. A plusieurs reprises, bien que ses répliques fussent de peu d'importance, elle avait dû avoir recours aux bons offices du souffleur.

Si le public moyen attribuait ce détail au trac de l'artiste ou à une insuffisance de répétitions, les gens bien informés chuchotaient que la belle Corinne, une fois encore, s'était adonnée à son poison favori.

Quant à Marita, qui, bien entendu, avait, elle aussi, remarqué la déficience de Corinne, elle en parla à Lormeuil, après la chute du rideau, dès qu'il l'eut rejointe dans sa loge :

— Avez-vous vu, Pierre ?... Son crime l'égare... Ah ! que n'ai-je la preuve, la preuve que c'est elle...

— Quoi ? Vous voudriez la livrer à la justice ? Votre animosité m'effraie un peu, Marita.

— Que m'importe ce qui adviendra d'elle... Je voudrais que Montez puisse la chasser... ne plus jamais la revoir...

Se jetant dans les bras de son ami, elle cria :

— Oh ! Pierre ! C'est affreux... Comprends-moi ! Tant que je jouerai avec Corinne, je vivrai dans la crainte ! Cette fille me fait peur !

Il la consola doucement, lui assurant que Teddy Verano, de toute façon, montait une garde vigilante et que lui-même était prêt à tout. Il continuait à penser, comme le détective, qu'il ne fallait pas ébruiter l'affaire, en raison du scandale que cela occasionnerait. Marita, d'ailleurs, craignait également que les journaux ne lui fissent une publicité tapageuse, qui l'eût plutôt desservie que flattée. Elle refusa de recevoir quiconque, quitta le théâtre très vite après la représentation, accompagnée de Pierre Lormeuil qui la reconduisit à sa porte. Comme il faisait mine de monter, elle eut un sourire las :

— Mon chéri... Pardonnez-moi... Pas ce soir... Je suis si lasse !

Il n'insista pas, s'inclinant devant cette excuse plausible.

— Je vous laisse, Marita... Vous m'avez donné ce soir la plus belle des voluptés, un inoubliable enivrement, en incarnant ma Cléopâtre telle que je l'ai rêvée, telle d'ailleurs qu'elle s'unit à vous en ma pensée !...

Marita sourit :

— Mon cher Pierre... Je suis méchante... Mais je voudrais tant être seule !

Il baisa sa petite main :

— Bonne nuit, Cléopâtre... A demain ! Il fait doux, je rentre à pied !

Elle vit s'éloigner, dans la nuit, la haute silhouette de l'écrivain dont le frac impeccable était enveloppé d'une cape aux plis flottants.

A peu près au même moment, dans le magasin des costumes du Théâtre Moderne, un profond soupir résonnait.

— Bigre, songeait celui qui exhalait ainsi son ennui, quelle nuit ! Depuis plus d'une heure, plus personne dans toute la boîte... Personne, sauf moi, bien entendu... Et dans ces loges poussiéreuses, c'est gai ! D'autant qu'il a beau ne pas faire très froid, c'est, comme tous les théâtres, une vraie boîte à courants d'air... Ah ! quel fichu métier !

Teddy Verano, car c'était lui, soliloquait pour passer le temps, mais il n'était pas sincère avec lui-même. Si on lui eût proposé de renoncer à son métier, il n'eût jamais accepté pareille chose. Il aimait cette chasse au crime, cette lutte contre les forces du mal. Tout d'abord, dans les craintes de Marita, il n'avait vu qu'une occasion d'exercer une de ces surveillances sans grand intérêt auxquelles la plupart des détectives privés usent leur tempérament. Mais l'affaire du vaporisateur avait éveillé son intérêt. Ainsi, c'était vrai, quelqu'un haïssait Marita et était prêt à aller jusqu'au crime le plus monstrueux pour se débarrasser d'elle. Corinne Dorney ? C'était certes, possible. Mais il avait déjà mené une petite enquête ; jamais la rivale de la vedette ne s'introduisait dans la loge

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Même Horoscope que *Le Samedi* 29 juin — avec corrections)

3	4	2	8	5	4	3	6	2	7	4	3	5	6	2	4
S	L	A	T	U	A	O	V	Y	C	R	Y	N	O	E	G
8	4	3	6	5	2	4	8	3	6	4	2	5	6	3	8
R	E	E	U	B	Z	N	A	Z	S	T	D	E	R	P	V
8	4	6	2	7	4	3	5	6	2	8	3	4	6	2	5
A	N	E	E	O	E	L	A	U	L	I	U	S	S	A	U
8	4	3	6	5	4	2	7	6	3	8	4	2	5	6	4
L	T	S	S	P	P	G	N	I	C	R	A	R	R	R	S
4	8	6	2	4	7	5	3	4	6	2	7	4	3	5	6
L	E	E	A	E	Q	O	O	S	Z	T	U	S	U	J	B
8	4	3	6	5	4	2	6	3	8	5	4	2	6	3	7
U	E	R	I	E	N	I	E	A	S	T	T	T	N	G	E
4	6	2	7	6	3	8	4	2	6	3	7	4	2	8	3
I	T	U	T	O	E	S	E	D	T	U	E	L	E	I	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Les histoires d'Ovila Légaré

Musicien malgré lui

La charmante Nicole Germain avait gagné un cinq cloches au « ralliement du rire » avec l'histoire que voici :

C'était un grand virtuose du violoncelle. Il donnait des récitals un peu partout, et sa renommée s'étendit jusqu'en Angleterre où il fut engagé pour jouer devant le roi et la reine. Le choix de ses morceaux était superbe ; il jouait comme un maître, et réussit à émerveiller le roi qui demanda à le voir après le concert. « Vous êtes un véritable virtuose, monsieur », dit le roi. « La reine et moi n'avons jamais entendu de la si belle musique ! Cependant, je vous observais pendant que vous exécutiez, et je n'hésite pas à vous faire part d'un tic qui m'a frappé. Pourquoi faites-vous toujours la grimace quand vous attaquez un nouveau morceau ? » Alors le musicien, respectueux, répondit au roi : « Qu'est-ce que vous voulez, Majesté, j'aime pas ça la musique, moi ! »

Slow but sure

Mon excellent ami Eugène Daigneault nous racontait qu'un type qu'il connaissait, et que nous allons appeler Dieudonné pour les besoins de la cause, s'était engagé chez un boucher. Dieudonné, c'était pas les gros chars, comme on dit ; mais il était fiable, et le boucher lui faisait confiance.

Un soir, vers six heures, le patron dit à Dieudonné : « Je m'en vas à la maison me changer, je vas au théâtre avec ma femme. Tu fermeras la boucherie à 7 heures, comme d'habitude, tu balayeras le bran de scie et tu écureras les blocs. N'oublie pas surtout de rentrer toute la viande dans la glacière et de l'accrocher. »

— « Soyez tranquille, monsieur, je vas toute l'accrocher la viande. » Le boucher part confiant. A la fin de la veillée, vers minuit moins quart, avant de rentrer se coucher, il lui prend l'idée d'aller voir à son étal. Quelle ne fut pas sa surprise d'y voir encore de la lumière ! Il entre et trouve mon Dieudonné en train de mettre son gilet. « Mais dis-moi donc, Dieudonné, ça t'a ben pris du temps ? » — « Je viens de finir, que dit Dieudonné, je m'en allais justement. » — « Mais, répond le boucher, ça prend pas tant de temps que ça faire le travail que je t'ai donné ? T'as frotté les blocs comme il faut, je vois ça... t'as tout enlevé le bran de scie ; t'as rentré toute la viande et tu l'as accrochée, j'espère, mais ça t'a ben pris du temps ? » Alors Dieudonné lui dit, candidement : « Oui, j'ai accroché toute la viande, mais j'ai eu assez de misère avec la viande hachée ! »

Gargantua

Un gros mangeur s'était engagé dans un cirque pour faire un numéro extraordinaire : il mangeait, successivement 5 livres de spaghetti, 3 livres de riz bouilli, deux poulets, un quart de patates et deux gros pains. Le directeur du cirque était émerveillé. Il lui dit : « Je vas vous donner $500 par semaine, vous allez faire une représentation à 4 heures de l'après-midi, une autre à 8 heures et une dernière à 10 heures du soir, tous les jours. « Notre homme accepta. Tout alla pour le mieux la première semaine ; la foule s'entassait dans la baraque pour voir cet homme extraordinaire ; on refusait du monde. Si bien que le directeur dit à ce gargantua : « Ecoutez, je vais faire un marché avec vous : je vais vous donner $100 de plus si vous pouvez faire 4 représentations par jour ; une à 4 heures, une à 6 heures, et les deux autres à 8 et 10 heures. » L'autre fit signe que non. « Non, dit-il, je suis pas capable. Si je fais une représentation à 6 heures, je pourrai pas souper avec cette affaire-là ! »

Employé zélé

Mon ami Marcel Gamache a toujours eu beaucoup de succès avec l'histoire suivante : Un grand niaiseux se présente à une petite gare du chemin de fer Canadien National et dit au chef de gare : « Monsieur, mon cousin vient d'être nommé député, puis il m'envoie pour avoir une job. » Le chef de gare, surpris, lui dit qu'il est seul et qu'il n'a pas besoin d'un autre employé dans une petite gare comme celle-là. Mais notre homme, qui semble pas mal niaiseux, reste assis, et lui dit : « Je décollerai pas d'icite tant que vous m'aurez pas donné une job. » Le chef de gare n'en fait plus de cas. Le soir, il est obligé de fermer la station sur le nez du niaiseux.

Le lendemain, à l'ouverture de la gare, mon type est encore là qui demande une job. Alors, pour s'en débarrasser, le chef de gare lui donne trois ou quatre morceaux de papier sablé et lui dit : « Tenez, d'abord que vous voulez absolument travailler, allez sabler les tracks. »

Mon type part, à quatre pattes en frottant les rails, et il disparaît. Une semaine se passe ; pas de nouvelles du gars. Deux semaines se passent ; pas de nouvelles. Le chef de gare commençait à se frotter les mains, en se disant que son stratagème l'avait débarrassé à jamais de ce gêneur, lorsque tout à coup, il reçoit un appel téléphonique : c'était notre niaiseux qui lui dit, à l'appareil : « Qu'est-ce que je vas faire ? Je suis rendu à Vancouver, puis j'ai plus de papier ! »

---

de cette dernière. Louison, d'ailleurs, y était dûment stylée sur ce chapitre et s'y fût formellement opposée. Si l'habilleuse quittait la pièce, elle la fermait à clé. En conséquence, il paraissait évident que si Corinne avait joué un rôle dans cette histoire de vitriol, ce n'était pas elle qui avait versé le liquide dans le vaporisateur. D'ailleurs, toute toxicomane qu'elle fût, la doublure de Marita passait pour être fort intelligente et Teddy Verano pensait fort justement que Corinne Dorney ne se fût pas glissée chez Marita pour accomplir son abominable forfait, risquant d'être surprise.

Une fois encore, il soupira. Il avait froid, il respirait de la poussière. Il s'ennuyait ferme. A l'issue de la représentation, il s'était glissé de la loge commune des figurants, sous prétexte d'aller se démaquiller au lavabo, et n'en était pas revenu. Il avait filé au magasin des costumes, endroit idéal, repéré par lui pour se cacher. Il désirait passer une nuit dans l'enceinte du Théâtre Moderne. Seuls, les concierges restaient dans l'immeuble. Encore, leur loge, à l'entrée des artistes située sur une rue latérale, était-elle fort loin des coulisses.

— Le triomphe de ce soir — si c'est une jalousie — va exciter encore le criminel à récidiver. Marita-Cléopâtre sera mille fois plus haïe après cette superbe première. La foule va se ruer au Théâtre Moderne. L'ennemi le sait assurément. Il ne pouvait pas ne pas être là ce soir. Il guettait de quelque fauteuil ou de quelque baignoire, attendant le moment où un régisseur affolé eût couru devant le rideau, annoncer au public qu'un accident, ou une indisposition subite, interdisait à Mlle Marita de jouer... que la représentation était remise... Alors, c'eût été pour lui le signal du succès, car il en aurait déduit que sa hideuse machination avait réussi, qu'on emportait Marita, défigurée ou aveugle...

Il frissonna. C'était vraiment atroce. La coquetterie de la pauvre Louison avait fait avorter le monstrueux projet. Par bonheur, l'habilleuse n'avait qu'une main atteinte. Teddy Verano songeait encore :

— Représentation annulée... Ou alors, selon la coutume du théâtre, on passait le rôle à la doublure... En l'espèce Corinne Dorney... Et c'est elle qui aurait joué Cléopâtre, conduit la pièce au succès, partagé avec Lormeuil et Montez les vivats de cette salle enthousiaste.

C'était fort justement raisonné, et très en défaveur de Corinne. Mais la comédienne était-elle capable d'un tel calcul, et de jouir des bravos en songeant que sa rivale, à la même heure, eût été étendue dans quelque clinique, livrée à des médecins qui se seraient penchés avec un hochement de tête sur ce visage si beau, devenu celui d'un monstre.

Un craquement fit tressaillir le faux Verdier. On marchait dans l'enceinte du Théâtre Moderne. Il retint sa respiration. Qui était là ?

— Peut-être le concierge faisait-il une ronde, « because » les incendies toujours possibles...

Il attendit un moment, situa le circuit de l'inconnu. Le magasin aux costumes était à l'étage supérieur, sous les combles, à hauteur des cintres. Il était vraisemblable que l'inconnu, si c'était un malfaiteur, ne viendrait pas jusque-là.

— Le concierge ? songea encore Teddy. Non ! Car il n'aurait aucun motif d'étouffer le bruit de ses pas...

C'était pourtant bien ce qui caractérisait la manoeuvre de l'inconnu. Teddy Verano se décida à sortir du magasin. Il passa sur le palier supérieur du théâtre. Il y avait, sous lui, trois étages de loges d'artistes. Une vague clarté, tombant d'un vasistas, éclairait la cage de l'escalier. En bas, venant du plateau, il aperçut une ombre :

— Et pas de lumière... Donc...

Pour lui, c'était une preuve. Penché sur la rampe de l'escalier, retenant son souffle, il épia l'individu. Il l'entendit monter l'escalier, s'arrêter au premier étage, s'enfoncer dans le couloir latéral. Il frémit : à cet étage, de ce côté, il n'y avait qu'une seule loge, celle de la vedette (en l'occurrence Marita). Le bureau directorial occupait l'autre partie du palier.

— Il va chez Marita !

Teddy était toujours habillé en Egyptien. Il avait gardé ce costume en cas d'une visite intempestive dans le magasin aux accessoires ! Ainsi, conservant l'immobilité, il eût pu se confondre dans l'alignement des oripeaux exécutés pour les représentations de la *Mort de Cléopâtre*.

Cependant, sous le vêtement, il avait placé un browning et une lampe électrique. Ces deux accessoires ne le quittaient guère au cours de ses enquêtes. Il leur adjoignait parfois une petite matraque en caoutchouc.

Maintenant, le détective avait quitté le palier supérieur. Avec de minutieuses précautions, il descendait vers le premier étage. Il était rompu à ce genre de randonnées nocturnes. Combien de fois, au cours de ses aventures, n'avait-il pas eu à filer ainsi quelque dangereux criminel, profitant des ombres de la nuit pour préparer ses forfaits ou essayer d'échapper à la justice des hommes ? Aussi, le soi-disant figurant, toujours habillé en Egyptien, passa-t-il au palier du second sans faire plus de bruit qu'un fantôme. De temps à autre, il prêtait l'oreille. Un léger cliquetis parvenait jusqu'à lui !

— Parbleu !... Il est en train d'essayer de fracturer la loge de Marita. Il a donc l'intention de recommencer le coup du vaporisateur ? Ce serait bien maladroit... Non ! Il veut arranger autre chose...

Du second, il se dirigeait vers le premier en redoublant de précautions. Dans le silence impressionnant et gênant du théâtre vide, Teddy Verano entendait toujours le grincement de l'instrument avec lequel le mystérieux personnage s'attaquait à la loge de Marita. Il devait s'énerver, sans pouvoir parvenir à ses fins car, à un certain moment, le détective l'entendit interjecter un « ah ! » impatient.

Teddy, qui n'était plus qu'à quelques degrés du palier du premier, se tint coi contre le mur de l'escalier. L'autre, craignant sans doute d'avoir exhalé sa mauvaise humeur, avait cessé son travail. Il s'écoula un moment angoissant. Dans l'ombre, perdus dans cette vaste enceinte que le silence rendait d'autant plus impressionnante qu'elle venait d'être remplie par une foule joyeuse et enthousiaste, deux hommes retenaient leur souffle, poursuivant chacun un dessein bien différent. Enfin, l'inconnu pensa que ses craintes étaient erronées, que nul n'avait pu l'entendre, et il se remit à l'ouvrage.

— Il est bien maladroit, ce cambrioleur, songea Teddy...

Pour lui, c'était un indice. L'homme n'était pas un professionnel, mais un malfaiteur d'occasion. L'ennemi de Marita, agissant ou non pour le compte de Corinne Dorney, était un individu dévoyé pour la circonstance, inexpert dans le maniement des instruments habituels des malfaiteurs.

Teddy hésita encore un moment. Le laisser finir ? Pénétrer dans la loge ? C'était du temps perdu ! De toute fa-

çon, le flagrant délit était évident. Il s'avança.

L'autre, qui s'acharnait sur la serrure, eut l'intuition d'une présence. Il se retourna brusquement, aperçut, sur le palier une silhouette à la fois impressionnante et cocasse, celle d'un personnage de l'antique Egypte, baigné d'un rayon de lune. Un moment il demeura interdit :

— Eh bien ? demanda le détective, on n'en vient pas à bout de cette porte ?

Une fraction de seconde, les deux hommes se considérèrent, autant que la faible clarté qui régnait dans les coulisses le leur permettait. Teddy Verano fouillait dans sa poche pour prendre sa lampe électrique. Il souhaitait braquer le halo lumineux sur l'ennemi afin de reconnaître la silhouette, diffuse dans l'obscurité et, voir si possible, le visage. Mais l'autre ne lui en laissa pas le temps.

Brusquement, il se détendit, comme mû par un ressort, et franchit d'un seul bond les deux mètres qui le séparaient de Teddy. Le détective attendait le choc, mais l'autre était d'une force peu commune et rompu aux sports. Abandonnant la recherche de sa lampe électrique, il para le choc, aussi bien qu'il le put, mais fut renversé. Du moins, roula-t-il à terre en entraînant son ennemi auquel il se cramponnait avec vigueur.

Un instant, ils luttèrent, étroitement enlacés. Teddy, assez mal à l'aise dans son costume de figurant, essayait de prendre son antagoniste à la gorge, manoeuvre décisive en cas de réussite. Malheureusement, son plan semblait déjà avoir été éventé. L'autre étant tombé sur lui, avait l'avantage et le policier sentait le genou de son adversaire qui pesait terriblement sur sa poitrine. Il savait déjà qu'il avait affaire à un homme, que Corinne Dorney n'était nullement le criminel. Ce qui, jusqu'à nouvel ordre, n'excluait pas la culpabilité de la comédienne.

Le visage du monstre demeurait invisible et Teddy devina, malgré l'obscurité, le loup qui voilait ses traits. L'homme prenait des précautions.

Toutefois, Teddy ne s'avouait pas vaincu. Il résistait de toutes ses forces à l'étreinte, cependant redoutable. Mais déjà il sentait des doigts vigoureux qui se refermaient sur son cou. Ainsi, l'autre faisait ce que lui-même avait cherché à faire. Mais si Teddy avait essayé de serrer la gorge de son ennemi, c'était uniquement pour le maîtriser, tandis qu'il devinait avec une effrayante lucidité, que l'autre cherchait à l'étrangler.

Teddy, suffoquant, vit la mort, la mort la plus hideuse, qui se manifestait sous la forme de cet inconnu au visage anonyme, et qui allait avoir raison de lui dans ce théâtre vide, au milieu de cet océan de silence. Il voulut crier, mais le larynx affreusement serré refusa d'exhaler le moindre son.

Teddy frôlait le moment terrible où l'individu s'abandonne, renonce à lutter. Il songea qu'il aurait donné sa vie pour la lutte contre le crime, après l'avoir consacrée à traquer les misérables qui détruisent la société. A ce moment précis, l'étreinte se desserra. Il sentit que les mains qui l'étranglaient étaient agitées d'un tremblement convulsif, irrésistible, consécutif à quelque raison qui échappait à la victime. En même temps que les mains d'ailleurs, c'était l'homme tout entier qui frémissait. Il sembla à Teddy qu'il l'entendait claquer des dents. Profitant du répit qui lui était accordé, il banda ses muscles et, d'un effort, se libéra de l'étreinte de façon définitive.

L'autre exhala une sorte de cri, ou plutôt de râle nerveux, qui fit frissonner Teddy Verano. Pourtant le détective se trouva debout, avança sur l'ennemi, gronda, en braquant son browning :

— Assez de comédie ! Haut les mains !

L'autre reculait contre la cage de l'escalier. Teddy entendait toujours nettement ses dents qui s'entrechoquaient et, bien qu'il ne pût voir clair, distinguait qu'il tremblait toujours. L'étrange crise de son adversaire lui avait sauvé la vie.

— Rends-toi ! gronda Teddy une fois encore. Rends-toi ou je te descends !

Il l'eût fait, sans aucune pitié ; mais l'attitude de son ennemi le surprenait.

Quelle était cette fièvre subite ? L'homme était-il atteint d'une de ces maladies coloniales qui, brusquement, terrassent l'individu le plus fort et le plus sain en apparence ? Ou était-il dépassé lui-même par l'horreur du crime qu'il n'avait pas eu l'abominable courage de perpétrer jusqu'au bout ?

Ces réflexions firent perdre quelques instants à Teddy Verano. Instants rapides, mais décisifs. Tout à coup, l'autre bondit vers l'escalier et commença à grimper. Teddy fit feu et le coup de revolver résonna lugubrement à travers le théâtre, éveillant les échos de la scène et de la salle. Il avait manqué son gibier. D'ailleurs, il n'eût pas souhaité le tuer, tant il désirait le prendre vivant. Retroussant sa tunique, qui le mettait dans une position ridicule, il s'élança sur les traces de son ennemi.

Ils gagnèrent ainsi le palier du deuxième, où étaient situées les loges des principaux artistes, puis celui du troisième :

— Loge des figurants ? Magasins aux accessoires, aux costumes ? Où va-t-il ? Il a l'air de connaître parfaitement les lieux...

Il pensait encore que le change-

Avez-vous fait vos projets pour le jour où vous cesserez de travailler?

Voici une façon de l'envisager:

Prendre sa retraite d'un coeur gai, veut dire pouvoir maintenir le standard de vie que vous avez mis tant d'années à établir. Le PLAN DE SÉCURITÉ de la Mutual Life of Canada vous assure un revenu adéquat quand vous aurez cessé de travailler. Entretemps, c'est une protection pour votre famille advenant votre décès avant l'âge de votre retraite.

Même si le jour de la retraite vous semble loin, vous y gagnerez beaucoup en y pourvoyant dès maintenant. Plus vous êtes jeune lorsque vous prenez une police, plus le taux de la prime est bas et plus élevés sont les dividendes accumulés.

Le représentant de la Mutual Life of Canada de votre district est celui dont les conseils sont aussi précieux pour votre avenir que ceux de votre médecin pour votre santé. Ne tardez plus — demandez-lui de vous expliquer aujourd'hui même le plan de Sécurité.

La Mutual Life of Canada assure la vie des Canadiens depuis 1869 — en plusieurs cas, les membres d'une même famille depuis plusieurs générations. Son champ d'action ne couvre que le Canada et elle fut la première compagnie à base "mutuelle", c'est-à-dire celle dont les détenteurs de polices en sont les seuls actionnaires.

Les 87 années de dividendes versés par la Mutual Life sont un record sans précédent. Pour la quatrième année consécutive, l'échelle des dividendes aux détenteurs de polices a été augmentée.

The MUTUAL LIFE OF CANADA

Fondée en 1869 SIÈGE SOCIAL : Waterloo, Ont.

ment d'attitude de son ennemi indiquait que la crise avait disparu aussi vite qu'elle s'était manifestée. Mais que signifiait ce cri déchirant, exhalé par le criminel ? Etait-ce un symptôme de maladie ? Ou plus simplement de dérangement cérébral ?

Teddy arrivait au troisième. L'homme ne pouvait guère lui échapper que par les toits, soit en passant par une fenêtre d'un des magasins, ou en gagnant le vasistas qui surplombait l'escalier. Mais tout cela ne devait pas faire l'affaire du mystérieux criminel car, tournant délibérément le dos au palier, il bondit dans la direction opposée, c'est-à-dire vers les cintres du théâtre.

— Diable ! songea Teddy. S'il s'engage sur la passerelle, ça va être gai !... A nous le vertige !

Il songeait aux passerelles volantes qui, à quinze mètres au-dessus du plateau du théâtre, font le tour des cintres et permettent la disposition haute des décors. De toute façon, il n'y avait pas d'erreur, l'homme connaissait les aîtres.

— Arrête ! Arrête ! cria Teddy Verano.

Peine perdue. L'homme franchissait une porte, passait dans les cintres proprement dits. Quand Teddy fut à cette même place, son adversaire s'engagea sur la passerelle. C'était la plus grande, celle qui surplombait la herse. Large d'une douzaine de mètres, elle donnait accès à l'autre côté du théâtre et, à quinze mètres au-dessus de la scène, pour employer l'argot spécial des comédiens, permettait d'aller du côté cour au côté jardin.

Teddy, à son tour, s'engagea sur cette fragile passerelle qui, suspendue par des câbles, tremblait sous ses pas. Une affreuse sensation de vertige le saisit. Il n'osait regarder en bas. Le théâtre, vu ainsi, dans la nuit, devait avoir un aspect affreux. Toute la masse immense de la scène, vide de décors, emplie de ténèbres, n'était plus qu'un gouffre, un abîme d'ombres menaçantes.

Mais, comme Teddy atteignait le « côté jardin », il ne vit plus son ennemi. Où était-il ? S'était-il tapi derrière quelque portant, sous des amas de vieux décors, derrière des toiles roulées qui, en tas, formaient une masse imprécise ?

Il n'était pas loin, car le bruit de ses pas n'avait pas annoncé une fuite. Le détective, avec précaution, quitta la passerelle, reprit pied sur la plate-forme qui entourait le théâtre, sauf du côté de la salle. Il fit deux ou trois pas, le browning à la main.

Personne.

Et pourtant, l'autre était là, tapi dans l'ombre, prêt à frapper. Le détective savait nettement qu'il n'avait aucune pitié à attendre de son antagoniste. Cette crise étrange et providentielle lui avait sauvé la vie une première fois, mais si, par malheur, il retombait sous la coupe de son ennemi, il ne fallait pas compter sur un auxiliaire aussi original.

Il fit jouer sa lampe électrique pour percer le secret de ces ténèbres, commença à fouiller la masse d'obscurité.

Le choc fut terrible. Teddy comprit, mais trop tard, que son ennemi lui avait tendu un piège et qu'il venait d'y tomber comme un écolier. L'autre attendait cela, précisément, que le détective se manifestât d'une façon ou d'une autre pour le renseigner sur sa position, car ils s'étaient mutuellement perdus de vue dans l'obscurité des cintres.

Le point lumineux de la lampe électrique avait été le repère. Teddy reçut, à la tête, un formidable choc. L'ennemi venait de lui assener sur la tête ses deux poings serrés. Le détective chancela, lâchant à la fois le browning et la lampe électrique. Mais, quoique étourdi, il reprit conscience et voulut lutter encore, marchant à tâtons, cherchant un point d'appui. L'autre, debout devant lui, la respiration sifflante, avançait les mains comme pour le saisir, l'étrangler mais, de nouveau, il claquait des dents, tremblait convulsivement, râlait :

— Non !... Non !... je ne peux pas... je ne peux pas...

L'effort qu'il avait fait pour assommer le policier avait déterminé chez lui une nouvelle crise. Teddy eut conscience de cela, de façon très vague, comme un homme abruti. Mais il y eut presque aussitôt un double choc, et les échos s'en répercutèrent à la fois dans la masse creuse du théâtre et dans celle de la salle, car le rideau demeurait ouvert et les deux masses vides n'en faisaient qu'une. Teddy comprit nettement que les deux chocs simultanés provenaient de son revolver et de sa lampe qui, tombant dans le vide de quinze mètres de haut, heurtaient rudement les planches de la scène.

Il tituba, tourna sur lui-même, aspira une gorgée d'air pour essayer de reprendre son souffle. Devant lui, il aperçut l'ennemi, tremblant, incapable de bouger à nouveau. C'est à ce moment qu'il perdit pied.

Horrible sensation ! Entre la plateforme et la passerelle volante, Teddy Verano s'enfonçait dans le vide. Ses mains crispées agrippèrent un câble. Instinctivement, il s'y cramponna, mais il n'avait pas assez de résistance pour

— Nous vous enseignons ici, dit le directeur de l'école commerciale, la sténodactylographie. C'est ainsi que nous vous inculquerons les principes de l'ordre et de la promptitude ...

— Et pour la vitesse ? demande une élève.

— Là aussi, nous sommes imbattables, dit le directeur. De notre dernier cours, 16 dames ont épousé leur chef trois mois après nous avoir quittés ...

se retenir. Il se laissa glisser, souhaitant que le câble fût assez long pour lui permettre d'atteindre la scène. Il l'était, et le détective atteignit le plateau en quelques secondes. Mais, à peine y posait-il le pied qu'il s'évanouit, à bout de forces.

Là-haut, le monstre, penché sur le vide, guettait sa proie. Il faisait trop noir pour qu'il puisse nettement se rendre compte de ce qui se passait. La crise se poursuivait et le misérable avançait ses mains tremblantes dans le vide, vers Teddy Verano, qu'il devinait quinze mètres au-dessous de lui.

N'entendant plus rien, il se leva, contourna la plate-forme et, rejoignant le palier, descendit vers le plateau. Quelques minutes plus tard, le démon du Théâtre Moderne traversait la scène avec précaution et apercevait enfin le corps étendu de Teddy Verano. Il se pencha sur lui. Visiblement, il avait encore le désir de l'étrangler, mais ses forces le trahissaient. Frissonnant, le misérable chercha autour de lui, par quel moyen il pourrait se débarrasser du détective.

Soudain, il leva la tête, et un rire moqueur, cruel, nerveux comme sa fièvre subite, résonna dans le cube d'ombre de la scène. Il examina les cintres, le proscenium et frotta convulsivement ses mains tremblantes. Il fit quelques pas, trouva un de ces câbles qui traînent toujours dans les coulisses, revint vers Teddy et le ligota, non sans effort. Mais Teddy Verano ne revenait toujours pas à lui. Le monstre traîna son adversaire vers la rampe, à hauteur du manteau d'arlequin où il l'abandonna. Puis, il se dirigea vers la cabine de l'électricien, y fit la lumière, chercha sur le plateau, parmi les manettes. Enfin, il trouva ce qu'il désirait. Sous le masque noir, ses dents apparurent en un rire de loup.

Il actionna une commande. Un ronronnement sourd, continu, commença à résonner dans le théâtre.

Après un dernier regard au détective inerte, le misérable disparut définitivement dans l'ombre. Le ronronnement continuait, quelque chose bougeait dans le cadre de la scène.

Enfin, Teddy Verano ouvrit les yeux. Il soupira profondément. Son crâne lui faisait mal, après le terrible et double coup de poing de l'ennemi. Il ne réalisait pas très bien ce qui lui arrivait. Ce ne fut qu'en essayant de remuer qu'il s'aperçut qu'il était ligoté. Il ne comprit pas très bien pourquoi, mais la lumière revint rapidement en son esprit.

Il crut que ses oreilles bourdonnaient. Mais non, dans le calme imposant du théâtre vide, quelque chose fonctionnait, de façon lente, immuable. Teddy se tourna sur place, non sans geindre, car il était perclus de douleurs, et au-dessus de sa tête, aperçut quelque chose de sombre, d'immense, comme une aile noire qui s'abaissait lentement, sans heurts, glissant entre les deux côtés du cadre de scène. Tout d'abord, il ne réalisa pas, mais le ronronnement du moteur lui fit comprendre sa situation. Un hurlement d'épouvante jaillit de ses lèvres :

— Ah !... Ah !... Au secours !...

Il se débattait dans ses liens, se tordait, essayait de ramper, de s'éloigner du proscenium où l'avait étendu son ennemi. Mais le filin résistait. Avec horreur, Teddy, vit que l'autre avait tout prévu et que ses liens étaient fixés à un portant qui traînait sur scène, si bien que tout mouvement lui était interdit.

Une angoisse, indescriptible s'emparait de son être. Le monstre désespérant d'en finir, se sentant sans doute incapable de l'étrangler, parce que saisi chaque fois par des tremblements anormaux, avait imaginé cet horrible moyen. Il avait attaché Teddy Verano sur le proscenium et, manoeuvrant le rideau de fer qui sépare la scène de la salle, préparait l'écrasement fatal, d'une lenteur menaçante, mais dont l'issue n'était pas douteuse.

Suant d'angoisse, tordu dans ses liens, l'écume aux lèvres, les yeux exorbités, Teddy Verano vit le rideau à cinq mètres, à trois mètres, à deux mètres, il appelait au secours.

— Eh bien ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? Qui a fait marcher le rideau de fer... Ah ! malheur !

Ahuri, le gardien du théâtre aperçut, à la lueur d'une lanterne, cet individu qui se tortillait tandis que la masse formidable glissait toujours sur lui. Il comprit enfin, grogna un juron et s'élança dans la cabine de l'électricien.

Malgré le ronron du moteur le malheureux entendait le concierge qui tripotait les boutons et les manettes. Le rideau était à moins d'un mètre de lui. Il avait l'impression de sentir peser sur lui une main incommensurable qui cherchait à le broyer. Un déclic, enfin ! Le rideau s'arrête, dix secondes après que le bruit du moteur a cessé.

— Me direz-vous enfin ce que vous faites là ?

Mais le concierge ne put encore avoir une explication. Une fois de plus, Teddy perdit connaissance.

III — L'homme qui tremble

ALLONS, du calme... Nous commençons dans dix minutes !...

Le régisseur du Théâtre Moderne, en manches de chemise, passait à travers les groupes que formaient, dans les coulisses, artistes et figurants. C'était le lendemain soir et la représentation se préparait, la deuxième représentation de la *Mort de Cléopâtre*. Dans la journée, la troupe s'était trouvée réunie au théâtre, pour faire quelques raccords, mettre au point différents petits détails qui « clochaient » encore et auxquels Montez avait voulu remédier, de ces détails qui échappent à l'oeil le plus averti durant les répétitions et qui n'apparaissent qu'à la première représentation, souvent aux rires du public.

Une fièvre ardente passait sur le théâtre. Outre l'ambiance particulière du monde théâtral, toujours plus fiévreuse lors du début de la carrière d'une nouvelle pièce, on chuchotait que la vaste enceinte durant la nuit, avait abrité de singuliers événements. Pourtant Teddy Verano avait fait l'impossible pour obtenir le silence. Le concierge, stupéfait de la présence de ce figurant ligoté sur lequel descendait le fatal rideau de fer, avant la fin de son évanouissement, avait alerté la police. Naturellement, le détective était assez connu des services de la Sûreté pour justifier sa présence au théâtre à une heure aussi indue. Il s'était expliqué et il avait été convenu que rien ne transpirerait de sa déposition. Le concierge, impressionné par la présence des inspecteurs, avait promis de faire silence, même auprès du patron.

Malheureusement, le drame de la nuit avait laissé des traces et les premiers membres du personnel du Théâtre Moderne, revenant dès le matin, les avaient promptement relevées. Dans l'escalier, la peinture fraîchement appliquée avait été écaillée par le choc d'un projectile, probablement une balle de browning 6,35. Les machinistes assuraient que des inconnus avaient touchés à leurs câbles (à leurs fils, dans l'argot théâtral, qui interdit de prononcer sous peine d'amende les mots : câble, corde et ficelle). L'électricien avait été pris d'une colère bleue en constatant que des mains sacrilèges s'étaient permis de manoeuvrer les commandes de sa cabine.

Montez était furieux, car on lui avait rendu compte de ces différents incidents. Le concierge, cependant, jurait ses grands dieux qu'il ne savait rien, qu'il n'avait rien vu, rien entendu. Le patron l'interrogea en vain. Le brave homme, conscient d'être dans les confidences de la police qui agissait il ne savait trop pourquoi, se débattit comme un beau diable, jura sa fidélité au Théâtre Moderne. Montez insista et l'homme allait infailliblement perdre pied, quand un figurant lui lança, en passant, un coup d'oeil complice ; il avait reconnu son homme de la nuit précédente. Encouragé par cette présence, il reprit son aplomb et assura Montez de sa bonne foi. Comme celui-ci avait autre chose à faire, il abandonna provisoirement l'interrogatoire.

[*Lire la suite page 27*]

L'endroit: le YACHT CLUB

La cigarette: MATINÉE

Les fumeurs au goût délicat trouvent dans l'élégante Matinée tous les raffinements qu'ils recherchent dans une cigarette . . . qualité, douceur, arôme subtil. Son filtre d'un blanc pur ne nuit en rien à l'aspiration.

LA CIGARETTE POURVUE DU FILTRE *"Magique"*

Voyage dans la lune ... 10¢

"Tout le monde en voiture pour la lune!"

Les rêves de Pierrot nous font sourire, mais c'est peut-être parce que notre esprit est trop occupé par les soucis quotidiens. Car, après tout, ce rêve est-il aussi insensé qu'il le paraît? Les choses que nous voyons aujourd'hui en faisant nos courses hebdomadaires faisaient partie des rêves de nos grands-parents, peut-être même des nôtres, à l'âge de Pierrot.

Les recherches General Motors ont ouvert la voie qui a permis de faire de nos rêves des réalités. Elles ont fait oeuvre de pionnier dans le perfectionnement de la locomotive diesel, offrant aux chemins de fer canadiens un rendement supérieur avec une diminution sensible des frais. Dans les appareils domestiques, elles ont abouti au perfectionnement du Freon—aujourd'hui le réfrigérant le plus couramment employé—et ont créé cette merveille, la cuisine 1957. Dans le transport automobile, General Motors a contribué à de nombreuses améliorations allant du starter automatique et de l'essence éthylique antidétonante aux dernières transmissions automatiques, aux pare-brise enveloppants et aux servo-mécanismes. Partout autour de vous, vous pouvez constater les résultats des recherches General Motors dans le confort et les commodités qu'elles vous procurent.

Le maintien d'une telle suprématie exige un effort constant, tendu vers l'avenir. Aujourd'hui, des milliers de chercheurs et d'ingénieurs General Motors calculent ce que seront les voitures, les locomotives et les appareils qui viendront embellir la vie des générations futures. Quel que soit l'avenir . . . on peut être certain que General Motors y jouera un rôle de premier ordre.

"A quoi rêves-tu petit? . . . un voyage dans la lune . . . oui, demain peut-être . . ."

GENERAL MOTORS

GRANDIT AVEC LE CANADA

GENERAL MOTORS OF CANADA
LIMITED
OSHAWA ET WINDSOR

FRIGIDAIRE PRODUCTS OF CANADA
LIMITED
LEASIDE ET SCARBOROUGH

GENERAL MOTORS DIESEL
LIMITED
LONDON

THE McKINNON INDUSTRIES
LIMITED
ST. CATHARINES ET GRANTHAM

DE MEILLEURS PRODUITS, EN PLUS GRANDE QUANTITÉ,
POUR UN PLUS GRAND NOMBRE DE GENS

Pour les automobilistes modernes

Les gazolines les plus modernes au Canada

Aujourd'hui, votre auto domine l'existence moderne . . .
vous lui devez de reposantes évasions vers la campagne . . .
vous lui devez d'incalculables voyages à vos magasins préférés.
Aussi préservez le rendement de votre auto avec les gazolines
les plus modernes au Canada: B-A 88 ou 98 . . . les gazolines
modernes qui fournissent à votre voiture toute la puissance,
toute l'efficacité du moteur que réclament les voyages
. . . à la moderne!

88 98

Voici M. B-A
Il se fait un plaisir de vous servir

B A

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED

G-5122

PETITS CONSEILS

Si un enfant louche d'un seul ou des deux yeux, s'il clignote des yeux, s'il a le bord des paupières rouges, s'il est maladroit au jeu, s'il approche exagérément de ses yeux les objets pour mieux les voir, il montre alors des signes évidents de troubles visuels.

Chacun de ces symptômes doit être guetté et observé avec grand soin et dès qu'ils sont notés, même de façon imparfaite, même dans le doute, il faut soumettre les yeux de l'enfant immédiatement à l'examen d'un spécialiste de la vue.

L'un des troubles visuels les plus fréquents de l'enfant, c'est le strabisme, c'est l'enfant qui louche.

Dans la plupart des cas, le strabisme apparaît entre deux et quatre ans, bien qu'il y ait des enfants qui naissent avec des yeux qui louchent et que d'autres cas de strabisme apparaissent seulement durant les années scolaires, ne se développe même qu'au cours de la vie adulte.

Trois pour cent environ des enfants, ce qui est une lourde proportion, souffrent de strabisme. Et cependant tous les cas de strabisme peuvent être corrigés par le port de verres appropriés, par des soins et des traitements ou par une intervention chirurgicale.

•

Les mouches, porteuses de microbes, les maringouins gourmands, les mites et autres insectes s'en donnent à coeur-joie au cours des vacances, mais ne permettez pas qu'ils gâchent votre plaisir. Employez des insecticides, tels le « Ridsect » en contenants aérosols pratiques et, à la simple pression du bouchon, les insectes disparaîtront. Une seule vaporisation dure de six à huit semaines.

•

Un tube de ciment domestique est indispensable pour une foule d'usages à la maison. Quand les enfants rentrent de la classe ou du jeu et qu'ils ont écorché leurs beaux souliers neufs, un peu de cette colle sous le morceau pelé le tiendra en place. Un bon cirage, et l'accident n'y paraît plus !

•

On chasse d'une pièce l'odeur de tabac à l'aide de ce désodorisant domestique : mêler un peu d'ammoniaque dilué dans un bol d'eau fraîche et laisser toute la nuit dans la pièce. Le matin suivant, toute odeur désagréable aura disparu.

•

Parce que vous n'avez jamais entendu dire qu'un homme de 80 ans ait eu la coqueluche, cela ne veut pas dire que c'est impossible. Quoiqu'on la considère habituellement comme une maladie d'enfant, elle peut facilement s'attaquer aux adultes. Chose curieuse, les parents craignent beaucoup plus la poliomyélite ou la diphtérie que la coqueluche, quoique cette dernière maladie ait fait mourir un bon nombre d'enfants. On ne connaît pas d'immunisation contre la poliomyélite, mais il existe un moyen efficace de protection contre la coqueluche, à la portée de tous les enfants au Canada.

•

Avez-vous un médecin ? Ce n'est pas une bonne idée d'attendre qu'un cas pressant se présente avant de choisir un médecin pour vous soigner. En donnant au médecin l'occasion de vous connaître en bonne santé, il aura une meilleure idée de votre état physique en cas d'urgence. Votre âge, votre occupation et votre passé médical l'aideront à faire son diagnostic et à donner le traitement voulu. Vous aurez plus confiance en votre médecin, à la décision duquel vous devez vous en remettre. Ce que vous lisez dans les magazines ou que vous entendez dire de la bouche des amis au sujet des maladies peut être intéressant, mais ne s'applique pas à vous-même. Laissez le médecin prendre les décisions qui intéressent votre santé.

•

Il ne faudrait pas considérer des dents artificielles comme la fin de tous troubles dentaires, et ne pas s'attendre non plus à ce qu'un dentier dure indéfiniment. Non, aucunement, et il est très sage de faire examiner attentivement, tous les deux ou trois ans, par un dentiste, toutes les pièces de prothèse. Si elles ne sont plus en état de remplir convenablement leurs fonctions, elles devront être ou réparées, ou remplacées. L'emploi de produits dentaires tels que des poudres gommées ou quelque tentative que ce soit de procéder soi-même à la réparation de dents artificielles ne devraient jamais avoir lieu. Tous ces moyens de fortune ne procurent qu'un soulagement temporaire et ne corrigent nullement la cause de la défectuosité du dentier. De plus, ils sont extrêmement dangereux. Des dents mal ajustées irritent les tissus et rendent douloureuses les gencives. Cette irritation prolongée peut à la longue avoir les effets les plus pernicieux.

LA MORT AU 5e ACTE

[*Suite de la page* 22]

Mais ce qui attira le plus l'attention ce fut la tentative d'effraction de la serrure de la loge de Marita. La nouvelle s'en répandit comme une traînée de poudre. Marita arriva une heure avant la représentation, accompagnée de Lormeuil. Ils ne savaient encore rien ; l'habilleuse eut tôt fait de les mettre au courant, ignorant que Montez avait interdit d'en parler à Marita.

La vedette s'écria :

— Pierre... C'est abominable... Ils ont voulu cambrioler ma loge... Pourquoi ? grands dieux !... Quelle nouvelle machination me prépare-t-on ?

— Chérie, soyez raisonnable... Il y a tentative d'effraction, c'est vrai (il avait ouvert la porte et examinait la serrure) mais rien ne démontre que le monte-et-l'air de cette nuit a une complicité quelconque avec vos mystérieux ennemis... Ce peut être un cambrioleur ordinaire, qui n'en voulait qu'à vos bijoux...

— Qu'importe ! je suis inquiète. Prévenez Teddy Verano. Ou plutôt non, appelez-en un autre, je n'ai aucune confiance en ce détective !

L'auteur dramatique se mit à rire :

— Quoi ? Vous retirez votre confiance à Verano parce que vos ennemis ont « peut-être » tenté un nouveau coup... Mais c'était cette nuit, quand il n'y avait personne au théâtre... Allons, ma chère, du calme... Le rideau va bientôt se lever.

Marita s'habillait, aidée de la remplaçante de Louison. Soudain, elle se tourna vers Lormeuil qui sortait.

— Vous me laissez ?

— Permettez-moi de me retirer, en effet... Je veux être dans l'avant-scène dès le lever du rideau...

— Mais nous avons le temps !

— Oui... Mais je dois rencontrer des critiques et quelques confrères dans le hall... A tout à l'heure, belle souveraine...

Il disparut. Marita se maquilla en silence. Mais le travail n'avançait pas. Brusquement, elle jeta les fards. L'habilleuse s'étonna :

— Madame est souffrante ?

— Oui... Prévenez M. Montez... Je ne jouerai pas ce soir !...

L'habilleuse sortit à la recherche du patron. Marita, seule, mordait ses jolies mains. Elle était à bout. L'angoisse la dévorait et la seule idée de se retrouver, dans quelques instants, en compagnie de Corinne Dorney lui était insupportable.

Pendant ce temps, le figurant déambulait dans les couloirs. Arrivé au palier du deuxième, il s'assura discrètement que nul ne le voyait et vint traîner du côté de la loge de Corinne Dorney. L'habilleuse de celle-ci quittant la loge, Teddy s'effaça, revint une minute après.

— Tiens ! On parle !... Elle n'est donc pas seule !

La jolie doublure de Marita passait pour ne recevoir presque jamais de visites.

Il était tout près de la porte. Une voix, celle de Corinne, disait avec un accent bizarre, angoissé, mais qui n'avait rien de surprenant chez cette fille intoxiquée :

— Ne me demande pas cela... C'est horrible !...

— Il le faut, disait l'interlocuteur (un homme, sans doute, bien que la voix fût étouffée et méconnaissable) c'est votre dernier atout, Corinne, sinon...

— Ne peut-on trouver autre chose !...

— Méfiez-vous ! Le temps presse... La première a été un triomphe et toute la critique célèbre Marita... Il est déjà question d'une adaptation cinématographique... Je suis sûr que le contrat qui achètera les droits de la pièce stipulera que l'interprète du film sera également sa créatrice théâtrale... Or, si Marita continue à jouer...

— Elle ne continuera pas !

Corinne avait prononcé ces derniers mots avec un accent terrible qui fit frissonner le détective :

— Diable ! Elle se décide ! Mais c'est une furie, cette fille. Est-ce que les soupçons de Marita seraient justifiés sur toute la ligne ? Il est vrai qu'après ma petite mésaventure de cette nuit, j'ai moi aussi de bonnes raisons de me méfier... Est-ce une bande ou seulement Corinne et un complice, l'homme au tremblement nerveux.

Cependant, l'interlocuteur de Corinne reprenait :

— Vous vous décidez ?

— A... ce que vous proposez ? Je n'ose...

— Vous venez de me dire : Marita ne jouera plus !

— Je mettrai tout en oeuvre, mais pas ce... cette chose !

— Qui veut la fin veut les moyens, Corinne !...

— Je veux la fin... Mais, est-ce que, pour moi, il n'y a pas aussi du danger ? Y avez-vous songé ?

— C'est prévu. Il dormira encore vraiment pendant deux heures... C'est-à-dire l'horaire de la représentation... Or, ce n'est que pour le cinquième acte, le plus court... Vous apporterez vos accessoires, la corbeille de fruits... et en même temps la fin de la carrière de Marita !

Teddy ouvrait de grands yeux. Que signifiait tout ceci ? Mais la dernière phrase fut ponctuée par une sorte de râle de Corinne. L'homme prononça :

— Silence, malheureuse... N'ayez aucune crainte... Il ne vous fera pas de mal, je vous dis qu'il dort... Dans deux heures seulement... Mais ce sera le cinquième acte et alors...

Ils se turent. Teddy Verano devina que l'homme allait sortir de la loge de Corinne. Lui, serait infailliblement repéré. Déjà, dans l'escalier, on s'agitait. La troupe descendait vers le plateau. Des propos s'élevaient.

Une voix s'éleva :

— En scène pour le un !

Le régisseur et ses aides s'élançaient à travers le théâtre, appelant la troupe. Montez venait enfin d'arracher à Marita le consentement de jouer tout de même, lui représentant que, si elle renonçait à son rôle, non seulement elle permettait à Corinne Dorney de la doubler immédiatement et de prendre sa part du triomphe, mais encore elle se ferait vis-à-vis du public et de la critique un tort considérable. C'était d'ailleurs la première de ces éventualités qui avait décidé Marita. L'astucieux directeur, sans paraître y insister particulièrement, avait adroitement spéculé sur la rivalité des deux femmes.

Teddy Verano s'éloignait de la loge de Corinne Dorney. Mais il ne la quittait pas des yeux, voulant absolument voir l'homme qui allait sortir avec la comédienne :

— A moins qu'il ne passe toute la représentation dans sa loge, mais ça m'étonnerait !

La porte s'entrouvrait. Teddy, refluant vers l'escalier avec la foule des artistes, chercha à voir. Mais le régisseur le bouscula :

— Et toi, Verdier !... Tu es en retard ! Descends ! On lève !

— Mais...

Force fut à Teddy de descendre vers le premier, d'autant que l'autre le poussait vigoureusement. Il n'osa protester, pour conserver son relatif incognito ; ainsi, il perdait de vue la porte de la loge de Corinne. En vain essaya-t-il de voir si la comédienne arrivait sur le plateau avec quelqu'un du théâtre. Fidèle à son habitude, Mlle Dorney fit son apparition au milieu de la troupe sans parler à aucun de ses éléments. Si le mystérieux complice appartenait au personnel, il s'était fondu dans la masse.

— C'est raté ! songea Teddy. Mais attendons... puisque maintenant je sais que c'est pour le cinquième acte !...

Devant le public frémissant, les amours de Cléopâtre et d'Antoine se développaient passionnément, les décors se succédaient, les mouvements de foule adroitement réglés par Montez soulevaient l'admiration. Mais, surtout, malgré ces crépuscules sur le Nil, malgré cette perspective du désert égyptien frangé de pyramides, malgré l'étincellement des costumes, le coeur du public s'envolait avec le texte de Pierre Lormeuil et l'admirable interprétation qu'en donnait Marita. En arrivant sur le plateau, la jeune femme, oubliant le drame qui planait sur sa vie, redevenant pure artiste prêtait à la Cléopâtre de l'auteur-ami tous ses frémissements voluptueux et cruels. Auprès d'elle, Corinne Dorney, malgré son interprétation effacée, semblait s'être également reprise, et surprenait à la fois le public et ses camarades par l'adresse qu'elle déployait dans son rôle, contrairement à son faible jeu de la veille.

Pierre Lormeuil suivait la représentation de l'avant-scène, qu'il occupait presque depuis le lever du rideau. Teddy Verano, perdu dans la foule des esclaves de la reine d'Egypte, se fit rappeler à l'ordre plusieurs fois par les bourrades de ses camarades. Il exécutait mal les mouvements et trébucha à deux reprises : ce qui lui valut, à l'entracte, une verte semonce de la part du régisseur.

Troisième acte, quatrième acte. Ovations. Succès. Montez se frotte les mains. La troupe se félicite. Le plus modeste s'attribue une part du succès général. Mais les deux femmes chargées des rôles principaux demeurent hors de l'allégresse générale. Marita se retire à l'entracte, seule dans sa loge et refuse de voir personne. Pierre Lormeuil lui-même ne la rejoint pas. Corinne, comme toujours, évite les conversations. Elle redescend à la sonnerie du régisseur, les yeux un peu plus creux, la bouche un peu plus plissée.

Rouquier, le comique de la troupe, pousse un proche voisin du coude :

— Vise Dorney !... Elle vient d'aller s'envoyer sa ration !

Depuis le quatrième acte, Teddy avait eu soudain un nouveau sujet de distraction. Parmi la foule autour des colonnades de carton pâte, il jetait de furtifs regards dans la salle :

— Est-il là ? Ou près de nous, sur le plateau, aux côtés de Corinne et de Marita, leur future victime ? De toutes façons, il ne peut pas ne pas être présent ce soir !

Mais on sait que, de la scène, il est parfois assez difficile de voir la salle, surtout si la rampe et les projecteurs sont assez vifs, ce qui se passait pour *La Mort de Cléopâtre*. Teddy Verano ne pouvait donc guère apercevoir que les spectateurs d'avant-scène. Côté cours, un couple très élégant, côté jardin, solitaire et attentif, l'auteur lui-même, Pierre Lormeuil.

Et tout à coup, les yeux de Teddy s'étaient fixés vers l'avant-scène côté jardin. Un détail attirait son attention

L'Alphabet des Rêves

DUEL

☆ Se battre en duel : procès, affaires compliquées. Etre blessé en duel : chagrin d'amour. Blesser un ami en duel : tracas domestiques graves. Le tuer : trahison d'une personne en qui le dormeur avait confiance.

☆☆ *Le duel à l'arme blanche est le signe d'un mauvais fonctionnement des poumons liés à un état d'embonpoint.*

EAU

☆ Eau claire (lac, rivière, etc.) : heureux présage. Jeter de l'eau : perte d'argent. Voir le sol absorber de l'eau : ruine, perte de situation. Voir couler l'eau d'une fontaine : bénéfices, bonnes affaires. Se voir marcher sur l'eau : ennuis dans les affaires, difficultés. Voir l'eau couler sur les murs : chagrin, deuil. Eau bouillante : mauvaise rencontre. Se baigner dans l'eau claire : danger. Traverser un étang ou une rivière à la nage : menace d'ennuis financiers ou sentimentaux, difficultés.

Eau trouble, boueuse (torrent, ruisseau, marais, etc.) : contrariétés prochaines (parfois même maladie). Voir de l'eau boueuse pénétrer chez soi : rencontre dangereuse, affaires très mauvaises. Se baigner dans l'eau sale : contrariété. Pluie : naissance. Grêle : discussions, chicane. Neige et glace : troubles, retard dans les affaires.

Eau bénite : heureuse rencontre. Offrir de l'eau bénite à une femme : présage d'une nouvelle importante (se rapportant à une personne chère au dormeur).

☆☆ *Comme dans les mythes de l'antiquité, l'eau représente en psychanalyse le sein maternel et l'esprit encore inconscient. Pour les médecins, le rêve d'eau est lié à un besoin urinaire ou à une affection de la vessie.*

EBOULEMENT

☆ Sortir sain et sauf d'un éboulement : gains inattendus. Se voir atteint par l'éboulement : gros ennuis.

☆☆ *Se voir sous un rocher, sous un tas de pierres et éprouver des difficultés à se dégager indique un mauvais fonctionnement des reins.*

Les Editions de Paris.

DÉPRIMÉE?
NERVEUSE?
LYMPHATIQUE?
DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

de façon prodigieuse. Il se laissa aller à murmurer :

— Serait-ce donc ça ?... Non ! Pas possible... Mais alors...

Maintenant, le rideau se relevait sur le cinq, le fameux cinquième acte, court et décisif. Cléopâtre, étendue sur un lit d'apparat, contemplant la vallée du Nil, recevait de Charmion, sa confidente et son amie, le panier de fruits contenant secrètement l'aspic dont la morsure au sein devait amener sa mort.

Habilement bâtie par Lormeuil, la pièce prenait tout son relief en ce moment suprême et toute la salle attendait le suicide original et spectaculaire de la légendaire souveraine. Un murmure d'admiration salua, au lever du rideau, la mise en scène, le décor, l'attitude voluptueuse de cette reine trop aimée qui allait mourir. L'acte durait moins de dix minutes.

Après une scène d'adieu avec le jeune premier (un esclave aimant la reine et qui, apprenant qu'elle va mourir, se précipite dans le fleuve du haut du Palais) Cléopâtre en larmes reçoit Charmion. C'était l'instant fatidique. Rangés au fond du décor, les esclaves agenouillés assistaient à la mort de l'amante d'Antoine.

Marita, possédée entièrement par son personnage, exhalait ses tourments sous l'oeil de Lormeuil qui, penché sur l'avant-scène, cramponné au rebord de velours, la suivait avec une attention soutenue.

Charmion entrait, portant le panier fatal, sous les traits de Corinne Dorney. Les deux femmes échangeaient quelques répliques puis, agenouillée, Corinne offrait les fruits maudits dissimulant l'aspic. Très droite, invoquant les dieux, Cléopâtre étendait son joli bras nu vers le panier. Elle allait y plonger ses doigts délicats, quand un esclave-figurant, se levant d'un bond, se rua vers les deux femmes. Marita et Corinne jetèrent un cri d'effroi. L'homme (Teddy Verano) saisissait le panier que Corinne lâchait, dans son désarroi, et s'emparant irrésistiblement de la main de la comédienne, l'amenait vers les fruits. Elle jeta un hurlement d'épouvante. Toute la salle protesta. Que signifiait cet incident ? Montez s'arrachant les cheveux derrière le décor, hurlait :

— Rideau ! Le rideau ! Mais baissez le rideau !

Le régisseur manoeuvra le rideau. Pas assez vite, cependant, pour qu'un homme venant de la salle, ne bondît sur le plateau ; la chute du rideau le déroba aux spectateurs. C'était Pierre Lormeuil, qui avait sauté de l'avant-scène. Il arracha le panier des mains de Teddy Verano et le jeta à terre. Un corps sinueux jaillit que l'écrivain écrasa sous son talon.

— Merci, Pierre Lormeuil ! prononça le détective, devant toute la troupe au complet, que cette scène ahurissait.

Corinne roule à terre, sans mouvement. Pierre Lormeuil fit un geste pour se jeter sur Teddy mais, froidement, le policier dit encore :

— Prenez garde ! La violence ne réussit pas aux toxicomanes... Vos tremblements vont vous reprendre !...

L'auteur dramatique eut un regard de bête traquée. Il apparut décomposé, sous les feux de la scène, et en effet, un tremblement convulsif le saisit, qu'il voulut maîtriser en vain. Il tomba sur les genoux devant Marita, râlant son pardon.

— C'est ainsi, expliqua Teddy Verano, que j'ai compris le lien mystérieux qui unissait Corinne à son complice. La drogue ! Cette femme, jalouse de Marita, voulant conquérir son amoureux, et surtout, l'auteur de Cléopâtre et de tant d'autres pièces à succès pour assurer sa carrière, l'a diaboliquement jeté dans cette funeste passion. Comment cela a-t-il commencé ? Nous le saurons à l'instruction ! Probablement l'a-t-elle invité, a-t-elle joué la scène de charme, et prolongé la volupté par la cocaïne... Toujours est-il qu'elle a réussi à s'asservir Pierre Lormeuil. Ils ont décidé tous deux de se débarrasser de Marita, d'abord en tentant de la défigurer, puis avec l'idée diabolique de la piqûre d'aspic. Quelle trouvaille ! Remplacer dans le panier à fruits, l'aspic de carton du théâtre par un véritable serpent venimeux, préalablement endormi pour la durée de la représentation ! Lormeuil a dû essayer, pendant la nuit, de venir placer la bête chez Marita. Moi présent, il a dû y renoncer ! Et ce fut notre combat infernal. S'il ne m'a pas fait mordre par l'aspic, qu'il devait avoir sur lui, c'était pour ne pas déflorer ce moyen et il a imaginé pour moi le coup du rideau de fer. Le concierge m'a sauvé à temps. J'avoue que jusque-là, je n'ai eu aucun soupçon. Lormeuil, déjà drogué, dissimulait bien ses troubles nerveux, qui ne le prenaient que dans les moments de violente émotion. Ainsi quand je l'ai surpris fracturant la loge de Marita, et aussi quand, de l'avant-scène, il suivait le déroulement de la pièce qui allait amener la mort de Marita dont il voulait se débarrasser...

Il tira une bouffée de sa pipe fidèle et conclut :

— Corinne était une instigatrice maudite. Elle se servait de l'imagination de Lormeuil pour lui faire concevoir de diaboliques forfaits qu'il était aussi chargé d'exécuter. Elle n'a eu qu'un mouvement d'horreur, ce fut quand Lormeuil lui annonça qu'elle amènerait elle-même la bête venimeuse ; mais encore était-ce par crainte de ce qui pourrait survenir à sa personne. Pour le reste, elle se croyait à l'abri de tout soupçon car il lui eût été facile d'alléguer que la substitution de la bête en carton en celle qui devait donner la mort, avait été faite à son insu, et soutenir que cette substitution présentait les mêmes dangers pour elle-même que pour sa rivale. Tout était donc prévu, sauf les premiers troubles nerveux du criminel. La drogue est un mauvais maître... Elle les a perdus tous les deux.

Un grand businessman américain rentrait d'un voyage en Egypte. A New-York, une foule de reporters l'attendaient.

— Et qu'est-ce qui vous a le plus impressionné ? demanda un journaliste.

— Les Pyramides.

— Evidemment, ce sont des constructions remarquables...

— Mensonge ! Ce qui m'a surpris, c'est que personne, jusqu'à présent, n'ait pensé à s'en servir pour y peindre de la publicité !

•

La compagnie d'assurance demanda à la veuve de remplir un grand nombre de formulaires, afin qu'on puisse lui verser le capital pour lequel le défunt mari avait été assuré.

— Vous savez, dit la veuve finalement, vous m'avez fait faire tellement de travail avec toutes ces paperasses — eh bien, quelquefois, j'ai presque regretté qu'il soit mort !

COUPABLE OU NON COUPABLE

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

L'individu qui achète une marchandise volée est-il nécessairement coupable de recel ?

Quelques minutes avant la fermeture de son établissement, un épicier reçoit la visite d'un étranger. L'inconnu a stationné un camion en face de l'épicerie. Il s'identifie comme un commerçant-beurrier. Il lui reste 10 caisses de beurre dans son véhicule. Il est tard pour chercher des acheteurs. Pressé de rentrer chez lui, il offre son beurre à sacrifice. Au lieu de payer $290 — prix du marché — l'épicier pourra acheter le beurre pour $200.

L'épicier n'est pas intéressé. Il refuse la marchandise. Le vendeur insiste. Puis un client de l'épicier, qui a assisté à la proposition, lui conseille d'accepter : il est lui-même intéressé, il achètera 5 boîtes si l'épicier achète les 5 autres. La transaction est finalement accomplie.

Peu après, l'épicier est mis en état d'arrestation. On l'accuse de recel. Car il s'agissait de beurre volé. Le commerçant-beurrier avait volé le camion et le beurre.

En Cour, l'épicier expose les faits tels qu'ils se sont passés. Puis il soutient que non seulement il n'avait pas la moindre intention de participer à un vol, mais que la vente du beurre à réduction était justifiée, vu les circonstances. La réduction n'était pas assez considérable pour paraître louche.

Cet épicier est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE du recel dont on l'accuse ?

NON-COUPABLE ! *a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu à Montréal, aux Sessions de la Paix, le* 15 *mai* 1957.

Notre roman feuilleton

Les Epaves du Destin

par MAURICE VALADE

No 11

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Renault Poitevin, sur les instances de Madeleine Carvajean, son amie très intime, est devenu copropriétaire de la Maison Carvajean & Cie, avec Pierre Carvajean. Celui-ci a adopté, il y a bien des années déjà, Basquine et Armand Saurel. Aussi, un jour, pour prouver sa reconnaissance, Basquine se sacrifie-t-elle et épouse par surcroît Renault, malgré son amour partagé par Just Carvajean qui devient désespéré. Cependant, dégoûtée de la conduite abjecte de son mari, Basquine quitte son mari définitivement et s'engage comme dame de compagnie pour deux jeunes filles nobles, Micheline et Claudie de Lanceroy.

"Moi, j'ai pour moi ma conscience, ma vie au grand jour, et je ne crains rien, murmura Bruyère en relevant son front calme. Je végète au jour le jour, c'est vrai ; — mais je ne me tourmente pas : il me faut si peu pour vivre... Je monte sur les planches sans aucune appréhension, en costume de ville tout simple, sans autre coquetterie qu'une fleur à mon corsage.

« Mon travail fini, je rentre dans ma petite chambre, je compte mon argent, et tout est dit. Le lendemain je recommence, je chante d'autres chansons, j'explore de nouveaux quartiers ; — et la vie coule ainsi sans heurts, sans autre désir que celui de revoir celui que j'aime par-dessus tout.

« Il a toujours connu, lui, la simplicité de ma vie ; — cependant il doutait de mon honnêteté, et peut-être conservera-t-il toujours une arrière-pensée à ce sujet...

— Ton fiancé, sans doute ?

— Mon ami, rien que mon ami, un homme que j'aime sans presque le connaître. Moi qui n'avais jamais aimé, je me suis donnée coeur et âme, et depuis de longs mois déjà, seul le souvenir de cet homme me fait vivre. Nous sommes bien loin l'un de l'autre, la mer nous sépare ; mais malgré la distance nos pensées se rencontrent tous les jours. D'ailleurs il m'écrit souvent, et je lui réponds aussitôt.

— Le frère de Basquine ? demanda Marinette.

— Oui... Armand Saurel.

— Ah ! tu aimes ce beau garçon — tous mes compliments, ma petite. Si je me souviens bien, tu m'en avais déjà parlé il y a quelque temps ; — mais j'ai tant de choses en tête, moi, que les amours des autres me laissent indifférente.

« Cependant, mon amie, laisse-moi te dire une chose qui va certainement jeter sur ton petit coeur une douche d'eau froide. Tu ne pourras jamais épouser un officier de dragons, et cela pour bien des raisons. D'abord ta situation de chanteuse de café-concert constituera un obstacle que tu ne pourras pas écarter ; — et puis, et surtout, tu ne dois pas oublier que pour épouser un officier il faut une dot... et toi tu ne possèdes pas un sou ! Tu le vois donc bien : cette amourette-là ne te procurera que des ennuis et des désillusions.

— A la grâce de Dieu ! murmura Bruyère dont le joli visage était devenu très pâle.

— Il ne faut pas te fâcher de ce que je viens de te dire, reprit Marinette. J'ai tout simplement voulu te mettre en garde contre toi-même, contre les belles promesses de ce monsieur. Je connais Saurel — un jour il a déjeuné chez nous — c'est un beau garçon, mais il est très infatué de sa situation. Il a éprouvé de très grands ennuis au sujet du mariage de sa soeur Basquine avec mon gros Poitevin, et pendant longtemps cela l'a rendu fort morose. Est-il devenu plus gai, plus avenant, je l'ignore... et toi aussi...

— Je l'aime, fit doucement Bruyère ; mais je ne lui demanderai pas d'être sa femme...

— Alors tu te contenteras du bonheur de vivre avec lui jusqu'au jour où il te plantera là pour épouser une fille à grosse dot, sans même se préoccuper de ce que tu deviendras après ?

— Je piquerai une tête dans la Seine, et tout sera dit, murmura Bruyère.

— C'est ce que je ne veux pas ! s'écria Marinette en serrant dans ses mains la jolie tête de Bruyère. Crois-moi, amie, il ne faut pas se bercer de chimères, d'illusions ; — il faut voir la vie telle qu'elle est et s'efforcer de la prendre par le bon bout. Alors pour te soustraire à tes rêveries inutiles et dangereuses, je veux te procurer des distractions — c'est le moyen le plus sûr et le plus radical. Demain on ira sur les grands boulevards et on passera l'après-midi à admirer les chars de la Mi-Carême. Puis le soir on se rendra avenue de la Grande-Armée pour regarder de près tous les imbéciles qui iront se pavaner à l'hôtel de Lanceroy, dans les luxueux salons où Claudie s'efforcera sûrement de dénicher un épouseur...

— Comment peux-tu supposer que mademoiselle de Lanceroy en soit réduite là ?...

— Dame, c'est le chauffeur qui me l'a dit.

— Je ne te suivrai pas demain ; — et je le regrette beaucoup, je t'assure, ma petite Marinette.

— Tu as honte de moi, 'pas ? — Tu ne veux pas te promener avec une fille entretenue ? Mais écoute-moi bien: si c'est mon paletot de fourrure qui t'offusque je mettrai un fichu de laine, je porterai une toilette très simple... et personne ne me remarquera.

— Non, ce n'est pas ça...

— Alors ?...

— Demain je vais à Esbly.

— Voir tes parents ?

— Oui ; — c'est promis... on doit faire des crêpes.

— Et si je t'accompagnais — qu'en dis-tu ?

— Mais pourquoi pas ? Rita, elle aussi, doit venir — elle est de retour de Londres depuis trois jours.

— Ça sera charmant ; — et je suis bien sûre que le chauffeur des Lanceroy nous conduirait jusqu'à Esbly sans nous demander un sou.

— Si tu veux m'en croire nous laisserons ce chauffeur à son garage et nous prendrons tout simplement le train ; — ce sera si gentil de voyager ainsi toutes deux...

— Tout t'offusque ; mais je reconnais que dans le cas actuel tu as parfaitement raison. Moi, je ne dis que des bêtises, mais il ne faut pas m'en vouloir ; on ne se refait pas, et quand on est bête c'est pour longtemps — c'est du moins ce que Régina me disait souvent, trop souvent...

— C'est pour cela que tu l'as quittée ?

— Un peu ; — mais ce sont surtout les couronnes mortuaires qui m'ont fait fuir la maison : on n'aime pas, vois-tu, vivre tout le temps avec la pensée des morts !

« Puis la mère Michal pleurait du matin au soir son Marcelin, ce galopin resté introuvable malgré toutes les recherches entreprises par le père ; — alors un jour j'ai décampé, et je ne suis plus rentrée à la maison — voilà, Bruyère, la plus grande folie que j'ai jamais faite...

— Tu as manqué de coeur, fit froidement la jeune fille.

— Je me le suis dit souvent ; — mais maintenant le mal est fait, et je ne peux plus le réparer.

— Qui sait ?

— Voyons, explique-toi...

— Si tu retournais chez tes parents ?

— Ils m'ont pardonné ma première escapade ; ils ne me pardonneraient pas la seconde...

Sur ces paroles, elle se leva, embrassa longuement Bruyère, et dit :

— Alors, à demain, gare de l'Est.

— A neuf heures du matin ; — je t'attendrai dans la salle des pas perdus.

Marinette partit.

« Oh ! cette pauvre Marinette, comme je la plains ! » pensait Bruyère en ouvrant sa fenêtre pour regarder son amie qui tout à l'heure allait traverser l'avenue et prendre la rue des Feuillantines.

Bientôt, en effet, Marinette parut, marchant lentement, tête baissée.

Elle réflécihsait à tout ce que venait de lui dire Bruyère ; — et, bonne fille, au fond, elle éprouvait à cette heure des remords en songeant à Régina restée seule à la maison et travaillant sans relâche du matin au soir.

Elle remonta la rue des Feuillantines, suivit le boulevard Saint-Michel et gagna la place du Châtelet où elle prit une voiture.

— Boulevard Malesherbes, dit-elle au cocher.

— Quel numéro ?

— 30 *bis* ; — et pas besoin d'aller vite : je ne suis nullement pressée.

Et dans la voiture qui maintenant parcourait la rue de Rivoli, Marinette, toute désemparée, s'abandonnait à ses sombres réflexions.

N'avait-elle pas eu raison, cette petite Bruyère, de lui dire toutes ces choses, de lui faire entrevoir la vie de misère qui plus tard serait certainement la sienne ?...

Et toutes ces vérités étaient tombées de la bouche de cette adorable enfant comme soufflées par quelque fée mystérieuse et cruelle !...

Ah ! certes non, ce n'est pas toujours rose, cette vie de fête, ces soupers fins qui, le lendemain, donnent des nausées, occasionnent une fièvre intense — existence désoeuvrée et vide qui lentement, mais sûrement, conduit à la neurasthénie d'abord... à la Seine ensuite !

Oui, Bruyère avait eu raison de lui reprocher sa nouvelle fugue, sa nouvelle liaison avec ce Poitevin qu'elle avait repris uniquement pour son argent...

Elle était dans cette disposition d'esprit quand, parvenue au 30 *bis* du boulevard Malesherbes, elle descendit de voiture devant la maison de son pourvoyeur.

A cette heure elle était presque sûre de trouver Poitevin chez lui.

Nerveusement elle sonna.

Le valet de chambre qui vint aussitôt lui ouvrir l'introduisit dans le fumoir où, étendu sur une chaise-longue, Poitevin, en déshabillé de flanelle blanche, chaussé de babouches roses, le torse sanglé dans un gilet rose également, achevait de dépouiller sa correspondance.

— Tu as de la veine de me trouver chez moi, dit-il ; j'allais justement sortir.

— Mais je ne te retiens pas, et tu peux t'en aller tout de suite, fit Marinette, vexée.

— Ma chère petite, il ne faut pas le prendre sur ce ton ; — si je te nippe richement, si je te donne de l'argent sans compter, ce n'est pas pour que tu me fasses des scènes ridicules. Sur ce, causons sérieusement et écoute-moi bien — j'ai besoin de tes conseils.

— De quoi s'agit-il ?

— Voici. Je suis invité à un grand bal travesti donné demain par les Lanceroy. Je ne sais trop comment ni pourquoi cette invitation m'a été adressée ; mais enfin je l'ai reçue — elle est là sur ma table... tu peux la lire. Comme le Tout-Paris élégant assistera à cette fête je veux en être, moi aussi ; — je suis donc obligé de m'enquérir au plus vite d'un travesti, et je compte sur toi pour me donner une idée.

— Déguisez-vous en don Quichotte — vous aurez beaucoup de succès.

— Tu es d'une insolence...

— Mais, au fait, pourquoi vous creuser ainsi la cervelle ? Votre costume est tout trouvé : vous n'avez qu'à aller au bal vêtu comme vous êtes en ce moment, avec votre corset et vos babouches roses — vous serez certainement très remarqué...

D'un bond il se leva, prit sa cravache... et en cingla le visage de Marinette.

— Ça, mon petit, ça te coûtera cher, dit rageusement la jeune fille en faisant un bond en arrière.

— Je ne crains personne, tu entends... personne, et toi moins que tout autre.

Commencé dans l'édition du 11 mai 1957.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Arrêtez cette démangeaison !

La nouvelle poudre de Sergeant's SKIP-FLEA SCRATCH :

- Met fin à la démangeaison qui afflige si souvent les chiens !
- Tue les puces, les tiques, la vermine !
- Enraye les odeurs canines !

49¢ et 79¢ aux pharmacies et chez les marchands d'animaux.

GRATUIT : Le Manuel des chiens de Sergeant's renseignent complètement sur les soins à **donner aux chiens et sur leur dressage.** Procurez-vous-en un exemplaire aujourd'hui à la pharmacie ou chez le marchand d'animaux ou écrivez à : Sergeant's Dog Medicines Ltée, Toronto, Ont.

La poudre SKIP-FLEA SCRATCH de Sergeant's

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines : *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

Je suis libre d'arranger ma vie comme il me plaît, et tu n'as pas à t'occuper de mes faits et gestes — je ne suis pas marié avec toi, que je sache...

— Mais tu l'es avec une autre qui dès le premier jour s'est fichue de toi et qui peu après a prestement joué de la fille de l'air...

« Ceci dit, n'en parlons plus, et revenons au fameux bal des Lanceroy auquel tu tiens tant à assister. Tu y rencontreras certainement ton ancienne flamme, la vieille Carvajean, car c'est elle qui vraisemblablement t'a fait inviter afin que tu puisses admirer sa future belle-fille, la belle Claudie de Lanceroy — une femme rudement chic, comme il ne t'en est jamais passé par les mains. Pas pour toi, ce gibier de roi, mais pour Just Carvajean.

— Je la connais aussi bien, et peut-être mieux que toi, fit Poitevin en jetant nerveusement sa cravache dans un coin.

Et se tournant vers Marinette toujours sur la défensive...

— Tu me pardonnes, hein, ce mouvement de mauvaise humeur ? Mais avoue que tu m'avais poussé à bout par tes paroles renversantes, vraiment blessantes...

— Alors tu es bien décidé à te rendre à ce bal ? demanda Marinette en revenant s'asseoir près de Poitevin nonchalamment recouché sur sa chaise-longue.

— Parfaitement décidé ?

— Et ton costume ?

— Bah ! — je le choisirai au dernier moment.

— Ainsi tu connais mademoiselle Claudie de Lanceroy ?

— Je la connais de vue, pour l'avoir souvent rencontrée au Bois ; — c'est une fille superbe, j'en conviens...

— Et qui n'a pas les yeux dans sa poche.

— C'est à voir...

— Tu sais, avec de la galette, beaucoup de galette...

— Tu dis des bêtises, ma fille.

— Il est vrai que tu n'as pas de chance en femmes, reprit Marinette en riant. A part moi qui te reste quand même, toutes les autres se sauvent — ta légitime surtout... ah ! elle t'a joué un sale tour, celle-là.

— Et cependant c'est la seule pour qui j'aurais fait des folies, murmura Poitevin rêveur ; — oui, elle m'a quitté, et maintenant je ne sais où elle est...

— Elle est à Paris.

— Comment le sais-tu ?

— Une de mes amies l'a rencontrée.

— Et cette amie connaît l'adresse de Basquine ?

— Non ; — je ne peux donc pas te la procurer.

— Au fait, il vaut encore mieux que je l'ignore. Basquine ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé ; — je dois donc la laisser vivre en paix dans la retraite où elle se cache. Je me suis fait une vie de distractions continuelles, de plaisirs sans cesse renouvelés ; et un tel régime, crois-le bien, Marinette, fait oublier beaucoup de choses...

« Tu es une bonne fille, tu viens de temps à autre m'égayer par ton bagout faubourien, et je t'en suis très reconnaissant. Aussi pour te prouver ma gratitude vais-je te donner un beau billet de mille — tu l'emploieras comme tu voudras...

Et Poitevin se prit à sourire en voyant la physionomie de la jeune fille s'éclairer d'un rayon de joie en saisissant et admirant le billet qu'il lui offrait.

— Voilà, reprit Poitevin goguenard, je t'ai battue, mais je répare mon coup de cravache ; — maintenant tu ne m'en veux plus, hein ?

— Pas du tout. Demain je reviendrai tendre mon autre joue à la cravache, et tu effaceras le coup de la même façon. Sur ce, bien le bonjour, mon petit, et à bientôt...

— Tu pars déjà ?

— Oui — au revoir.

« Plus souvent que je reviendrai, pense Marinette en descendant l'escalier. En voilà un que je déteste, et qui un jour me paiera cher son coup de cravache ! Sale type, va — et dire que j'ai aimé ça !... »

La concierge de la maison la salua gentiment.

— Bonjour, mademoiselle Marinette — on vous reverra bientôt ?

— Moi ici... jamais de la vie ; — plus souvent que je vais revenir chez ce polichinelle en corset et en babouches roses...

— Alors, vrai de vrai, vous ne reviendrez pas ?

— Jamais, vous dis-je.

Elle descendit le boulevard Malesherbes, suivit les grands boulevards et gagna Montmartre où elle habitait une chambre dans une maison de la rue Francoeur.

Là, quelques beaux immeubles seulement étaient bâtis, et de nombreux hôtels borgnes se pressaient les uns contre les autres, donnant un aspect peu rassurant à ce quartier voué à la pioche des démolisseurs.

A cette époque ce coin montmartrois n'était que ruelles, que petites rues étroites et glissantes, refuge de ménages d'ouvriers et de rouleuses de bas étage.

Et cependant c'était là que Marinette s'était réfugiée, dans un hôtel interlope dont depuis longtemps elle connaissait la logeuse — une ancienne amie des Michal avec laquelle le vieux contremaître s'était un jour brouillé.

En coup de vent elle monta à sa chambre, se déshabilla, se coucha. Jamais elle ne s'était sentie aussi triste, aussi profondément malheureuse ; — et avec angoisse elle se demandait ce qu'elle devait faire, maintenant qu'elle était bien résolue à rompre complètement avec Poitevin.

Fallait-il chercher un autre galant... ou bien fallait-il se remettre au travail ?

De la nuit elle ne dormit pas ; — mais le lendemain elle fut debout de bonne heure.

Elle se vêtit très simplement, en gentille ouvrière parisienne ; mais cependant elle ajouta à sa toilette quelques colifichets de la fille entretenue : collier de fausses perles, bagues dorées, bijoux brillants et de mauvais goût.

Ainsi attifée et parée, elle gagna en hâte la gare de l'Est où déjà Bruyère, jolie comme les amours, l'attendait.

— As-tu les billets ? demanda Marinette.

— Je les ai ; — nous n'avons plus qu'à nous installer dans un compartiment quelconque du train.

Peu de monde ce matin-là. D'ailleurs c'était le jour de la Mi-Carême, et peu de gens quittaient Paris pour se rendre à la campagne.

Toutes seules dans un compartiment de troisième classe, bercées par le mouvement du train, Marinette et Bruyère gardaient le silence, se plongeant dans la contemplation de la campagne encore désolée, des villages encore endormis. La neige, non complètement fondue, tapissait encore quelques troncs d'arbres, formait sur les chemins de longues traînées blanches.

Puis enfin Bruyère dit :

— Dans cinq minutes nous serons à Esbly — tu verras comme c'est gentil...

Les cinq minutes s'écoulèrent dans la fiévreuse attente de l'arrivée.

Le train s'arrêta ; les employés crièrent : « Esbly... Esbly » ; — alors les deux amies sautèrent sur le quai, joyeuses et heureuses, le visage déjà animé par le froid vif des champs, et quittèrent la gare.

Quelle solitude dans ce village presque désert, aux maisons closes. Les routes s'allongent, solitaires et mornes, à travers la campagne encore recouverte d'une épaisse couche de neige ressemblant à un immense tapis d'un blanc immaculé.

A droite se trouve une auberge — une des rares maisons où s'agitent des êtres vivants : le facteur, quelques employés de chemin de fer, le clerc de notaire — tous habitués de la maison où ils viennent se chauffer et prendre leur repas.

— Je t'inviterais bien à prendre un grog dans cette auberge, dit Bruyère en riant, mais nous serons bien mieux chez nous. Vois-tu, tout là-haut cette gentille petite maison ; — eh bien, c'est là que tout à l'heure nous mangerons des crêpes arrosées d'un vin blanc que je te recommande tout particulièrement.

— Et quel accueil vont me faire tes parents ?

— Un accueil qui t'enchantera, j'en suis sûre.

La montée était rude — elles la gravirent presque en courant, heureuses à la pensée de parvenir bientôt au but.

— Eh bien, vrai de vrai, j'ai eu une bonne idée en t'engageant à venir manger des crêpes à Esbly, dit Bruyère en riant.

— Une idée de bonne camarade, une idée géniale. Ah ! ce que je me serais ennuyée aujourd'hui à Paris ! — j'étais si triste, si tu savais...

— Toi ?... allons donc ! Tu rigoles, toi, quand les autres ont envie de pleurer...

— Hier, petite amie, je ne rigolais pas, je t'assure. J'ai vu Renault Poitevin, et notre entrevue a été singulièrement orageuse, tellement orageuse que dans un moment de colère, il m'a cravaché le visage. Tu n'as donc pas remarqué, là, tout près de l'oeil, cette ligne rouge ? Un peu plus il m'éborgnait ! Ah ! maintenant je le déteste profondément et je déteste aussi tous les riches ; — il vient un moment dans la vie où on en a assez de tous ces boyards ; ils vous font payer trop cher les billets bleus qu'ils vous donnent...

Et, soucieuse, elle ajouta :

— Il m'a donné mille francs. Avec ça il faut que je me fasse une autre vie ; il faut surtout que je m'achète une gentille petite chambre — rêve que je caresse depuis si longtemps...

— Mais tu te pavanais dans des manteaux de deux mille francs ; — tu aurais donc pu facilement te payer un lit et une armoire à glace...

— Tu crois ça, toi... alors détrompe-toi. Vois-tu, ma petite, quand un homme donne de l'argent à une femme, il veut profiter de ses générosités ; il veut surtout qu'on dise qu'il entretient richement sa concubine.

— Ah ! fit Bruyère très grave, tu aurais mieux fait de rester dans ta famille, de continuer à travailler avec Régina.

Marinette ne protesta pas ; — et toutes deux gardèrent le silence.

Elles étaient parvenues sur le plateau d'Esbly, en un point élevé d'où on découvrait toute la campagne.

Non loin de là, la petite maison de Capello apparaissait nettement, tout illuminée par les pâles rayons d'un soleil d'hiver.

Et Bruyère radieuse :

— Oh ! comme ils sont heureux là, bien enfermés, bien verrouillés, hors d'atteinte des malandrins si nombreux dans ce coin de banlieue parisienne. Les apaches sont en sûreté par ici ; — aussi viennent-ils volontiers s'y cacher la nuit, quittes à regagner Paris par le premier train du matin.

Elles hâtèrent le pas.

Debout sur le seuil de la maisonnette, la Margot regardait s'avancer les deux femmes.

Tout à coup elle reconnut Bruyère, et aussitôt une exclamation de joie retentit :

— La voilà !... la voilà !...

— Tu vois, on n'attend que toi seule, fit Marinette vexée.

— Rassure-toi, tu seras bien accueillie ; — comme dit le proverbe, quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre...

Et bientôt les voilà dans la petite salle à manger, près d'un gros feu de bois qui pétille dans l'âtre, allumant de vives lueurs les ferrures du buffet et les cuivres appendus aux murs.

— Ah ! ma bonne Margot, ma chère maman, que je suis contente de te voir ! murmura Bruyère en se jetant au cou de la vieille femme ; — mais où donc est Capello... je ne le vois pas.

— Il est allé chez le commissaire de police.

— Pourquoi faire, grand Dieu ?

— On nous a volé toutes nos poules cette nuit.

— De sorte que nous ne mangerons pas le chapon promis ? dit Bruyère tout attristée ; — et moi qui justement t'amène un convive...

La Margot leva sur Marinette ses pauvres yeux cernés par l'insomnie et le chagrin en disant :

— Soyez la bienvenue chez nous, mademoiselle — les amies de notre fille sont aussi les nôtres. Malgré le vol dont nous avons été victimes cette nuit nous fêterons quand même la Mi-Carême.

Puis elle reprit :

— Je ne suis pas fâchée de vous avoir toutes deux ici pendant quelques jours. Voyez-vous, mes enfants, nous redoutons maintenant, Capello et moi, de coucher seuls dans notre maison : le pays est depuis longtemps déjà exploité par une bande d'apaches qui ont élu domicile dans la plaine, et que les gendarmes ne cherchent nullement à inquiéter...

— Encore ce Polydore et ses deux acolytes ; — ce sont eux, 'pas, maman ?

— On le présume. Pendant le jour, tu comprends, ils ne se montrent pas ; — mais dès que la nuit est tombée les routes ne sont plus sûres...

— Alors on ne sortira pas le soir, voilà tout, dit Bruyère en riant.

Les deux jeunes filles avaient enlevé leur chapeau, leur manteau, et pelotonnées près du feu elles restaient maintenant silencieuses, uniquement occupées à se chauffer à la flamme vive du foyer — il faisait si froid ce matin.

Tout en préparant un grog chaud, la Margot dit en se tournant vers Bruyère :

— Tu sais, Rita viendra tout à l'heure ; — nous l'attendons pour déjeuner. Elle est récemment arrivée de Londres, et sa première visite sera pour nous — pour toi aussi, car elle sait te retrouver ici.

— Elle n'a donc plus peur de Polydore ? fit Bruyère frissonnante.

— Elle croit que depuis longtemps il a abandonné la région ; — mais elle se trompe étrangement, car, vois-tu, rien ne m'ôtera de l'idée que c'est lui qui a dévalisé notre poulailler...

— Il faut le prévenir.

— Oh ! sois tranquille, on ne lui cachera pas la vérité...

Une heure s'écoula ; — puis un pas léger se fit entendre dans le petit enclos.

— C'est Rita, s'écria la Margot.

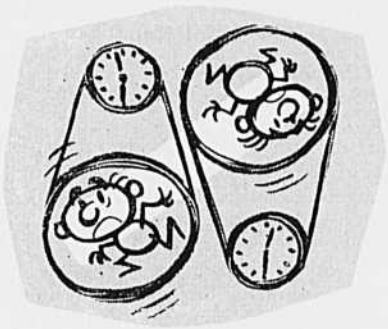
Quelle joie quand la jeune femme parut dans la salle à manger ; — ce fut une vraie fête pour tous...

Seule Rita restait sombre.

— Voilà où mène l'inconduite, fit-elle très grave.. Si j'étais restée une honnête fille je me serais depuis longtemps débarrassée de Polydore ; — je n'aurais eu qu'à m'adresser à la police et

Combien de minutes de travail vous coûte la gazoline ?

Si votre salaire est celui du Canadien moyen, combien de minutes devez-vous travailler pour gagner de quoi acheter un gallon de gazoline?



33 minutes?
C'était exact en 1939.
29 minutes? Votre calcul est encore juste si vous vous basez sur les prix de 1946.

16 minutes?
C'est exact. Suivant les statistiques du gouvernement, c'est là le temps que mettent aujourd'hui les Canadiens, en moyenne, à gagner le prix d'un gallon de gazoline.

Sous le rapport du rendement, vous faites encore un bien meilleur marché. En effet, les gazolines ordinaires d'aujourd'hui sont bien supérieures aux gazolines de qualité extra qu'on vous fournissait il y a seulement dix ans.

IMPERIAL OIL LIMITED ESSO

à lui demander son appui. Mais maintenant cela m'est impossible : je serais certainement considérée comme étant la complice de ce bandit !...

En entendant ces paroles, Marinette baissa la tête et Bruyère ferma à demi ses lourdes paupières.

— Oh ! comme Rita a raison, murmura la jeune fille ; — dans la vie il faut marcher droit son chemin, dût-on briser son coeur...

— Ma petite, interrompit Marinette, si tu aimes tu feras comme tant d'autres : tu ne réfléchiras point aux conséquences de cet amour. Mais toi, du moins, tu auras des excuses... tu te seras donnée par amour !

— Oui, celles qui aiment sincèrement doivent être pardonnées, dit Rita en levant sur Bruyère un regard de profonde tendresse. Mais moi, moi qui suis tombée dans les bras d'un misérable que je n'aimais pas, quelles excuses pourrais-je invoquer ? Oh ! je me rappelle parfaitement : — mes parents étaient malades, sans un sou, et je me désolais de ne pouvoir les secourir. Polydore me donna de l'argent pour leur venir en aide — alors... alors... je payai ma dette !

« Moi je n'ai pas cette excuse, pensait Marinette ; — c'est donc moi la plus coupable... »

L'arrivée de Capello mit fin à toutes ces confidences.

Il embrassa Bruyère et Rita ; — puis il salua gentiment Marinette et dit :

— Soyez toutes les bienvenues ici, mes enfants.

Sur la table il déposa une superbe dinde qu'il venait d'acheter, grassouillette et fort appétissante.

— Et ton commissaire de police ? demanda la Margot.

— Il m'a promis de faire entreprendre des recherches ; — mais j'ai comme idée que ces recherches n'aboutiront pas, que les agents ne sauront pas découvrir les dévaliseurs de notre poulailler. Dans ces conditions, ma femme, ce que nous avons de mieux à faire c'est de ne plus songer à tout ça. Au printemps nous achèterons de jeunes poulettes, et nous aurons bien vite repeuplé notre basse-cour.

« En attendant, et pour nous consoler de notre perte, nous allons nous régaler de cette belle dinde qui ne me coûte pas cher.

— Pourtant tu l'as payée.

— Oui ! — mais devine avec quel argent...

— Sais-tu bien que tu nous intrigues, fit la Margot.

— Je ne veux pas vous faire languir plus longtemps, et je vais tout de suite vous dire ce qui m'est arrivé. Ce matin, en sortant de la maison, j'ai rencontré le facteur ; — il m'a remis la lettre que vous allez lire, lettre accompagnée d'un mandat-poste de quinze francs.

— Voyons ce poulet, dirent en même temps Bruyère et la vieille Marion.

Capello lut :

« Vous aurez certainement de la visite pour fêter la Mi-Carême, et la disparition de vos volailles vous mettra sans doute dans l'embarras. Comme c'est nous qui avons volé vos poules, nous vous envoyons en échange cette lettre et ce mandat de quinze francs. »

— Où cette lettre a-t-elle été mise à la poste ?

— A Paris.

— Et le mandat, où a-t-il été émis ?

— A Paris également.

« C'est certainement là un tour de Polydore, » pensait Rita songeuse.

— Alors mes enfants, reprit Capello, j'ai touché mon mandat et j'ai acheté ce volatile qui sera à coup sûr meilleur qu'une de nos vieilles poules.

— Mes pauvres poules, fit la Margot — elles me donnaient de si gros oeufs ! Maintenant la basse-cour est vide — lapins, poules... tout y a passé ! Ah ! ce coquin de voleur a fait une rafle fructueuse, et il pouvait t'envoyer un mandat de quinze francs...

— Bah ! n'y pensons plus, ma vieille Margot. C'est fait, c'est fait — il est donc inutile de se mettre comme ça martel en tête. Ah ! si on nous avait volé notre vieux cheval ce serait autre chose ; — on pleurerait comme des imbéciles et on ne songerait pas aujourd'hui à fêter la Mi-Carême...

— Papa a raison, dit Bruyère ; — il faut oublier le vol de cette nuit et ne penser maintenant qu'au bonheur de nous trouver tous réunis.

Ce fut une Mi-Carême gaie. Le festin fut excellent, le picolo délicieux. Une vieille bouteille de marsala, rapportée d'Italie par la Margot lors de son dernier voyage compléta la fête.

Tous les convives étaient joyeux, à l'exception de Rita qui restait triste. Ses larges yeux d'un noir d'encre brillaient d'un éclat extraordinaire ; et par instants ses mains tremblaient. Elle ne parlait pas et répondait à peine aux questions de Capello ; — elle paraissait même presque indifférente aux tendresses de Bruyère qui de temps à autre se penchait pour l'embrasser.

Comme si elle cherchait à s'étourdir, elle but coup sur coup deux verres de marsala — ce vin capiteux de son pays natal qui avait toutes ses préférences — et bientôt son pâle visage s'anima, ses lèvres ordinairement pâles prirent peu à peu une teinte d'un rouge violet.

Puis la nuit vint.

Comme la Margot venait d'allumer la lampe, un petit coup sec fut frappé à la porte de la maison.

Rita se leva d'un bond.

— C'est Polydore ! dit-elle. Ne bougez pas, et surtout ne craignez rien...

De sa poche elle sortit un mignon revolver dont l'acier brilla sous les pâles lueurs de la lampe ; — et, résolue elle ouvrit la porte.

Ce n'était pas Polydore, mais Rossignol.

Le jeune apache dit à Rita, en lui tendant une enveloppe :

— Voilà pour vous ; — c'est le patron qui m'envoie vous apporter ça...

C'était une lettre.

Rita la prit... et lut :

« Je t'attends demain, à l'endroit que tu connais, vers huit heures du soir... tu sais, dans la salle d'attente de la gare. »

— Il m'attend demain, fit-elle en se tournant vers les convives tremblants de peur. Cette nuit il sera à Paris, où il tentera certainement quelque mauvais coup : de nombreuses maisons seront vides, et il aura ses coudées franches ; — mais demain si le destin le ramène à Esbly il pourra faire son examen de conscience !...

— Voyons... voyons, tu déraisonnes, fit Capello.

— Tu es folle, ma pauvre Rita, appuya Bruyère.

— Je trouve, moi, qu'elle fera bien de se venger, intervint Marinette. Il faudrait beaucoup de femmes comme Rita — les hommes ne se ficheraient pas autant de nous...

— Mademoiselle Marinette n'est pas une femme de bon conseil, dit lentement Capello.

— Je dis ce que je pense, moi...

— Bien heureux encore, reprit Capello, que ce Polydore de malheur ne soit pas venu lui-même interrompre notre petit festin.

— Il avait bien autre chose à faire cette nuit...

— Margot va nous dire où il est allé, fit Capello.

— Tu crois donc encore à ma science, toi ?

— Je n'ai jamais cessé d'y croire.

— Tout ce que j'ai prédit est arrivé ; — en particulier j'ai annoncé à Bruyère qu'elle aurait beaucoup de peines, beaucoup de chagrins... et je ne me suis pas trompée.

— Mais tu n'as pas voulu m'en dire davantage, maman Margot.

— A quoi bon ? Je t'aurais fait pleurer, et je n'ai pas voulu voir couler tes larmes. Mais maintenant il se peut que ton destin soit changé ; et si tu veux...

— Je ne crois pas aux cartes, petite mère.

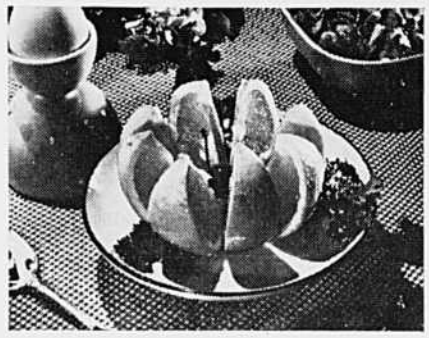
— A quoi crois-tu donc ?

— Au somnambulisme, à l'hypnotisme...

— Et le spiritisme ?

— Ça me fait peur. J'ai lu dans des livres qu'on pouvait voir des morts, les entendre marcher — et alors...

Mes Recettes de Cuisine



par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

NOS LEGUMES D'ETE

Les légumes, en été, doivent être cuits aussitôt que possible après avoir été cueillis.

Il ne faut pas mettre trop d'eau pour faire cuire les légumes, juste pour les couvrir. Les légumes verts doivent être cuits à découvert si vous voulez conserver leur couleur.

L'eau de cuisson des légumes peut se mettre dans les potages ; elle peut servir de base pour une sauce, etc.

POTAGE AUX TOMATES

10 à 12 *tomates fraîches*
2 *poireaux coupés finement*
2 *pommes de terre coupées en cubes*
2 *branches de céleri coupées finement*
2 *branches de persil haché*
2 *pintes d'eau*
1 *c. à thé de sucre*
sel et poivre
1 *tranche de pain blanc*
1 *c. à tb. de beurre*
2 *c. à tb. de tapioca minute*

Laver et couper les tomates en quartiers ; les mettre dans une casserole avec les autres légumes, l'eau, le sucre et les assaisonnements. Lorsque les légumes sont cuits, ajouter la tranche de pain et faire bouillir jusqu'à ce que le pain s'écrase. Passer le tout au tamis. Remettre dans la casserole, ajouter le beurre et le tapioca ; cuire jusqu'à ce que ce dernier soit transparent.

Vérifier l'assaisonnement et servir.

MACEDOINE DE LEGUMES CUITE AU FOUR

2 *gros oignons blancs tranchés en rouelles*
4 *grosses tomates fermes*
2 *tasses de pommes de terre pelées et tranchées en rondelles*
1 *tasse de céleri coupé en dés*
1 *tasse de carottes coupées en rondelles*
sel et poivre
1 *c. à thé de paprika*
2 *c. à tb. de graisse rôti ou de beurre*

Trancher les oignons et les tomates en tranches de ½ pouce. Dans un plat allant au four, alterner des rangs de légumes ; ajouter le gras, couvrir le plat. Cuire au four durant une heure environ à 350° F.

Servir cette macédoine avec des viandes rôties ou du poisson. Cette casserole de légumes est également délicieuse avec des viandes froides.

HARICOTS VERTS " LYONNAISE "

¼ *de tasse d'oignon émincé*
4 *c. à tb. de beurre ou graisse de bacon ou de gras de jambon*
2 *livres de haricots verts frais (fèves en gousses)*
2 *c. à thé de persil haché*
sel et poivre
1 *c. à thé de jus de citron ou vinaigre*

Chauffer le gras et y faire dorer délicatement les oignons. Ajouter les haricots cuits à l'eau bouillante salés et égouttés, le persil et les assaisonnements. Chauffer durant 10 minutes en remuant de temps en temps.

Au moment de servir, ajouter le jus de citron ou le vinaigre.

Servir avec de l'agneau rôti ou des chops d'agneau.

BETTERAVES FRITES

Préparation : — Couper les feuilles des betteraves à 1 pouce du légume ; les laver et les nettoyer en ayant soin de ne pas les couper ni les gratter.

Les cuire à l'eau bouillante additionnée d'un peu de vinaigre jusqu'à ce qu'elles soient tendres ; la cuisson est parfaite lorsque la pointe d'un couteau pénètre facilement. Les retirer, les passer à l'eau froide et les peler à l'aide des doigts.

5 *betteraves cuites et coupées en rondelles*
1 *oignon moyen émincé finement*
sel et poivre
1 *c. à tb. de persil haché*
un filet de vinaigre

Faire revenir l'oignon dans une cuillerée à table d'huile à salade sur un feu doux. Ajouter les betteraves, assaisonner de sel et de poivre et cuire durant 10 minutes sur feu vif. Saupoudrer de persil et finir avec le filet de vinaigre.

Servir avec du porc ou du poisson rôti.

Connaissez-vous le truc pour savoir si les pois verts en cosses sont tendres ? Vous allez voir comme c'est simple.

S'ils conservent, lorsqu'on les écosse le petit pédoncule qui les rattache à la cosse, on peut être sûr qu'ils sont tendres, ils doivent être de couleur vert pâle et lisses aussi.

Les fèves en gousses (haricots verts ou jaunes) ne doivent pas se plier, mais se casser nettement, sans fils. Certaines grosses fèves bien choisies sont bonnes, mais les fèves fines sont à préférer.

— Alors ?

— Je refuse de m'intéresser à tout ça ; je ne veux pas devenir folle, maman Margot.

— Une bonne somnambule dit tant de choses vraies ! fit Rita.

— Mais, intervint Capello très grave, la Margot est une somnambule extra-lucide. Tout à l'heure si je veux l'endormir — ainsi que cela m'arrive assez souvent — j'y réussirai du premier coup, et elle sera prête à répondre à toutes mes questions. Quand je tiens à avoir des nouvelles de notre petite Bruyère, j'endors Margot... et aussitôt son esprit s'envole avenue des Gobelins. Il explore la chambrette de notre fille, et quand il en revient, le visage de Margot est radieux : c'est que là-bas la mère a trouvé l'enfant toute seule, penchée sous la lampe, bien occupée à travailler.

— Endors-la... endors-la... dit Bruyère ravie.

— Si cela peut vous faire plaisir, mes enfants, je ne demande pas mieux, fit Margot en riant.

Le fluide de Capello passa sur le front de la vieille femme... et bientôt Margot s'endormit. Sans secousse, sans heurt, elle ferma les yeux, ses bras retombèrent le long de son corps... et elle prit soudain une immobilité de mort.

— C'est fait... elle dort, dit Capello très grave. A présent, vous pouvez l'interroger, elle vous dira tout ce qu'elle voit en ce moment ; — mais ne la fatiguez pas par des questions oiseuses, et surtout ne lui demandez pas l'avenir : il lui faudrait chercher dans l'espace, appeler à son secours les dieux du destin — et qui sait alors si quelque formidable prédiction ne vous tuerait pas toutes les trois !...

— Vous avez raison, dit Rita, il faut être prudentes.

« Allons, moi je commence l'attaque, reprit-elle en tendant à Margot la dernière lettre de Polydore et en disant d'un ton impératif :

— Voyez où est cet homme.

Un silence.

L'esprit tendu, Margot tournait et retournait dans ses mains qui tremblaient la lettre du misérable.

Elle dit enfin :

— Il n'est pas seul ; deux acolytes l'accompagnent... presque des enfants. Le plus petit paraît très las ; — il semble en ce moment guider les deux autres qui le suivent sans parler. Ils sont dans Paris, où mille lumières brillent. C'est neuf heures du soir, et la Mi-Carême bat son plein. La foule s'est portée sur les grands boulevards, et les faubourgs semblent presque déserts. Les trois misérables avancent toujours ; — mais cependant dans l'esprit du guide de la petite troupe, du gosse tremblant et pâle, il y a de l'hésitation. Un mauvais coup se prépare, et l'enfant hésite ; — il a peur, et voudrait bien retourner en arrière, mais cela lui est impossible : toujours Polydore le pousse impérieusement en avant...

Un lourd silence suivit ces paroles.

Sur le front de Margot, des gouttes de sueur perlaient ; un tremblement s'était emparé d'elle.

— Voyons, fit Capello en s'adressant à sa femme, tu ne vois donc plus ces trois bandits ?

— Une grande foule nous a séparés ; et il me faudrait chercher longtemps, longtemps, avant de les retrouver...

— Laissez-les et ne vous fatiguez pas davantage, fit Rita. D'ailleurs, on sait à peu près ce que ces bandits comptent faire à Paris. Polydore veut prendre de force aux rupins ce que les rupins ne consentent pas à donner de bonne grâce ; — ce sont là les propres termes d'une de ses lettres, et c'est ainsi qu'il compte m'enrichir !...

Et dans un rire nerveux...

— Oh ! le misérable coquin !...

— A moi, fit Marinette, n'avez-vous rien à dire ?

— A vous ! — ah ! ma pauvre fille !...

— Qu'avez-vous donc à m'annoncer ?

— Une vie de misère ! Tout récemment, vous avez quitté un coquin, et déjà vous songez à en prendre un autre ! Et après cet autre ce sera un autre encore, puis toujours un autre ! Vous êtes une femme irrémédiablement perdue, et désormais rien ne pourra vous arracher aux débauches qui vous sont devenues familières et nécessaires !...

— Et après ? s'écria Marinette exaspérée.

— Après ce sera l'hôpital, les regrets tardifs... et la mort !

— Mais je ne vous ai pas demandé de me dévoiler l'avenir ! tonna la jeune femme étrangement impressionnée.

— Un voile s'est soulevé... j'ai vu, et j'ai voulu vous dire ce que ma pensée avait vu !

— C'était bien la peine que je vienne ici, fit Marinette en essuyant la sueur qui perlait sur son front ; — vous venez de m'offrir là un joli dessert !... L'hôpital... les regrets tardifs... et la mort — voilà ce qui m'attend, voilà les numéros néfastes que j'ai tirés à la loterie de la vie ! C'était écrit, et je n'y pouvais rien ! On ne refait pas son destin ; — il vous prend à la gorge, et malgré soi bien souvent on doit le subir ! Les voleurs et les assassins subissent eux aussi cette volonté mystérieuse qui pas à pas les conduit au crime, au bagne... à l'échafaud ! Alors, au lieu de les honnir, de les condamner, ne devrait-on pas plutôt en avoir pitié ? Comme les bêtes féroces qui se jettent sur les hommes, déchirent leur chair, boivent leur sang, ils obéissent, eux aussi, à un instinct plus puissant que la volonté !...

« Heureux ceux qui, protégés par une bonne fée, sont nés avec des sentiments de douceur et de bonté ! L'honnêteté est en eux, — et dans la vie qui leur est propice ils marchent droit leur chemin, sans heurt, sans révolte. Tout leur sourit... ce sont des privilégiés !

Et dans un rire navrant...

— Ces gens-là n'ont aucun mérite ; — ils vivent sans secousse, et pour eux le ciel de la vie est toujours sans nuage !

— Et la misère, intervint Bruyère frissonnante, ne crois-tu pas qu'elle soit la seule cause de bien des erreurs, de bien des fautes ?

— Oh ! oui, la misère, cette preneuse de coeurs, cette mauvaise conseillère, elle se trouve trop souvent blottie dans notre berceau prête à nous enserrer dans ses griffes !...

La somnambule se taisait ; — les yeux toujours clos, elle dormait. Parfois cependant, comme sous l'influence d'un fluide mystérieux, ses lourdes paupières se soulevaient ; mais ses yeux restaient immobiles, blancs, sans regard. Seule la pensée vivait dans cet être qui paraissait ne plus appartenir au monde...

Cependant elle écoutait, elle entendait ; — et parfois une sueur froide mouillait son front. Se penchant vers elle, Capello dit :

— Tu n'as certainement par perdu un mot de tout ce que vient de dire Marinette ; — eh bien, approuves-tu ces théories révolutionnaires ?...

Un silence.

— Voyons, ma vieille Margot, toi dont l'esprit plane en ce moment dans les sphères supérieures, toi à qui rien n'est caché de la pensée des hommes, rien caché non plus de l'avenir, réponds franchement et nettement à la question que je te pose : condamnes-tu ou approuves-tu les cris de révolte de Marinette ?

Alors se soulevant à demi, Margot étendit les mains et dit gravement, d'une voix sourde et basse, tellement basse qu'elle paraissait venir de l'au-delà.

— Je les condamne ! Marinette ne sait donc pas que le libre arbitre existe, que l'homme naît avec la conscience du bien et du mal et qu'il peut, s'il le veut, apaiser toutes les révoltes qui sont en lui. Deux routes lui sont tracées : l'une bien droite et tout unie, l'autre sinueuse et pleine d'ornières ; — tant pis pour lui s'il s'engage sur celle qui le conduit à l'abîme !...

— La Margot ne sait ce qu'elle dit, fit froidement Marinette.

— Tais-toi, murmura Bruyère, tais-toi. Regarde : déjà ma vieille maman s'agite comme si elle allait s'éveiller ; et moi je voudrais tant profiter de ce qu'elle est encore endormie pour lui demander de me parler de celui que j'aime !...

— Viens près de moi, fit Margot, tout près de moi. Viens, et donne-moi quelque souvenir de celui que tu aimes...

— Tu m'as donc entendue ?

— J'entends toujours...

Et dans ses mains quelque peu tremblantes, la Margot froisse fébrilement la dernière lettre d'Armand que Bruyère vient de lui glisser entre les doigts.

— C'est une lettre de lui ? demanda-t-elle.

— Oui ; — je l'ai reçue il y a deux jours.

— Tu as donc, toi aussi, laissé prendre ton coeur ? murmura la voyante. Là-bas... là-bas... par-delà les mers, je le vois, celui que tu aimes. Oh ! comme il m'a été facile de le trouver, celui-là ! Avant même que tu ne m'aies parlé de lui, je l'avais déjà cherché — et bien vite un beau garçon de vingt-cinq ans m'était apparu, un peu pâle sous le casque de cuivre étincelant au soleil...

« Ah ! il n'est pas comme les autres, lui. Il déteste le monde et le bruit, et il est heureux de vivre seul dans une garnison lointaine avec quelques soldats, des dragons comme lui, qui partagent sa solitude...

« Mais, reprit la Margot après un court silence, cette solitude cessera bientôt...

— Il va revenir en France ? murmura Bruyère en joignant ses petites mains dans un geste de prière.

— Dans quelques mois il abandonnera le pays où il est actuellement. Il reprendra place sur un grand bâtiment, il retraversera la mer et rentrera en France. Alors tu le reverras, et tu seras bien heureuse ! Depuis le jour de son départ pour la Tunisie, tu as vécu de ce souvenir d'amour — inoubliable à un coeur de vingt ans...

— Et puis ?... et puis ? demanda Bruyère en fermant à demi les yeux.

— C'est l'avenir que tu voudrais connaître ?

— Oui, maman Margot.

— Hélas, je ne sais plus, je ne vois plus.

— Ton avenir, ma pauvre Bruyère, sera celui de tant d'autres, dit Marinette d'une voix cassante. Tu laisseras prendre ton coeur, ton âme, et tu te donneras tout entière à un homme qui, après t'avoir juré un amour éternel, te quittera sans pitié et sans remords pour épouser une fille riche ! Vois-tu, petite amie, nous n'avons pas le droit, nous autres filles du peuple, d'aimer plus haut que nous parce que nous n'avons pas d'argent ! Oh ! l'argent, ce puissant levier qui soulève tout ; l'argent qui aplanit toutes les difficultés, qui embellit tout et qui donne de l'esprit même aux imbéciles !...

Mais Bruyère n'entendait point la jeune révoltée ; — le visage dans les mains, elle songeait.

Quand elle releva enfin son adorable tête blonde, la Margot s'était éveillée, et sur l'enfant de son coeur, elle jetait un regard de tendresse infinie.

— N'es-tu pas heureuse de ce que je t'ai dit ? demanda la voyante.

— Oh ! si, mère ; — mais j'aurais voulu que tu me dévoiles un peu mon avenir...

— L'avenir ! murmura la Margot en levant vers le ciel des regards suppliants ; — l'avenir, mon enfant, n'est à personne... l'avenir est à Dieu !

VI

NUIT NOIRE et glaciale.

Tous trois, Polydore, Rossignol et Marcelin, venaient de descendre, à la gare de l'Est, du train qui les avait ramenés d'Esbly.

Onze heures sonnaient quand ils

— Il me semble qu'on s'amuserait beaucoup plus si on ne comptait pas les points . . .

s'engagèrent sur le boulevard de Strasbourg.

A cette heure déjà tardive, les voitures se faisaient rares. Cette fête de Mi-Carême s'éteignait peu à peu ; et seuls quelques masques passaient, deci de-là, jetant au visage des promeneurs attardés, des poignées de confettis ramassés sur la chaussée qui semblait recouverte d'une couche de neige multicolore.

— Nous allons gagner les grands boulevards, dit Polydore en rabattant sur son front la visière de sa casquette ; — puis après, en route pour l'usine.

Marcelin ne protesta pas ; mais il paraissait soucieux et inquiet. Ce retour dans le quartier où il était né, où vivaient son père et sa vieille mère, lui faisait peur, l'impressionnait étrangement.

De temps à autre, Rossignol, plus entreprenant, lui disait à l'oreille :

— Tu es une poule mouillée, et on ne fera jamais rien de toi ; — on t'aura nourri et chauffé à l'oeil, le patron et moi...

— Je ne suis pas aussi inutile que tu veux bien le dire, ripostait Marcelin en se redressant ; — quand il s'est agi de voler les poules et les lapins de Capello, je n'ai pas été le dernier à franchir la grille...

— Bah ! c'était si facile... Aujourd'hui c'est une toute autre affaire, bien plus compliquée, et surtout bien plus dangereuse. Il s'agit, tu le sais, d'exporer le coffre-fort de Carvajean ; — or, Polydore compte beaucoup sur toi puisque tu connais le « mot » et que tu sais où se trouve la clef du précieux meuble.

— Je le savais autrefois ; mais maintenant...

— Rien ne doit être changé : un vieux caissier comme Morin garde toujours ses habitudes et ne s'en départit jamais.

Silencieux, Polydore écoutait ce colloque. Lui aussi avait peur : c'était une grosse affaire qu'ils allaient tenter, une aventure où il faudrait peut-être jouer du couteau, — et malgré tout, cette perspective l'effrayait.

Ils traversèrent les grands boulevards et gagnèrent la rue Vieille-du-Temple.

— Si on buvait un coup ? proposa Rossignol.

— Oui... une absinthe, fit Marcelin d'une voix mal assurée.

Un cabaret louche était à deux pas — ils y pénétrèrent.

Là, des titis aux masques grotesques, des hommes habillés en femme, des femmes vêtues d'oripeaux crasseux, buvaient, vautrés sur des chaises, les coudes sur la table humide de vin et d'alcool.

C'était l'ivresse de toute une journée cuvée là, dans ce cabaret où les consommations se succédaient sans trêve, faisant de ces hommes et de ces femmes de véritables brutes.

Polydore et ses deux acolytes s'installèrent dans l'ombre et se firent servir des verres d'absinthe.

A minuit ils quittèrent le cabaret, ivres tous trois et dès lors capables de toutes les audaces.

L'alcool avait eu raison des hésitations de Marcelin qui maintenant marchait crânement en avant des autres. Sans le moindre trouble il s'arrêta pendant quelques instants devant la maison de son père, leva les yeux vers les fenêtres du logis familial, et par bravade tira la sonnette ; — puis il se sauva et rejoignit Polydore et Rossignol qui venaient de s'engager dans la rue Pastourelle.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, interdits.

Devant la haute porte cochère de l'usine stationnait une auto dont les lanternes, comme deux phares, projetaient sur la chaussée une vive lumière.

— V'là sans doute les patrons qui vont sortir, dit Marcelin avec cet accent faubourien qui lui était familier. Ce soir, le fils va au bal, et le patron et la patronne l'accompagnent — en v'là des rupins qui ont de la veine !...

— Parle plus bas, dit Polydore en saisissant d'un geste farouche Marcelin par le bras et le collant brutalement au mur voisin ; — plus un mot maintenant, sinon je vous casse les reins à tous deux, Rossignol et toi...

A peine étaient-ils là depuis quelques minutes que brusquement la porte de l'usine s'entrouvrit pour livrer passage à un homme portant avec aisance un élégant costume de page Louis XIII.

Prestement, le page s'élança dans l'auto qui, aussitôt, s'ébranla et partit à vive allure.

— C'est monsieur Just qui va au bal, murmura Marcelin ; — il est tout seul.

— Alors les patrons ?...

— Sans doute ils sont chez eux. Mais, rassurez-vous : la maison d'habitation est trop loin de l'usine pour que nous ayons à craindre d'être surpris par Carvajean. Moi, je connais le chemin de la caisse ; — suivez-moi... on ne nous pincera pas.

— Y a-t-il beaucoup d'argent dans la caisse ?

— Ça, je l'ignore, — autrefois, j'ai vu Morin y cacher des mille et des cent.

— Alors en avant, les amis, fit Polydore.

. . . . . .

— Avenue de la Grande-Armée, 16 *bis*, avait dit au chauffeur Just en sautant dans l'élégante voiture.

Et l'auto s'était élancée à vive allure, emportant le beau page Louis XIII.

Le matin même, Just avait reçu une lettre anonyme ainsi conçue :

« *Mademoiselle Claudie de Lanceroy, celle que vous aimez, portera un domino de satin blanc, avec noeud bleu sur la poitrine ; — au coeur de ce noeud de ruban brillera un gros et superbe diamant.* »

Pas de signature ; — mais tout de suite Just comprit que ces lignes avaient été écrites par Claudie elle-même, et il en ressentit un grand orgueil.

La pensée que cette jeune fille était vraiment un peu trop émancipée ne lui vint pas ; — à ses yeux tout ce que faisait, tout ce que décidait Claudie était parfait.

Et dans l'auto qui l'emportait il se sentait étrangement ému à la pensée de revoir tout à l'heure cette fille superbe qui l'attendait.

Toute sa vie maintenant se concentrait sur un seul but : se faire aimer de Claudie, épouser Claudie et repartir avec elle en Afrique, dans ces pays ensoleillés où elle serait reine par la grâce et la beauté...

L'idée qu'elle refuserait peut-être de le suivre dans cet exil volontaire ne lui venait point à l'esprit. Quand on aime réellement, se disait-il, peu importe le ciel qui vous abrite, la nouvelle patrie qu'on s'est choisie ; — partout, fût-ce même en plein désert, on est heureux auprès de celui à qui on a donné son coeur...

En ce moment le souvenir de Basquine était bien effacé dans le coeur du jeune homme, et seule Claudie y régnait sans partage.

Quand l'auto parvint devant l'hôtel des Lanceroy, de nombreux équipages stationnaient déjà. La foule était compacte, bruyante, et les sergents de ville avaient peine à maintenir l'ordre.

L'auto des Carvajean pénétra à l'intérieur de l'hôtel et s'arrêta au pied du perron où quelques domestiques en culotte courte attendaient pour introduire les invités qui affluaient en ce moment.

— C'est aussi chic qu'un bal à l'Elysée, disaient les nombreux badauds qui stationnaient sur les trottoirs et la chaussée.

— Cette fête coûtera bien cent mille francs.

Interrompus dans leurs réflexions par l'arrivée d'autres invités, les badauds se ruaient pour mieux voir les nouveaux venus.

Ceux-ci n'étaient, pour la plupart, point encore masqués, et ils ne posaient leur masque sur leur visage qu'en descendant de voiture ; — ce qui faisait dire à la foule toujours grossissante malgré l'heure avancée de la nuit : « C'est un vrai méli-mélo, et on voit toutes sortes de types ; — regardez donc ce domino noir, avec un noeud rouge sur la poitrine. A sa physionomie énergique il est facile de reconnaître un militaire, un officier — ça se voit tout de suite à sa barbiche à la Napoléon... »

C'était en effet le colonel Bernard Mesmer, le brillant officier dont les badauds venaient d'apercevoir le mâle visage.

A une fenêtre du rez-de-chaussée un rideau se souleva à demi, et retomba aussitôt sur une pâle figure de femme.

C'était Micheline qui attendait, qui guettait l'arrivée de Bernard.

Tout de suite elle l'avait reconnu.

Le matin même elle avait reçu du colonel une lettre ainsi conçue :

« *J'irai à ce bal pour vous voir et vous parler, Micheline. Je porterai un domino noir, avec noeud rouge, et vous pourrez facilement me reconnaître ; — mais pour plus de sûreté, et au cas probable où plusieurs invités auraient adopté le même déguisement, je vous demande de prononcer en passant près de moi le mot « Bernard ». Si je vais à vous, c'est que vous ne vous serez pas trompée.*

« *Alors, Micheline, je vous prierai de descendre avec moi au jardin. Nous y serons mieux pour causer... et j'ai tant de choses à vous dire ! J'aurais pu vous donner un rendez-vous ailleurs, mais je ne l'ai pas voulu : j'ai eu peur, Micheline, que vous ne vinssiez pas...* »

Cette lettre, vingt fois déjà elle l'a relue, l'a mouillée de ses larmes. Elle est si heureuse, si heureuse de le revoir, celui qu'elle a tant aimé, de lui parler à coeur ouvert, de se disculper complètement au sujet de la disparition de leur enfant !...

En hâte elle gagne les immenses salons déjà fort animés. Une valse folle entraîne les danseurs qui se heurtent et se bousculent parfois brutalement, comme si le masque autorisait un manquement complet aux convenances les plus élémentaires.

Vainement Micheline cherche-t-elle sa soeur. Elle ne la voit point... le magnifique domino de satin blanc a disparu. Mais tout là-bas, près d'une large baie vitrée donnant sur le jardin brillamment illuminé, elle découvre enfin Claudie. Et Claudie n'est pas seule.

Une serre est là tout près, quelque peu assombrie par les hauts palmiers, les azalées d'un rose éclatant, les plantes grasses paresseusement couchées dans des plates-bandes bordées de fleurettes blanches.

C'est bien là la solitude rêvée, loin du monde et du bruit...

Just, avec une audace d'amoureux, a pris le bras de la jeune fille ; — et machinalement, sans trop s'en rendre compte, ils sont venus là, dans le parfum des fleurs des tropiques, dans la douce chaleur de ce coin retiré.

— On ne viendra certainement pas nous chercher ici, dit Claudie d'un ton enjoué.

— Je connaissais votre travesti, je savais qu'un diamant brillerait à votre corsage, et alors je vous ai remarquée tout de suite, fit Just qui résolument avait enlevé son masque. D'ailleurs, même si je n'avais point été averti, je vous eusse quand même reconnue entre mille.

— Ah ! vous avez été averti ? fit Claudie avec un aplomb qui eût certainement enlevé à Just tous ses doutes s'il en avait eus sur la provenance de la lettre qu'il avait reçue.

Et elle ajouta comme énervée :

— Il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas...

— Je n'ai pas à leur en vouloir, car ils m'ont procuré la plus grande joie de ma vie : celle de vous avoir à mon bras, d'être là près de vous ! Depuis longtemps, Claudie, je vous adore, depuis longtemps, je vis avec le souvenir de notre première rencontre. C'était à Tunis, à un bal chez le gouverneur... Vous rappelez-vous ? Vous portiez une toilette bleue très claire qui faisait ressortir plus encore la mate blancheur de votre visage, l'or étincelant de vos cheveux. Nous dansâmes ensemble le cotillon, et pendant des minutes inoubliables je vous tins dans mes bras, affolé, le coeur battant d'ivresse.

— J'étais singulièrement émue, moi aussi, fit Claudie en souriant. Mais cette émotion n'était certainement pas encore de l'amour ; c'était la griserie du bal, la joie d'être jeune et belle. Puis plus tard vous m'êtes apparu sous un autre jour ; — mais si le danseur s'était effacé de mon esprit, l'homme du moins était resté... et maintes fois le brillant officier vint peupler mes pensées.

— Claudie !...

Il ne peut prononcer que ce mot. Son coeur déborde de joie, ses yeux brillent d'un éclat extraordinaire. Près de cette belle fille qui avoue franchement son amour il s'affole, lui prend les mains...

Claudie ne les retire pas.

Leurs masques sont tombés, laissant voir l'expression radieuse de leur visage ; — et tel est leur émoi qu'ils ne remarquent pas, blottie dans l'ombre de hauts palmiers, une femme vêtue de noir qui les regarde, qui les écoute.

C'est Basquine...

Elle est venue se réfugier là pour entendre l'orchestre et voir le bal. L'ar-

[*Lire la suite page 39*]

Expérience

Trois fillettes, âgées respectivement de six, sept et huit ans, se promènent quand un couple d'amoureux croise leur chemin.

— Qu'est-ce qu'ils font ? demande la plus petite des fillettes.

— Quelle question ! dit la seconde. Ils s'embrassent.

L'aînée, celle qui a huit ans, se retourne encore une fois, puis ajoute, dédaigneuse :

— Mais très mal !

La plus remarquée !

Voilà bien la Chevrolet. Partout où elle passe on ne voit plus qu'elle. C'est naturel, elle a tellement de charme et de talents spéciaux! Eprouvez un peu cette souplesse! Aucun autre modèle de la catégorie à prix modique n'a la douceur ni la stabilité de la Chevrolet. Remarquez bien sa manoeuvre. Aucune voiture, de *n'importe quelle* catégorie n'est aussi agile, aussi vive, aussi docile.

Et la Chevrolet est belle à ravir. Elle marche à ravir. Se conduit à ravir. C'est la plus ravissante de toutes! Passez chez le dépositaire Chevrolet sans tarder. Adoptez la Chevrolet 1957 . . . et c'est vous que l'on remarquera!

CHEVROLET

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

Bourvil a attendu quinze ans avant de pouvoir faire rire sans faire l'idiot

par MARTIN SORQUES

Bourvil s'est enfin permis d'abattre ses cartes. Il a attendu quinze ans pour cela. L'autre soir, à la télévision française, il se montrait éblouissant d'intelligence et d'esprit, dépouillé même de cette bonhomie d'ex-paysan derrière laquelle il s'abritait jusqu'alors. Avant de recevoir la Coupe Volpi de la meilleure interprétation masculine à Venise, avant d'être considéré par tous comme un grand acteur complet, il évitait de trahir son personnage, de peur de compromettre sa carrière.

A présent, il peut enfin avouer qu'il n'y a pas moins naïf que lui, mais qu'avec son physique et ses origines, il n'y avait pas d'autre moyen de mettre tout le monde « dans sa poche » : directeurs, producteurs, metteurs en scène, et même le public. Pendant toutes ces années, il a lutté dur, mais il s'est aussi bien amusé, caché derrière son masque d'imbécile, observant tout du regard impitoyable de ses petits yeux porcins dont personne ne se méfiait...

Oh, bien sûr, en principe, il ne faisait l'idiot que sur les planches et à l'écran. Mais dans le monde superficiel du spectacle, on est vite classé, et lui-même ne faisait rien pour paraître particulièrement intelligent. Quelques rares metteurs en scène, comme Autant-Lara, quelques « as » du métier, comme Gabin et Fernandel, avaient malgré tout percé le jeu de Bourvil. Les autres ne faisaient que tirer profit d'une extraordinaire réussite commerciale... dont beaucoup estimaient qu'elle était aussi absurde que ses chansons...

Alors que ces fameuses chansons idiotes qu'il ne manquait jamais de souligner de son « C'est bête, hein ! », n'étaient stupides qu'en apparence. Leur humour simpliste mais très réel était à mille coudées au-dessus des innombrables chansons sirupeuses que l'on écoute avec le plus grand sérieux jusque dans les cabarets les plus élégants. Qu'il s'agisse de la charge joviale de « La tactique du gendarme », ou de celle, pleine de finesse, du « Pêcheur à la ligne », de la parodie poétique : « Je veux chanter les haaricoots... » de la logique déductive des « Crayons » :

« Elle n'avait pas de parents
Puisqu'elle était orpheline
Elle vendait des cartes postales
Et puis des crayons... »

Sans en avoir l'air, il a lancé la « chanson sentimentale cynique », bien avant Françoise Sagan, chantant avec désinvolture sur un air de tango tragique : « Si tu pars pour revenir, pourquoi donc partir... » Il était d'ailleurs entré dans cette voie dès sa première chanson. Intitulée « Attachement », elle était la copie mot pour mot d'une lettre d'amour qu'un timide de ses amis lui avait montrée pour approbation avant de se décider à l'envoyer :

« Tu es loin de moi, je suis loin de
[toi.
Tu t'ennuies de moi, je m'ennuie
[de toi.
Tu es une jolie fille, je suis un
[joli garçon
Je ne veux pas que tu t'ennuies
Pour la santé, c'est pas bon ».

Bourvil n'y ajouta que la « chute » du refrain, qui suffisait à trahir son humour :

« Mais ne reste donc pas la bouche
[ouverte ».

Seulement, à cette époque-là, et longtemps encore, personne ne songeait à trouver de l'humour chez Bourvil. On riait « parce que c'est trop idiot », sans rechercher les raisons de son hilarité, et moins encore l'essence du comique de Bourvil. Quand on n'allait pas le voir en cachette. Il y avait aussi ceux qui n'osaient pas aller le voir, ou qui s'y refusaient farouchement.

Un jour, un chroniqueur s'amusa bien. Ayant aperçu, la veille, à un récital de Bourvil, un certain nombre de personnalités bien parisiennes qui avaient ri à s'en rendre malades, il leur fit demander le lendemain où elles avaient passé la soirée précédente. Les résultats se partagèrent entre les ballets de Roland Petit et le dernier film policier américain...

Tout cela est bien changé. On parle de l'entrée de Bourvil au Théâtre Français à chances égales avec Fernandel. Comme ce dernier, il se voit reproposer de moins en moins d'insanités à tourner. Après « La Traversée de Paris », Bourvil est actuellement en Allemagne où il a retrouvé son partenaire Jean Gabin dans « Les Misérables », aux côtés d'autres grandes vedettes qui sont aussi de très grands acteurs (c'est loin d'être toujours le cas): Madeleine Robinson, Danielle Delorme, Michel Simon, Bernard Blier.

Mais si pendant toutes ces années Bourvil cachait son jeu, c'était seulement parce qu'il ne croit à ses rêves que lorsqu'ils sont réalisés. Ce gaillard à la tête si solide sous sa grange à la Marlon Brando (première manière) a toujours peur, au fond, de se monter la tête. Il est ravi de ce qu'on ne le reconnaît presque jamais dans la rue, à l'opposé de Fernandel. C'est qu'en réalité, malgré son nez fort et ses petits yeux désormais si connus, il n'y a rien qui rende sa physionomie, et moins encore sa silhouette, différentes de celles du Français moyen. Et c'est surtout que, dans la rue, il ne prend ni l'air naïf, ni l'air idiot.

Depuis son enfance, deux sentiments se combattent en lui : celui de sa propre valeur, et sa gêne de passer aux yeux de bien des gens pour être un tantinet « demeuré ». C'était l'expression qu'employait à son sujet l'instituteur de Doudeville, abusé par l'expression toujours abrutie du jeune Rainbourg, qui avait trouvé là un excellent moyen d'avoir la paix. Mais son père ne s'en laissait pas accroire aussi facilement.

— Oui ! rétorquait-il. Un demeuré qui ira loin !

C'est tout de même ce léger complexe qui explique sa disparition du dernier Festival de Venise avant la proclamation des prix. Il ne songea pas un instant qu'il pouvait recevoir le Grand Prix de l'interprétation masculine. Gabin, son compagnon de « La Traversée de Paris », lui semblait tout désigné, à la fois par sa gloire et par son talent. D'ailleurs, ses reins réclamaient d'urgence un traitement adapté à un abus chronique de canard à la rouennaise et de tripes à la mode de Caen.

Le lendemain de la proclamation des prix à Venise, il n'était plus qu'un sage curiste à Contrexeville, ignorant qu'il était devenu le meilleur acteur du monde. Les jeunes serveuses de l'établissement thermal étaient plus renseignées que lui. Toutes avaient reconnu « Monsieur c'est bête », et toutes lisaient les journaux. L'une d'elles lui tendit un quotidien, en lui disant :

— Monsieur Bourvil, vous avez la coupe !

Un instant, il la regarda sans comprendre. Puis :

— Ils sont fous ! s'écria-t-il. Je ne vaux pas Gabin et Périer !

L'instant d'après, il avait repris son flegme :

— Eh ! Jeanne ! dit-il à sa femme. On va enfin pouvoir s'offrir le taureau. On l'appellera Volpi. On lui doit bien ça, à la coupe !

Quand on le plaisante parce qu'il s'achète à chaque nouveau film une nouvelle ferme et tout un cheptel, il répond avec son rire niais :

— Mes terres, mes vaches, Nasser au moins ne les nationalisera pas...

Bourvil n'a jamais renié ses racines paysannes. Bien au contraire. Depuis que le succès lui sourit, il prépare soigneusement son retour à la terre, en beauté, dans ce Bourville qui l'a vu naître et qu'il a rendu célèbre.

Son père avait toujours fait le pitre, mais il trouvait qu'André le faisait vraiment trop.

— Il y a des familles de paysans et des familles de clowns, répétait-il. Et il n'y a jamais eu de clown chez nous, que je sache.

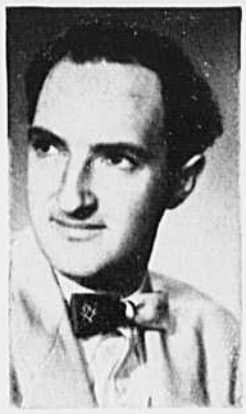
André avait décidé qu'il y en aurait un. Ou tout au moins un joueur de trompette, qui à l'occasion ferait le clown.

— Si tu ne veux pas devenir paysan, deviens instituteur, lui répétait son père.

— Non, je veux faire rire les gens.

Il voulait quantité de choses, le jeune André Raimbourg. C'est lui qui nous le dit, dans ses Mémoires (eh oui, lui aussi) : Et d'abord il voulait Jeanne Lefrique, au nom prédestiné. Il l'avait connue petite fille, et venait de la retrouver :

[Lire la suite page 46]



AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

Une bonne initiative à imiter. La ville de Jonquière vient de faire installer près de l'Hôtel de ville un vaste tableau comparatif des années 1956 et 1957 relativement aux accidents qui surviennent dans la ville, plaçant en vedette le nombre des morts et blessés. A Montréal, les voitures de la police portent des fanions noirs quand un accident mortel survient. Dans d'autres centres, on installe en bordure de la route une croix avec cette saisissante remarque en gros caractères : « Ici 3 personnes tuées, 3 blessées dans une collision, le 10 avril ». Dans Granby, l'on a déjà distribué aux heures des messes dominicales des avis (sous forme de cartes d'affaires) sur lesquels on lisait: « Assisterez-vous à la messe dimanche prochain ? Votre prudence au volant vous permet de l'espérer ». Voilà tout autant de formules qui rappellent constamment aux automobilistes que l'accélérateur est aussi dangereux qu'une arme à feu.

•

Le corps de police de Drummondville vient probablement de poser un précédent en décernant une bourse d'étude à un étudiant de l'Ecole supérieure St-Frédéric de cette ville. Au cours d'une manifestation civique, la bourse a été décernée à M. Walter Desrosiers qui pourra ainsi poursuivre ses études à l'Université de Sherbrooke en science électronique. Le maire Marier de Drummondville a chaudement félicité son corps de police de ce geste généreux • • • Rivière-du-Loup sera dotée d'un patronage et à cette fin une souscription populaire est lancée avec un objectif de $25,000 • • • Les fidèles de l'archidiocèse de Québec ont démontré une générosité que Mgr Roy a qualifiée d'incroyable en souscrivant $5,821,947 pour la construction d'un grand séminaire à Québec. L'objectif était de $3,500,000 • • • Rimouski connaîtra cet été un nouveau sommet dans la construction alors que des immeubles religieux, scolaires et gouvernementaux seront élevés pour une somme de $5 millions.

•

Le lac Brome est en passe de devenir l'un des lacs les plus fréquentés de l'Estrie. Une forte partie des familles de Granby y comptent leurs chalets d'été à tel point même qu'un secteur du lac, près de Bondville, est surnommé « Le petit Granby ». Mais il faut ajouter aussi les chalets des citoyens de toute la région dont un bon nombre de Cowansville. De plus, on y compte de riches et princiers châteaux de toute beauté appartenant à de riches industriels de la région et même de la métropole. Actuellement, il s'y construit une quarantaine de chalets. Sans exagérer, on peut affirmer que la population triple durant l'été sur les bords du lac Brome. Les fins-de-semaine y voient venir la foule dense des citadins désireux d'air pur et de fraîcheur. Trois vastes plages

LE STADE DE SAINT-HYACINTHE

sont actuellement à la disposition des villégiateurs ou pique-niqueurs, mais les espaces s'avèrent déjà trop restreints pour satisfaire à toutes les demandes.

•

Le chef de police Laurent Valois de Dorion vient d'annoncer sa retraite après un travail soutenu de 39 ans au service de la police. Il fut durant les quatre dernières années, chef de police à Dorion • • • Une douzaine d'orphelins habitent la maison « Le Flambeau » située sur les bords du lac Brome, à Bondville. Cet orphelinat avait été largement éprouvé, il y a quelques années, par un incendie qui a tout rasé et qui suscita une longue enquête de la part de la Sûreté. Cet orphelinat est soutenu par les dons des associations de la région • • • La Société Canadienne du cancer a recueilli $10,-119.75 dans les comtés de St-Hyacinthe, Bagot et Rouville. M. J. Maurice Desjardins, d'Acton-Vale, président de cette campagne, s'est dit enchanté du résultat • • • A Lachute, le baseball restera un souvenir tout au plus. Le marteau et la hache des démolisseurs vont démolir le stade où les amateurs ont déjà connu de belles sensations sportives.

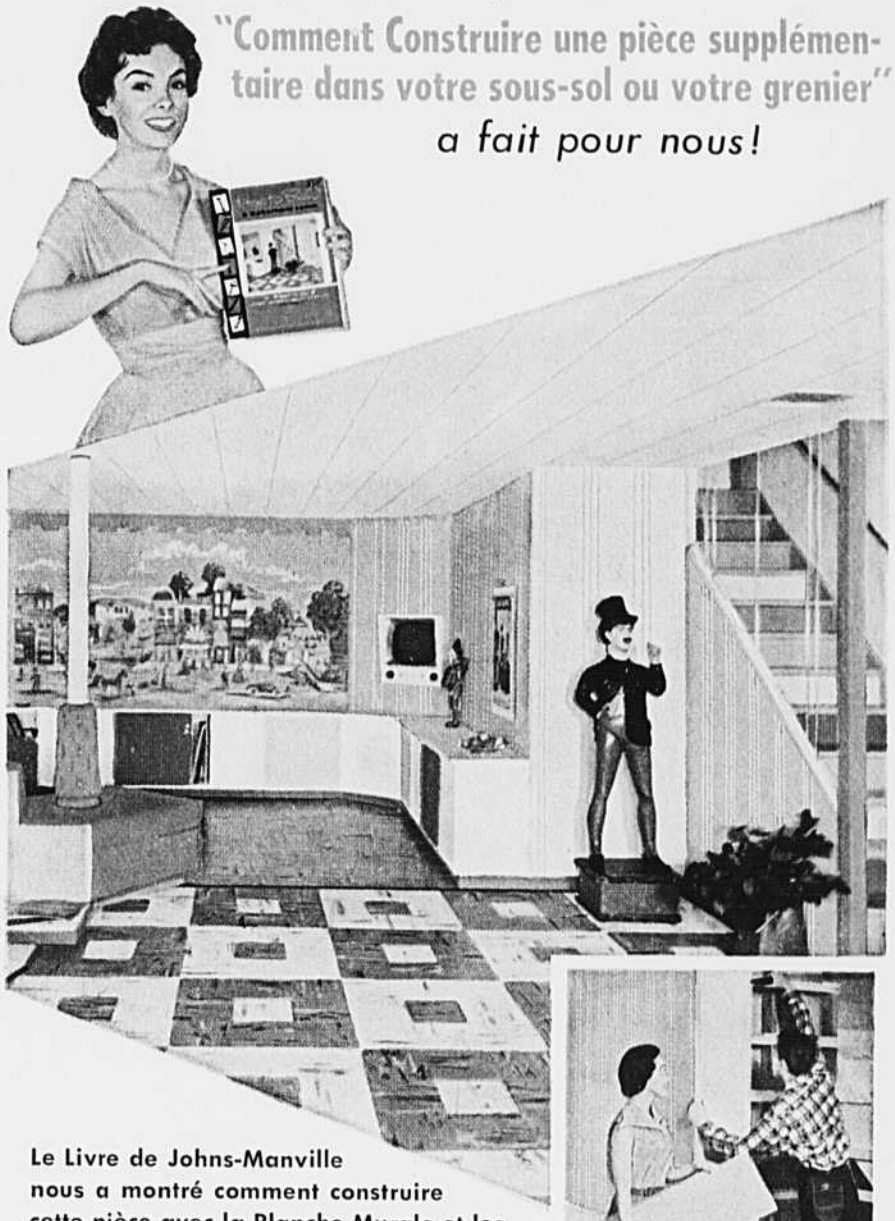
•

Le Dr Paul Geoffrion, vice-doyen de la faculté dentaire de l'Université de Sherbrooke, a été honoré par la France en recevant des mains de M. le Dr Roger Bataille, délégué de l'Ecole dentaire de Paris, un diplôme de professeur « honoris causa » pour ses services rendus à l'hygiène dentaire.

Regardez ce que ce livre—

"Comment Construire une pièce supplémentaire dans votre sous-sol ou votre grenier"

a fait pour nous!



Le Livre de Johns-Manville nous a montré comment construire cette pièce avec la Planche Murale et les Panneaux pour Plafonds J-M prédécorés

Ce livre de 24 pages, en couleurs, abonde en nouvelles idées, présente des dessins faciles à suivre et donne des instructions pour chaque partie du travail, étape par étape. Il illustre les produits Johns-Manville dont vous aurez besoin et montre comment les poser.

Pour les murs, vous employez la Planche Murale en Planche Isolante J-M. Faite de fibres de bois résistantes, elle est prédécorée, au choix, en 4 jolies couleurs, et a un fini Glazecoat durable.

Pour le plafond, vous employez les Panneaux J-M ivoire ou blancs, ou les Panneaux Fibretex J-M Perforés. Les Panneaux et la Planche Murale ont le joint Eclair J-M qui masque tous les clous ou agrafes.

Pour obtenir votre exemplaire de "Comment Construire une pièce supplémentaire dans votre sous-sol ou votre grenier", voyez votre marchand J-M ou employez le coupon ci-dessous.

PLANCHE MURALE J-M

qui isole et décore en même temps. Le Joint Eclair J-M accélère la pose, masque tous les clous et agrafes.

PANNEAUX J-M POUR PLAFONDS

qui se posent facilement et vite — s'alignent automatiquement. Le fini Glazecoat durable et résistant aux flammes ne requiert aucun autre décor.

Johns-Manville

Canadian Johns-Manville, Port Credit, Ont. B-2082F

Ci-joint, 25¢ en argent. Veuillez m'envoyer votre livre "Comment Construire une pièce supplémentaire dans votre sous-sol ou votre grenier."

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

Robes pratiques

Simplicity
2126

Simplicity
2140

Simplicity
2138

2126 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 12 : 4⅝ v. en 35″ ou 36″, 4⅛ en 41″, 42″, 44″ ou 45″. Prix : 50¢.

2138 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour taille 18 : 6 v. en 35″ ou 36″, 5⅞ en 39″, 5⅜ en 44″ ou 45″, 4⅜ en 52″ ou 54″. Garniture : 2 v. en 1¾″. Prix : 50¢.

2140 — Robe d'une pièce pour demoiselle et dame. Tailles : 12 à 42. Métrage requis pour taille 20 : 5⅛ v. en 35″ ou 36″, 3⅞ en 44″ ou 45″. Insertion de dentelle : 2½ v. en 1″. Prix : 50¢.

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd. 74 Yorkville Ave., Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New York City, U.S.A.

LES EPAVES DU DESTIN

[Suite de la page 34]

rivée de Just et de Claudie l'a d'abord bouleversée, et sa première pensée a été de fuir ; mais une force invincible l'a retenue là.

Un instant elle crut défaillir, et vers la porte donnant accès au jardin elle essaya de se traîner ; — mais elle n'en eut ni la force ni le courage, et elle resta blottie dans l'ombre, prostrée, la tête perdue...

Dès lors elle n'entendit plus, elle ne vit plus ; — en elle s'était produit un profond affaissement moral et physique, un complet anéantissement de toutes pensées.

Elle n'avait point été surprise en entendant la déclaration d'amour de Claudie, car depuis longtemps elle pressentait les projets de la jeune fille ; mais en écoutant Just, en le voyant là, si près d'elle, elle avait failli se trahir... avait failli mourir !

Maintenant ils pouvaient se parler, se dire leur amour... elle ne les voyait plus, ne les entendait plus : comme une véritable loque humaine elle était tombée, sans un cri, sans un soupir...

Eux ne se doutèrent pas de ce drame muet, ne virent point se débattre près d'eux cette femme éperdue que l'ombre des palmiers cachait à leurs regards. Uniquement occupés d'eux-mêmes, ils ne voyaient, n'entendaient qu'eux ; — et telle était pour Claudie l'ivresse de cette rencontre, de cette escapade amoureuse dans la serre isolée et solitaire, qu'elle en arrivait à se dire que l'amour seul la jetait ainsi dans les bras de Just. Dans ce coeur de femme brillait en ce moment pour ce beau et noble garçon une lueur de vraie passion — simple feu follet, hélas, que le temps se chargerait d'éteindre bien vite...

— Mademoiselle, dit enfin Just, si je suis venu à ce bal c'est parce que je vous aime. Je vous adore comme jamais peut-être aucune femme n'a été adorée, et je n'ai qu'une pensée : vous rendre heureuse. Je sais que pour bien des femmes le bonheur est une vie large et exempte de soucis ; — eh bien, ma situation de fortune me permettra de vous faire cette existence-là, de satisfaire le moindre de vos désirs.

— Oh ! ne parlons pas d'argent ! fit Claudie dans un geste d'effroi admirablement joué. Je me passionne volontiers pour les belles choses, j'en conviens, mais je sais borner mes désirs et je n'ambitionne point ce que je ne peux avoir. Vous voyez donc que je suis raisonnable, et peut-être même plus raisonnable que vous. Vous m'aimez, dites-vous — eh bien, je le crois. Quant à moi, je vous avoue sincèrement et franchement que vous ne m'êtes point indifférent ; et s'il ne dépendait que de moi que vous soyez mon mari, j'aurais bien vite donné mon consentement à notre union. Mais il y a mon père, très réfractaire à toute mésalliance, à tel point qu'autrefois Micheline manqua un mariage dans les mêmes conditions.

« Le marquis, cependant, est devenu quelque peu de son temps, et aujourd'hui il ne voit point la vie comme il la voyait jadis. Il se rappelle combien Micheline éprouva de chagrin et il n'a certainement point oublié cette époque douloureuse qui fit de ma soeur une révoltée et une vieille fille...

Puis elle se tut.

Lui la regardait, inquiet et songeur. Ce que venait de lui dire Claudie le bouleversait. Oserait-il désormais se présenter devant le marquis de Lanceroy, devant ce grand seigneur qui certainement ne devait pas rechercher pour sa fille un mari riche, puisque lui-même ne savait trop que faire de sa fortune. Cette installation princière dans un somptueux hôtel de l'avenue de la Grande-Armée ; cette fête superbe dont demain chacun vanterait la magnificence et dont s'entretiendraient toutes les chroniques mondaines — tout cela ne pouvait être le fait que d'un archimillionnaire.

Comme il restait sombre, elle craignit de lui avoir déplu en parlant d'une mésalliance difficile à accepter par un noble infatué de sa particule et de son titre.

— Admettez que je n'aie rien dit, fit-elle en se penchant vers Just. Certes, l'obstacle dont j'ai tenu à vous parler est sérieux, est redoutable ; — mais je me charge de le surmonter. Dans quelques jours je verrai mon père et je lui parlerai de vous ; — mais je ne veux rien brusquer, et j'entends nous laisser à tous deux le temps de la réflexion — qui sait si à la fin de cette soirée vos idées ne seront pas changées...

— Et les vôtres, Claudie ?

— Les miennes resteront ce qu'elles sont en ce moment — quand je donne mon coeur je ne le reprends pas ! Et si mon père refuse son consentement à notre union, eh bien ! je ferai comme Micheline je resterai vieille fille, ou j'entrerai dans un couvent...

— Vous m'aimez ! murmura Just, éperdu, en serrant doucement les mains de la jeune fille. Qui donc, alors, pourrait nous empêcher d'être l'un à l'autre, qui donc pourrait s'opposer au bonheur de deux êtres jeunes qui s'adorent !...

Et, fou d'amour, il répète :

— Je vous aime !... Je vous aime !

Cette exclamation est si forte, si vibrante, que là-bas, derrière les palmiers, une femme est tirée de son évanouissement.

A demi soulevée sur un coude, Basquine écoute, les yeux dilatés par l'épouvante. Elle se mord les lèvres pour ne pas crier : elle comprend que si elle crie elle sera entendue, et qu'alors elle sera perdue.

Elle reste blottie dans cette ombre où elle est venue se réfugier pour fuir la fête ; — et tout près d'elle elle entend encore Just murmurer à Claudie qui lui sourit, à Claudie qui s'abandonne à de douces étreintes :

— Je vous aime !... Je vous aime !...

Et cet aveu délirant est scellé à leurs lèvres par des baisers fous.

— Partons, murmure Claudie éperdue de désirs ; partons... vous me rendez folle ! Rentrons dans les salons où nous danserons ensemble une valse, et tout en me serrant dans vos bras vous pourrez poursuivre vos confidences amoureuses.

Elle ramène son masque sur son magnifique visage, s'enveloppe soigneusement de son domino de satin blanc et, au bras de Just, fait son apparition dans les salons.

Le marquis de Lanceroy, passant près de sa fille, lui demande en se penchant vers elle :

— Avec qui vas-tu danser cette valse ?...

— Avec celui que j'aime, mon père, avec celui qui bientôt sera mon mari...

— Le capitaine de Béville ?

Inconsciemment le marquis avait prononcé ce nom : le capitaine de Béville n'était-il pas un admirateur de Claudie, un familier de son salon et de son boudoir ?...

— Vous vous trompez, mon père, répondit la jeune fille ; — je n'aime pas le capitaine de Béville...

Elle avait dit ces mots d'un ton sec ; et le marquis, tout interloqué, s'en était allé confus et vexé.

Mais ce nom de Béville avait résonné, et résonnait encore désagréablement aux oreilles de Just — de Just qui, en cette minute d'inquiétude profonde, se rappelait la conversation qu'il avait eue plusieurs jours auparavant avec le capitaine.

Claudie, en fine mouche qu'elle était, comprit la maladresse involontaire du marquis, comprit aussi qu'il fallait la réparer bien vite afin de calmer l'angoisse qui venait de se glisser dans le coeur de Just.

— Mon pauvre père, dit-elle, s'imagine que je suis amoureuse de tous ceux qui me parlent, s'imagine aussi que tous les hommes me convoitent. Certes, je ne manque pas de soupirants, et cela n'a rien que de très naturel : une femme comme moi, jeune, élégante et riche, est toujours fort entourée — vous le savez, vous, puisque vous vous êtes mis sur les rangs. Mais à quoi cela aboutit-il le plus souvent ? A rien. Nous ne sommes point obligées, nous autres femmes du monde, à donner notre coeur à tous ceux qui le demandent. Certes, je ne vous dirai pas que je suis restée insensible à tous ces hommages — je suis bien trop femme pour cela — mais je les ai toujours acceptés uniquement pour me divertir et passer mon temps. Vous le savez, une femme riche et désoeuvrée est avide de distractions ; — et souvent les distractions qu'elle préfère sont celles que lui procurent certains hommes par leur fatuité ridicule...

Tout doucement, tantôt rieuse, tantôt très grave, elle enlevait à Just les doutes douloureux qui pendant un instant avaient serré son coeur.

Enfin l'orchestre fit entendre les premières notes de la valse attendue ; — aussitôt, parmi la foule tourbillonnante, ils s'élancèrent tous deux, lui la serrant follement contre sa poitrine, elle s'abandonnant à cette fougueuse étreinte.

Oh ! cette valse !...

Quand enfin l'orchestre se tut ils vinrent s'abattre sur le divan d'un petit salon voisin, sorte du fumoir demeuré solitaire. Claudie, elle, était triomphante ; mais Just était tout pâle sous le masque que, d'un geste brusque il venait de soulever.

Elle le sentait, elle l'avait complètement reconquis ; — et maintenant on pouvait lui parler du capitaine de Béville, il n'en prendrait aucun souci. Pendant cette valse folle, Claudie avait bien vite compris aux étreintes amoureuses de Just qu'il était à elle, bien à elle, et que si le monde entier se soulevait pour empêcher leur mariage, Just se révolterait.

La nuit s'acheva dans ce rêve ; — puis l'aurore parut, et les salons se vidèrent peu à peu.

De la serre Basquine s'était enfuie, frissonnante, éperdue.

Comme elle traversait le jardin, toujours brillamment illuminé par des globes multicolores, deux masques passèrent non loin d'elle, mais ne la remarquèrent point.

« Mademoiselle Micheline ! » pensa Basquine.

Tête basse, la démarche lente, Micheline était accompagnée d'un homme portant un domino noir tout simple.

Cet homme, c'était Bernard Mesmer.

— Allons, au revoir, disait doucement le colonel en serrant les petites mains tendues vers lui. Je suis très heureux de vous avoir revue, Micheline ; — mais ici nous ne pouvions causer librement, et je n'ai pu vous dire toute ma pensée...

— J'irai où vous voudrez que j'aille, murmura la jeune femme.

— Alors à bientôt.

— A bientôt...

L'aurore pointait déjà à travers les arbres aux lourdes branches dénudées ; — les lumières faiblissaient, peu à peu voilées par les premières lueurs du jour qui, tout là-bas, embrasaient lentement l'horizon.

La fête était finie. Un bruit de voitures et de moteurs se fit encore entendre pendant quelques minutes, puis le silence tomba, complet, écrasant.

« A bientôt !... à bientôt ! pensait Micheline en regagnant précipitamment sa chambre. O Bernard ! je le comprends, tu veux me parler de ta fille ; — mais je ne pourrai rien te dire que ton père ne sache déjà... et alors, tu me maudiras ! »

Sur sa chaise-longue elle tomba, écrasée et brisée, tandis que dans sa chambre, brillamment illuminée encore, Claudie rentrait triomphante.

. . . . . .

Quelle nuit inoubliable pour ces trois femmes !

Alors que Claudie s'abandonnait toute à sa joie d'avoir conquis — elle en était sûre — le coeur de Just, Basquine, défaillante, s'était enfuie de la serre. Dans les jardins elle s'était réfugiée, et sur un banc elle était tombée, brisée.

Elle était restée là de longues heures, perdue dans ses douloureuses pensées ; — puis enfin aux extrêmes horizons une bande noire s'était déchirée... et les premières lueurs du jour avaient paru.

Alors, Basquine avait en hâte regagné sa chambre et s'y était enfermée.

Jamais la malheureuse femme n'avait été si triste, n'avait autant souffert.

Quand, vers onze heures du matin, elle se rendit à l'appartement de Claudie elle trouva la porte close ; — la jeune fille dormait, et d'ailleurs elle avait donné ordre que personne ne vînt la déranger.

Ce fut un allégement pour Basquine qui lentement rebroussa chemin.

Comme elle traversait le boudoir elle se trouva tout à coup face à face avec Micheline.

Toutes deux s'abordèrent et s'examinèrent comme si elles ne s'étaient pas vues depuis de longs jours.

— Ne seriez-vous pas malade ? demanda Micheline inquiète — vous êtes toute fiévreuse.

— Hier j'ai commis la maladresse de rester trop longtemps dans les jardins — et j'y ai pris froid...

— Mais il était entendu que vous iriez dans la serre pour mieux voir la fête et mieux écouter la musique — vous ne l'avez donc pas fait ?...

— Si, mademoiselle Micheline. Je suis allée dans la serre, mais je m'y suis presque endormie ; et ce ne fut qu'au matin seulement que je me décidai enfin à m'en aller. J'étais comme grisée par les capiteux parfums de toutes ces fleurs plus odorantes et plus belles les unes que les autres ; et je n'avais pas la force de quitter cette serre embaumée.

« D'ailleurs, je n'y étais pas seule, et d'autres que moi s'y sont rendus qui m'ont presque fait assister à une scène d'amour. Ils étaient vraiment bien là pour échapper aux regards indiscrets — le lieu était parfaitement choisi...

Il y avait de l'amertume dans la voix de Basquine ; et Micheline s'en aperçut.

Elle demanda :

— Vous les connaissez ?

— Je les connais.

FAUSSES DENTS

Fin des embarras dus à leur glissement

Nombreux sont ceux qui connurent le terrible embarras causé par un glissement ou autre accident de même nature arrivé à leur dentier, toujours à un moment inopportun. Prenez le moyen pour éviter ce risque. Vous n'avez qu'à saupoudrer légèrement votre dentier de FASTEETH, poudre *alcaline* (non-acide). Fait adhérer les fausses-dents avec plus de fermeté, d'où plus grand confort. Ne surit pas. Enraye l' «odeur des dentiers ». Procurez-vous FASTEETH chez n'importe quel pharmacien. 2

— Ils n'étaient donc pas masqués ?

Un silence.

Basquine hésitait à répondre ; elle n'eût pas voulu qu'on pût supposer qu'elle s'était blottie dans la serre, derrière les palmiers, pour espionner les uns et les autres et surprendre leurs démarches plus ou moins compromettantes.

— Si, répondit-elle enfin résolument, ils ne se sont pas démasqués ; mais à certaines inflexions de leurs voix il m'a semblé les reconnaître. Cependant j'ai pu me tromper : ma tête était troublée par les émanations capiteuses des plantes, et la notion exacte des choses a bien pu m'échapper. J'étais comme endormie, comme plongée dans un rêve ; — et ce matin, à mon réveil, en récapitulant les événements de la soirée d'hier je me demandais si ce n'était point un songe que j'avais fait...

— Un songe qui vous a rendue malade, car vous êtes tout à fait changée, Basquine, au moral comme au physique. Ce n'est plus vous, Basquine, ce n'est plus votre franchise car, je le sens, vous ne me dites point la vérité. Vous avez vu et reconnu les amoureux aperçus dans la serre ; — et si je prononçais leurs noms peut-être hésiteriez-vous à me contredire...

— Oh ! mademoiselle Micheline...

— Moi, Basquine, je suis une vieille fille à qui on peut tout dire. Quoique vous soyez une étrangère dans cette maison, vous connaissez cependant mes inquiétudes, mes soucis de tous les jours ; vous savez que moralement je suis chargée de veiller sur Claudie...

Un silence.

— Or, reprit Micheline d'un ton bas, je le comprends... c'est Claudie que vous avez vue. C'est encore un flirt ébauché dans la maison de mon père ; — et ce flirt aura certainement le dénouement de tant d'autres... à moins cependant qu'il ne se termine par un mariage.

Basquine se taisait. Immobile près de la large baie du boudoir la pensée comme perdue, elle regardait distraitement les flammes vives du foyer, laissait ses yeux errer sur les merveilles d'art réunies dans ce nid de satin bleu meublé de sièges Louis XVI et de bahuts de grande valeur.

Claudie avait accumulé là des marbres signés d'artistes illustres, de précieux et rares tableaux de l'école flamande — véritables merveilles qui, enlevées du château de Bellefontaine, au grand déplaisir du marquis de Lanceroy, se trouvaient enfin dans un milieu digne d'elles et faisaient l'admiration de tous.

Quelques fournisseurs impayés ayant eu connaissance de ces richesses artistiques apportées des Vosges, s'étaient sentis quelque peu rassurés à la pensée que tous ces objets de grande valeur pouvaient être saisis et vendus.

Dans ce boudoir aux murs capitonnés les rumeurs de Paris n'arrivaient qu'indistinctes, ne parvenant point à couvrir la voix, si douce cependant, de Micheline qui répétait :

— C'est Claudie, n'est-ce pas, que vous avez vue dans la serre ? Me dire non serait un mensonge ; et ce mensonge vous ne le proférerez pas. Mais avec qui était-elle ? Sans doute avec le capitaine de Béville — un familier, celui-là, mais qui cependant semble depuis quelque temps fuir notre maison. Oh ! je serais très heureuse qu'il soit venu à cette fête, et que ce soit lui que vous ayez vu avec Claudie dans la serre...

— Non, ce n'est pas le capitaine de Béville. Votre soeur, mademoiselle Micheline, est aimée d'un autre ; — et cet autre, très épris, ne se contentera pas d'un simple flirt... il épousera.

Un soupir de soulagement souleva la poitrine de Micheline.

— Que Claudie se marie donc, fit Micheline nerveusement, qu'elle habite cet hôtel avec son mari si bon lui semble ; mais que je sois enfin libre de retourner à Kichompré, de vivre dans mes Vosges toujours ! Ici, Basquine, j'étouffe, ici je suis en proie à un perpétuel tourment. J'assiste à des folies qui m'écoeurent et me causent les plus grands soucis. Cette fête que ma soeur a voulu donner, qu'elle a préparée, a eu lieu malgré moi, malgré mes observations, mes supplications même. Très orgueilleuse, très infatuée de sa beauté, Claudie veut qu'on parle d'elle, veut être encensée par toutes les chroniques mondaines. Or, Basquine, cette fête nous coûte plus de cent mille francs ! C'est de l'aberration pure, car nulle fortune ne pourrait résister longtemps à de telles excentricités...

— Mademoiselle Claudie cherchait un mari millionnaire, et elle l'a trouvé, fit Basquine très grave.

— Noble et riche ! murmura Micheline en passant la main sur son front où les rides se creusaient plus profondes.

— Il n'est pas noble, mais il est riche, fort riche.

« Les Carvajean ont recueilli il y a quelques années un très gros héritage qui leur a permis de donner à leurs affaires un grand développement. Les bénéfices ont augmenté dans les mêmes proportions, et maintenant les Carvajean sont possesseurs d'une fortune considérable.

« Ah ! mademoiselle Claudie a bien choisi : elle aura pour mari un beau et noble garçon — noble uniquement, il est vrai, par le coeur ; — mais ce qui anoblit l'homme ce n'est pas le nom, c'est l'honneur et l'élévation des sentiments...

— Je pense tout à fait comme vous, Basquine. Mais mon père ne partagera peut-être pas cette manière de voir, et peut-être aussi ne donnera-t-il pas son consentement à une telle union...

Elle se rappelait, la noble fille, combien elle avait été malheureuse d'être séparée de Bernard Mesmer — de Bernard qu'elle avait revu et qu'elle reverrait bientôt...

Et dans un élan généreux, dans un élan de joie, elle murmura :

— Je ferai tout mon possible pour que mon père donne son consentement au mariage de Claudie avec celui qu'elle aime.

Puis elle reprit, après quelques instants de silence.

— Carvajean... mais je connais ce nom ; — et je le connais aussi, ce bel officier de dragons tout jeune, presque imberbe. Je l'ai vu souvent, le dimanche, passer à cheval devant l'hôtel ; — Claudie l'attendait... c'était déjà un rendez-vous d'amour !

— Un flirt qui pouvait s'user comme tant d'autres ! fit Basquine avec amertume.

— A dire vrai, j'espérais bien qu'il en serait ainsi.

— Mais cette espérance ne s'est point réalisée ; — et sous peu mademoiselle Claudie de Lanceroy deviendra Mme Carvajean...

« Ma soeur mariée ! pensait Micheline. Quel poids énorme de moins sur mes épaules ; et quel retour heureux, là-bas, dans notre vieux château de Bellefontaine, dans ces montagnes couvertes de hauts sapins que j'ai quittées avec tant de regrets !... »

Ce fut sous cette impression qu'elle sortit du boudoir.

Basquine, toujours immobile devant la large baie dont elle avait nerveusement soulevé les rideaux, laissait ses regards errer machinalement sur le jardin désert, aux arbres dépouillés par l'hiver. Un mur bas, surmonté d'une grille en fer forgé, laissait apercevoir le va-et-vient de l'avenue déjà pleine de bruit.

Mais Basquine ne voyait rien de toutes ces choses. Son esprit était ailleurs ; — il s'envolait vers cette vieille maison des Carvajean où pendant tant d'années elle avait vécu heureuse avec Just ! Hélas ! un vent de malheur avait passé, brisant toutes ces joies, tous ces bonheurs ; et maintenant elle était condamnée au profond désespoir de voir Just en aimer une autre !...

Il ne l'avait point encore aperçue, point encore remarquée ; mais certainement ils se rencontreraient quelque jour, et alors...

A cette pensée elle sent une sueur froide mouiller son front ; et comme dans la serre, au cours de cette inoubliable nuit de fête, elle est près de défaillir. Sur un siège bas elle se laisse tomber, la tête dans les mains, et des sanglots soulèvent son sein.

Un malaise violent la saisit ; son visage, si pâle tout à l'heure, est maintenant écarlate ; des frissons la secouent tout entière.

Elle veut se lever, mais elle ne peut y parvenir. Autour d'elle c'est l'effondrement, l'écrasement, de tout ce qui l'entoure ; — il lui semble que le tapis qu'elle foule s'enfonce sous ses pas.

Un timbre est là tout près ; — fébrilement elle y porte sa main.

Aussitôt une femme de chambre accourt, suivie de Claudie en déshabillé du matin.

En apercevant Basquine, Mlle de Lanceroy recula épouvantée.

— Mais vous êtes malade, fit-elle.

— Oui, je souffre atrocement ; je ne puis plus me tenir debout ; une fièvre intense me brûle...

— On va tout de suite vous envoyer le médecin, fit Claudie en se sauvant.

Quand le docteur arriva il diagnostiqua une fièvre typhoïde.

— Alors qu'on emporte Basquine à l'hôpital, dit froidement Claudie.

Elle avait donné cet ordre d'un ton sec, malgré l'opposition de Micheline qui ne voulait pas laisser partir la malade, malgré aussi les insistances du marquis de Lanceroy qui eût préféré faire soigner Basquine à l'hôtel.

Basquine, indifférente en apparence, avait écouté tout ce colloque ; — et une profonde amertume montait à son coeur en songeant à la dureté de cette belle fille que cependant d'un mot elle pouvait perdre. Pouvait-elle, si elle vivait, laisser s'accomplir une telle union ? Son devoir n'était-il pas de montrer à Just l'abîme dans lequel il allait se jeter, tête baissée, avec la folle croyance d'un amour partagé ?...

« Qu'on me conduise à l'hôpital, peu m'importe, pensait-elle ; — là, du moins je pourrai librement pleurer ma vie perdue !... »

Mais Micheline, toujours bonne et généreuse, exigea que la malade fût transportée, non pas à l'hôpital proprement dit, mais bien dans une maison de santé qu'elle connaissait.

Et le jour même, sans songer aux dépenses que cette maladie allait coûter — car elle comptait bien payer tous les frais sur ses économies, bien légères cependant — elle conduisit Basquine dans une maison de santé nouvellement installée à Auteuil dans une petite rue débouchant sur le boulevard Exelmans.

Etroite, et à peine bâtie encore, cette rue était bordée de grands terrains vagues et de parcs à moitié abandonnés dont les allées étaient envahies par de hautes herbes et des plantes parasites.

Dans un de ces parcs se dressait une très grande bâtisse, imposante malgré tout avec ses hautes fenêtres et sa lourde porte massive en chêne.

Devant cette porte la voiture amenant Micheline et Basquine s'arrêta.

Une femme vêtue en infirmière parut.

— Je connais de réputation votre maison, dit Micheline ; c'est pourquoi je veux vous confier cette malade. Je désire que tout le confort nécessaire lui soit assuré ; je désire aussi qu'il lui soit affecté, pour elle toute seule, une chambre prenant jour sur le parc.

Basquine ne pouvait prononcer une parole. Péniblement elle s'était traînée là, appuyée au bras de Micheline qui, avec des soins infinis, la fit asseoir sur un siège que l'infirmière venait vivement d'avancer.

L'infirmière sonna.

Aussitôt deux femmes accoururent qui portèrent Basquine dans une petite chambre, la déshabillèrent, la mirent au lit.

Un jeune médecin, ex-interne des hôpitaux de Paris, vint examiner la malade ; et lui aussi diagnostiqua une

— J'ai enfin trouvé un briquet extraordinaire... à l'épreuve du vent !

fièvre typhoïde dont il espérait avoir facilement raison.

Le visage du docteur respirait une grande douceur et une profonde bonté. Tout en examinant Basquine il cherchait à lire dans les beaux yeux fiévreux de la malade quelque chagrin caché, à découvrir les causes de la violente émotion qui certainement avait déterminé cette crise cérébrale.

— Nous la sauverons, dit-il à Micheline en la reconduisant jusqu'à l'entrée du parc. Je m'acharnerai à sauver cette vie, comme déjà je me suis acharné à en sauver tant d'autres ; — et, la jeunesse aidant, je crois pouvoir répondre du succès.

Quand il rentra dans la chambre de Basquine il aperçut sur la table un billet de cinq cents francs, une carte de visite au nom de Micheline de Lanceroy, et quelques lignes précisant la situation de Basquine dans la maison qu'elle venait de quitter.

C'était donc une petite gouvernante, malheureuse et triste, qui était confiée à ses soins ; — et le docteur Olivier — ainsi se nommait le jeune médecin — sentit son coeur s'emplir d'une immense pitié...

Ce fut l'âme et la conscience allégées d'un grand poids que Micheline rentra à l'hôtel.

Dans le boudoir, qui venait d'être aéré et aspergé d'eau de Cologne, elle ne trouva pas Claudie ; — la jeune fille, mandée par le marquis, s'était rendue à l'appel de son père.

— Oh ! fit-elle en entrant dans le luxueux cabinet de travail, je sais pourquoi tu me convoques ici, dans ce milieu de livres et de paperasses. Cette nuit, alors que j'étais au bras d'un danseur que je ne veux point encore te faire connaître, tu t'es permis à mon égard une réflexion très déplacée, tu as prononcé un nom — le nom de Béville — qui depuis longtemps déjà sonne mal à mes oreilles. Tu connais cependant fort bien les intentions du capitaine, et tu sais parfaitement que c'est un homme à ne se marier jamais...

Le marquis s'écria :

— Mais, malheureuse enfant, tous nos amis croyaient, et croient encore, que vous êtes fiancés. Tu me l'as presque imposé dans nos salons, au Bois, partout, jusque dans notre loge au Théâtre-Français où régulièrement il venait nous rejoindre tous les mercredis. A Kichompré il se rendait très souvent pour faire sa cour ; et maintes fois tu fus rencontrée avec lui à la cascade de la Mérelle, ou bien sur le lac de Gérardmer où vous patiniez ensemble.

Dans un geste de colère Claudie releva vivement les boucles blondes qui couvraient à demi son front ; — puis d'un ton sec elle dit :

— Tout cela est parfaitement exact, j'ai rencontré souvent le capitaine de et je ne cherche nullement à nier. Oui, Béville ; — mais je n'étais pas seule : ma gouvernante se trouvait toujours à quelques pas de moi.

— Ta gouvernante anglaise ?

— Non, pas celle-là, mais Basquine.

— Deux jeunes filles ensemble... J'ai été vraiment fou de te confier à cette enfant qui est aussi belle que toi et qui sans doute cherchait à ébaucher quelque firt pour passer son temps et faire comme toi...

[*A suivre au prochain numéro*]

DANS LE MONDE SPORTIF

[*Suite de la page 17*]

la luette de liqueurs enivrantes, dans des boîtes semblables. Les terrains de golf et de tennis sont, d'ailleurs, plus attrayants, plus sanitaires, plus salutaires... En toute justice, les annonceurs de ces programmes, gentils on ne peut plus, devraient ne mentionner, alors, que le nom Richard. Ainsi, ils mettraient un stop à la confusion, à un tas de commérages. Ainsi, ils couperaient un bout de langue à une multitude de médisants, toujours prêts à sauter à pieds joints sur la réputation des vedettes, même sur celles dont la conduite est exemplaire.

■ Les jeunes joueurs de baseball de 17 à 19 ans devraient apprendre par coeur et suivre religieusement les précieux conseils que leur prodigue le célèbre Stan Musial, des Cardinaux de St-Louis. Nous reproduisons les dix commandements de Musial, publiés dans l'hebdomadaire « Parlons Sports » :

1—Choisissez un bâton que vous pouvez manier avec facilité. Trop de jeunes emploient un bâton trop lourd, croyant qu'ils frapperont la balle plus loin. L'art de frapper est une coordination des mains, des poignets, des bras, des épaules et de tout le corps. Au début de la saison, j'emploie un bâton de 33 onces. Au mois de juin, je me sers d'un bâton de 31 onces.

2—Ne serrez pas le bâton comme si vous aviez l'intention de l'étouffer. Au lieu de laisser reposer le bâton sur l'arrière de la paume, avancez-le, de façon à ce que la balance repose sur vos doigts.

3—Choisissez-vous une position très confortable au marbre. Découvrez la position qui vous va le mieux pour faire votre motion.

4—Apprenez bien les dimensions précises de la zone des « strikes ». Personne ne peut frapper régulièrement, s'il s'élance sur trop de mauvaises balles. Ne tentez de frapper que les balles qui sont dans la zone.

5—Que votre bâton soit toujours en position pour vous élancer. Tenez-le immobile au-dessus de l'épaule et ne le faites pas balancer, pendant que le lanceur se prépare à lancer.

6—Regardez constamment la balle. Les bons frappeurs prétendent qu'ils suivent tellement bien la balle qu'ils la voient lorsqu'elle rencontre le bâton. Si vous surveillez la balle, vous ne prendrez pas l'habitude de lever la tête au moment de frapper.

7—Elancez-vous en tenant votre bâton en ligne horizontale et ne faites que rencontrer celle-ci. Ne tentez pas de la fracasser. Si vous vous élancez trop fort, vous perdez la précision dans vos mouvements.

8—N'ayez pas peur de la balle. Si vous êtes agile, vous pouvez toujours l'éviter.

9—Relâchez-vous autant que possible. Vous ne pouvez réagir promptement ou prendre un élan précis si vos muscles sont resserrés.

10—Choisissez le genre de lancer que vous aimez frapper. Si votre balance n'est pas parfaite, laissez-le passer et attendez-en un autre, c'est-à-dire, si vous n'avez pas déjà deux prises contre vous.

■ Les chroniqueurs sportifs, tous joyeusement nichés dans le kiosque, sur la toiture du Stadium, n'ont pas encore reçu la visite d'un nouveau recordman. Il ne s'agit pas du pilote de l'avion Caravelle qui, récemment, franchit la distance de New-York à Montréal, en 52 minutes seulement. Mais bien plutôt de l'un de nos confrères, connais pas, d'un hebdomadaire dominical. Connaissez-vous ce nom-là, maintenant ? Dans l'édition du 23 juin, il rédigea huit articles quelque peu *réchauffés* et apposa sa signature huit fois, au-dessous de huit titres différents. Un record mondial du genre ! Paul « 8 fois » Rochon bat trois étoiles et quatre as, de cent coudées, n'est-ce pas ? Il a du talent, il écrit bien, style sautillant, clair, amusant. Il exagère un brin !

OSCAR MAJOR

Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ Je suis une jeune fille de dix-huit ans et je reste chez moi avec ma mère qui, en ce moment, attend un enfant. Elle est très nerveuse et mon ami doit veiller, tous les deux soirs, sans parler parce que maman ne veut pas que nous sortions. Je vous demande de nous donner un conseil pour pouvoir nous voir sans fatiguer ma chère mère. Je vous en prie, trouvez une solution à mon problème dans Le Samedi.

UNE JEUNE FILLE QUI ATTEND VOTRE RÉPONSE AVEC GRANDE IMPATIENCE.

Si vous avez peur qu'une explication avec votre mère entraine des explications gênantes ou une crise de nerfs, écrivez-moi un petit mot. Dites-lui par exemple que cette situation risque de lasser votre ami, et qu'une fille de dix-huit ans a besoin de passer une soirée en tête à tête avec son « cavalier ». Ajoutez que vous comprenez sa fatigue, mais qu'elle ne peut vous tenir responsable de son état de santé actuel. S'il le faut, adressez-vous à votre père. Je ne comprends pas, cependant, ces soirées silencieuses. Si votre ami ne trouve rien à vous dire de l'emploi de ses journées, des événements du village, des histoires tristes ou drôles qui s'y passent, il ne deviendra pas plus bavard après le mariage. Vous avez sous les yeux une femme qui attend un enfant et qui s'inquiète de sa santé ou de son avenir. C'est ça la vie ; pas toujours rose, mais de la couleur qu'on lui donne. Essayez d'animer ces soirées à la maison par une partie de cartes ou de ces jeux ingénieux qui se vendent dans tout magasin, et votre mère en oubliera son humeur pour rire avec vous et se détendre un peu. Vous avez toute la vie, mais elle est peut-être plus tourmentée que vous le croyez. Soyez généreuse pour son état et son âge.

♥ Je ne sais pas si vous êtes du genre masculin ou féminin, mais je sais que vous comprenez les jeunes gens. Dites-moi si, pendant les vacances d'été, je pourrais : (1) sortir avec des garçons-scouts et si je pourrais me faire inviter dans leur camp ? Ma soeur me dit que non et me trouve (excusez le mot) « guidoune ». Moi, je ne trouve pas que c'est mal de penser aux garçons, mais je voudrais qu'on me trouve distinguée. J'ai treize ans et j'aime le sport. On me trouve garçon manqué car j'aime grimper aux arbres, tirer des flèches, sauter pardessus les poubelles, etc. Dites-moi franchement ce que vous pensez de moi ; je ne suis pas sensible. Je vous remercie.

GARÇON MANQUÉ.

Je suis du sexe féminin comme mon nom l'indique et bien que je connaisse l'argot canadien, je trouve votre soeur assez vilaine d'avoir employé à la légère une expression si fausse. Vous êtes une brave petite fille tout à fait normale, et pas du tout « guidoune ». Les sports que vous pratiquez développeront votre corps et assainiront vos pensées... même celles consacrées aux garçons. Il y a des camps scouts placés sous le chaperonnage d'un chapelain où garçons et filles se réunissent souvent pour des épreuves sportives et des concours de chansons et de jeux. Vous avez les goûts de votre âge et je vous en félicite.

♥ Je lis votre courrier toutes les semaines et je l'aime beaucoup. Auriez-vous l'obligeance de me faire parvenir l'adresse de l'Etoile bleue. Je suis un jeune homme de dix-sept ans, bon caractère, ne fumant pas, étant Lacordaire, affectueux, bon travaillant, 5'11", 145 livres. Adressez réponse.

M. JEAN MORNEAU,
STE-PERPÉTUE, QUÉ.

J'ai cherché en vain dans les étoiles du ciel... et de la terre ce qu'était cette Etoile bleue dont vous voulez l'adresse. Est-ce une étoile filante ? Vous m'avez énuméré toutes vos qualités ; auriez-vous oublié la modestie ? Sans rancune.

♥ Pouvez-vous me donner une adresse (soit à Toronto ou à Kingston) d'un couvent de jeunes filles où l'on peut apprendre seulement l'anglais ou suivre le cours commercial en anglais. Il faut que ce soit entièrement dans cette langue. Merci. Si possible une réponse personnelle.

GERMAINE BEAULIEU,
DOLBEAU, CO. ROBERVAL.

Il m'est impossible de répondre personnellement aux lettres des correspondants du Samedi. Le « Notre Dame Secrétarial Course » de la Maison-Mère de la Congrégation Notre-Dame me dit que vous aurez les informations requises en écrivant au « Department of Education » du Gouvernement de l'Ontario à Toronto. S'il est trop tard pour les cours d'été, je vous suggère de travailler dans une maison anglaise ou dans un magasin anglais de votre région, de Québec ou des Cantons de l'Est. La meilleure manière de pratiquer cette langue est de la parler constamment avec d'autres. Lisez à voix haute, écrivez votre journal en anglais et vérifiez avec un dictionnaire. On ne peut accéder aux hauts postes dans ce pays bilingue qu'en sachant les deux langues. Vous vous y prenez un peu tard pour cet été, mais cherchez-vous une amie qui partage vos vues et vous aidera momentanément.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
— OU A VOTRE CHOIX —		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

CONNAIS-TOI TOI-MEME

[*Suite de la page 4*]

avec beaucoup d'application. Cependant vos efforts ne sont pas toujours récompensés, l'on vous dispute souvent à cause de vos distractions répétées. Au fait, vous vous concentrez tellement sur un point qui vous prend tout entière que vous oubliez tout le reste et souvent le reste est plus important. Quelle catastrophe parfois.

Votre confiance presque naïve fait de vous une enfant bien agréable pour le moment, mais puissiez-vous vous éveiller assez vite à toute la fougue qui dort en vous pour pouvoir l'employer à bon escient. Vous n'êtes pas à vos dernières prouesses.

Ma jeune correspondante me paraît comme un lion en cage. En toute franchise, la comparaison n'est pas trop forte. Vous vous fatiguez inutilement à protester contre tout ce qui choque vos goûts et vos tendances. Celui ou celle qui pense comme vous est avec vous, celui ou celle qui ne pense pas comme vous est votre ennemi numéro 1. Sous prétexte d'indépendance, vous essayez de briser ce qui est plus fort que vous ; sous prétexte d'originalité, vous méprisez ce qui est plus raffiné et plus intellectuel que vous. Bref, vous êtes souvent insupportable.

Pourtant, si l'on savait vous affronter plus souvent, vous baisseriez pavillon et vous redeviendriez bien calme, car vous n'êtes nullement dangereuse. L'on serait tenté, à prime abord, de vous prêter des qualités de chef, mais il vous manque toute compétence et votre jugement est si impulsif qu'il ne peut jamais mener à bien toute entreprise d'envergure. Si vous recherchez tant la simplicité, pourquoi vous dites-vous si compliquée ? C'est votre façon à vous d'attirer l'attention. Oui, à ce point de vue, vous êtes restée très petite fille. J'ai bien hâte de vous voir grandir.

Chère amie, vos belles qualités disparaissent si vite devant cette fougue mal exploitée qu'il est vraiment dommage que vous ne vous arrêtiez plus vite. Il est encore temps.

réponse à Pierre G. (Beauharnois)

Pierre est un tout jeune homme qui a grandi si vite qu'il ne s'en est pas encore rendu compte. Il ne sait pas qu'il a droit de penser tout haut, même si ses opinions diffèrent de celles des autres. Il a vingt ans et il ne sait pas vouloir. Il est entièrement dépendant. Son énergie n'est concentrée sur rien. Il a vu ses désirs trop souvent devancés. Aujourd'hui il ne se donne pas la peine de penser, il faut que tout lui arrive sans effort. Non pas qu'il soit paresseux, mais il est un peu nonchalant, il n'est pas du tout préoccupé.

Que voulez-vous que je vous dise si ce n'est de continuer vos études et d'essayer de vous interroger vous-même sur vos goûts et vos aptitudes afin de mieux choisir une carrière. Si vous aviez été un peu plus bavard, j'aurais bien aimé vous parler plus franchement. Malheureusement, vous ne m'y invitez pas du tout.

réponse à Dominica Corsica

La personne que vous êtes venue consulter à Montréal devait être très sage, j'y vois le même conflit, d'où l'embarras pour vous de choisir. Mais il faudra tout de même le faire un jour. Je n'aime pas donner des conseils précis, puisque ce n'est pas directement mon rôle, mais vos parents ont eu une heureuse idée, surtout si vous avez été élevée seule. Vous souffrirez beaucoup au début, le contact d'autrui vous demandera du renoncement et blessera votre sensibilité presque maladive. Mais après quelque temps la jeune fille romanesque que vous êtes rêvera un peu moins et concentrera ses efforts tout naturellement sur quelque chose qui la prendra tout entière.

En général, vous devez avoir de la souplesse pour apprendre quoi que ce soit, cependant votre résistance nerveuse étant bien faible, vous vous fatiguez vite de tout, puis l'on vous a laissée si peu souvent prendre les devants que vous n'avez jamais eu la chance de vous exprimer bien ouvertement et que vous n'avez jamais appris à soutenir jusqu'au bout vos opinions, vous vous saviez battue d'avance. Le ton élevé de votre entourage vous a toujours effrayée. Si vous aviez persisté, toutefois . . .

Toutes les carrières mentionnées demandent comme qualités identiques de la patience, du doigté et beaucoup de maîtrise de soi. Ce que vous ne possédez pas tout à fait. Ne vous découragez pas, toutes les vertus s'acquièrent, il suffit de le vouloir. Au revoir, donc, chère demoiselle. Vous trouverez certes quelqu'un de tout près qui vous recevra à bras ouverts.

réponse à Catherinette

Oui, Catherinette a perdu cette égalité d'humeur si appréciable surtout en service. Il va sans dire que vous pourriez employer votre temps à un travail beaucoup plus intéressant. Votre cours d'étude n'est pas très long, mais vous pourriez le compléter le soir et puis vous pourriez vous adonner à un métier plus convenable à vos qualités intellectuelles. En effet, votre intelligence très vive, votre esprit de concentration et votre conscience au travail sont autant de points qui assureraient votre succès ailleurs. Je ne méprise pas du tout votre métier actuel, mais votre santé vous permettrait des efforts supplémentaires pour exploiter d'une façon plus adéquate toutes vos possibilités. Ecrivez-moi à nouveau, je pourrais, je l'espère, vous éclairer un peu plus.

réponse à Mme Dumont

Vous êtes si peu loquace qu'il doit être bien gênant parfois de vous tenir compagnie. Personne ne sait si vous êtes triste ou simplement nostalgique, gaie, dissimulant une déception amère, si vous êtes contrariée ou satisfaite. L'on vous dit restreinte, peu sociable, et pourtant ce n'est que la gêne qui vous fait hésiter à donner de votre personne. Les gens ont si peu l'habitude de vous voir agir avec spontanéité que vous craignez d'être ridicule. Vous recherchez la compagnie des gens simples d'accès, mais à cause de votre double personnalité, vous réduisez sensiblement le cercle de vos relations. Tous auraient intérêt à vous fréquenter de plus près, votre coeur est bien tendre et votre esprit est ouvert à tout ce qui est beau et nouveau. Il n'en tient qu'à vous de sortir de votre tour d'ivoire.

réponse à Denise D. G. M.

Instruction sommaire et absence de curiosité intellectuelle. Toutefois vous êtes intelligente et spirituelle. Mais l'effort dans ce sens vous répugne. Vous vivez bien ainsi, vous faites votre chemin et vos ambitions ne dépassent pas le cadre de vos activités actuelles. Alors, à quoi bon étudier outre mesure . . . !

Le texte ne me permet pas de vérifier avec certitude si ce comportement est la résultante d'échecs ou si vraiment vous pensez ainsi, car n'étant pas trop expansive, il se peut fort bien que vous ayez abandonné la partie bien vite de peur d'avoir trop à vous extérioriser. La conjecture m'intrigue. Oserez-vous m'éclairer un jour ?

réponse à Valentine aux yeux bruns

Chère Madame, je ne puis malheureusement pas vous venir en aide autant que vous le désirez, je suis loin d'être un directeur de conscience. Cependant, vous ne pouvez prolonger indéfiniment cet état de choses, alors si le cas est aussi grave qu'il m'apparaît, vous devriez poursuivre les démarches nécessaires pour tout liquider afin de vous permettre de recommencer votre vie à neuf. La morale catholique n'est pas aussi étouffante qu'on le dit.

En attendant, votre graphisme indique un état dépressif de plus en plus croissant, ce qui ne vous empêche pas d'être très lucide. Mais vous avez si peu confiance en vous que vous finissez toujours par remettre à d'autres le soin de décider pour vous. Vous deviez redouter un peu ce qui vous arrive aujourd'hui, mais votre imagination vous a déjà joué de si vilains tours et vous êtes si impressionnable que vous avez été prise de panique. Alors, vous avez perdu le sens de toute valeur et vous ne savez même plus que vous frôlez le danger. Qui donc pourrait vous éveiller. Votre cause n'est pas perdue, il y a chez vous tant de souci de bien faire, tant de désir de plaire. Il ne vous manque qu'un guide sûr, doux mais ferme. Vous le trouverez.

réponse à Jeannette J. (Montréal)

Comme vous êtes rigide, comme il doit être surprenant de vous entendre rire à coeur ouvert. Ce qui ne vous éloigne pas de la compagnie joyeuse, au contraire votre sociabilité vous la fait rechercher, mais il ne faut pas trop vous dérider. Il est vrai que votre esprit est trop accaparé par des projets d'envergure pour vous attarder aux folies de l'immédiat. Mais qu'il fait bon rire parfois et comme cela vous aiderait à reprendre plus rapidement votre souffle. Votre prochain grand voyage imaginatif, hâtez-vous de m'en faire la description afin que je vous comprenne un peu mieux.

réponse à Elizabeth S. (Alberta)

Comme il m'est impossible de vous écrire sans adresse exacte, je me risque d'attirer votre attention dans ma chronique. Déjà malgré votre jeune âge votre personnalité est fortement accusée. Vous êtes solidement attachée à votre milieu et à tout ce qu'il entraîne. Vos idées bien arrêtées sur les gens et les choses vous commandent le silence presque absolu dans les discussions assez chaudes que vous avez le don de provoquer cependant.

Vous savez que l'on vous admire pour votre assurance intellectuelle, mais vous ne commettez jamais l'imprudence d'aller jusqu'au bout de votre pensée. N'acceptant pas de ligne de défense extérieure à vos propres moyens, étant ainsi l'unique gardienne de vos buts, vous êtes tout yeux et tout oreilles, et vous ne sortez jamais de vos filets. A moins qu'un adversaire bien agressif décide d'épuiser votre résistance. Je vous le souhaiterais. Peut-être perdriez-vous toute votre rigidité et peut-être aussi le goût du risque vous fascinerait . . .

réponse à Maman de Jeannot

La première et principale explication à vous donner concernant la ligne de votre écriture c'est bien l'affaiblissement de vos yeux, comme vous me le mentionnez. Au moment où je vous ai signalé le fait, j'ignorais tout à fait l'état souffrant de votre vue. De plus, de très fortes émotions vous ont si souvent ébranlée que vous avez pris une attitude de défense laquelle vous porte à vous replier sur vous-même. Et puis vous devenez très accapareuse de tout ce que vous prétendez être votre seul et unique bien, vous en devenez parfois tyrannique. Le tout s'explique, même votre attitude vis-à-vis votre petit garçon, mais elle n'est pas sans conséquence grave vis-à-vis des autres qui vous jugeront injustement.

Vous paraissez indifférente à tout ce qui est animé autour de vous, par contre vous recherchez les occasions de vous multiplier en mille riens qui vous fatiguent aussi bien que ceux qui vous entourent. Vous pouvez accepter assez bien un état de vie des plus simples, par contre vous n'admettez pas aussi facilement que l'on s'approche de vous pour faciliter votre tâche, vous avez toujours l'impression qu'on va vous ravir quelque chose.

Votre esprit s'éloigne de plus en plus de la terre, par contre votre coeur s'y attache de plus en plus. Quel conflit. Puissiez-vous trouver un lieu de rencontre permanent.

réponse à Louise l'Impulsive (St-Boniface)

Votre sérieux est bien impressionnant. La carrière qui vous attire devrait être la vôtre. En effet, votre largeur de vues n'entravera jamais votre générosité, et votre dynamisme modéré mais continu saura soutenir les plus faibles et convaincre vos ennemis. A ce propos, vous serez souvent comme aujourd'hui l'objet de contradiction. Jamais, toutefois, vous ne cesserez d'être vous-même. Un vrai danger vous guette, la témérité. Oui, vous allez toujours au bout de vos forces, vous aimez les chemins ardus et vous essayez de tout faire sur une échelle supérieure, vous ne supportez pas la médiocrité. C'est ce qui justifierait partiellement votre sévérité subite et vos jugements un peu durs à l'égard d'autrui.

Votre idéal est bien élevé, vous l'atteindrez fort probablement, mais vous verserez plus d'une larme, car vous aurez à renoncer à plus d'une chose que vous aimez, puis les réalités quotidiennes vous blesseront souvent. Une vie fructueuse est toujours remplie de sacrifices équivalents.

réponse à Lis des champs

Lis des champs est une enfant gâtée par tout le monde mais elle ne gâte personne. Elle prétend que tout lui est dû, elle a droit de cité partout, tous et chacun doivent oublier à mesure ses impertinences, parce qu'elle prétend être incapable de mieux. Elle impose sa volonté à son entourage, mais elle supporte très mal l'autorité. Elle croit qu'elle peut tout faire toute seule, mais si elle a le malheur d'éprouver quelque difficulté à réaliser quelque chose, c'est la panique et elle crie si fort que pour la faire taire, il faut que sa légion l'entoure. Je n'ose risquer d'autres traits, la lettre est aussi capricieuse que le personnage. A la prochaine fois, donc.

réponse à Nini L. (Farnham)

Vous la jeune fille si méticuleuse et aux mille exigences, vous avez osé une omission, votre adresse, alors je ne vois qu'une alternative, celle de vous répondre, un peu tard, j'en conviens, par la voie du journal.

Vous devez ranger si bien toutes vos choses que vous avez peine à les retrouver. Votre esprit d'économie vous fait aussi accumuler tant de petits riens que le moment venu de les utiliser, vous n'en voyez plus clair. Il en est ainsi de trop de désirs que vous entassez dans votre tête, lorsque vous avez l'occasion de les exprimer, vous les confondez tous. La visite d'un importun vous rendrait service, car il vous forcerait à prendre position et à commencer un inventaire utile.

réponse à Paule de St-Jean

Il est malheureux que je vous arrive si tard, vous êtes si aimable. Mais comme il faut vous côtoyer longtemps avant de vous comprendre et de saisir toute la subtilité de vos pensées ! Votre monde n'est pas fermé, au contraire, votre esprit est bien avide de connaître, mais comme il est réellement cultivé, il est sans prétention, il est silencieux. Votre réserve vous fait juger tout à fait autre. L'on vous dit récalcitrante, mais ce n'est que la délicatesse de vos manières qui vous fait éviter tout ce qui est grossier et rudimentaire. De plus vous fuyez les climats artificiels et suffocants.

Vous ne jugez pas à priori, mais votre intuition vous dit tout de suite d'accepter ou de refuser. Vous n'hésitez pas un seul instant à prendre position, même si cela se passe le plus souvent dans votre conscience et sans expression verbale. Vous évitez ainsi les chocs les plus terribles. Il est regrettable que votre public soit si restreint.

réponse à Grace G.

N'oubliez jamais cette sentence, elle est très belle, même si elle est très ardue. Bien que les désappointements se soient multipliés, vous avez su conserver cet enthousiasme bien communicatif. Il a toujours été appuyé d'une fermeté douce mais infaillible. Comment oserais-je vous conseiller, vous, dont la maturité d'esprit, la compréhension toute cordiale et la délicatesse de sentiments ont su rendre si admirable. Toutes ces qualités vous font souffrir parce qu'elles exigent beaucoup de vous et souvent vous n'êtes pas servie avec le même désintéressement. Votre coeur saigne plus abondamment qu'avant, mais il n'en est pas moins indulgent. Tous les angles de votre personnalité se sont si arrondis que les reliefs qui auraient pu être détestables ont disparu. Résultat, je ne vois rien de désagréable à vous dire sauf que vous respectez trop les exigences de tous et chacun. Il faudrait tout de même vous décider à vous reposer un peu afin de vous voir marcher très longtemps d'un pas aussi allègre.

réponse à Mlle L. N. (Senneterre)

Vos préparatifs de voyage ont dû vous accaparer, puisque vous aussi vous avez oublié de me mentionner votre adresse. Puisque vous devez être de retour, maintenant, je me permets de causer un moment avec vous. Le voyage a dû être profitable s'il a chassé tous les nuages gris de votre horizon. Vous me paraissez tellement impatientée que je me demande ce qui est arrivé. A peu près jamais vous ne sortez de vos gonds, à peu près jamais vous ne protestez, à peu près jamais vous ne pleurez et voilà que tout à coup vous manifestez ces dispositions toutes à la fois. Résultat, impossible de procéder à une analyse équitable. A votre place, je me reprendrais de nouveau. Je vous lirais une deuxième fois volontiers, surtout si vous me racontez de vos plus belles aventures.

VINGT-CINQ (25) GAGNANTS PAR SEMAINE

"Le Samedi" du 22 juin 1957 (Problème No 1328)

Mlle Marg. Boissonneault,
5153, Boul. St-Laurent,
Montréal 14, P. Q.

Mme Adélard Bousquet,
R. R. No 2,
Ste-Rosalie,
Comté Bagot, P. Q.

M. Adrien Cloutier,
488, rue St-Eugène,
La Tuque, P. Q.

M. J.-A.-G. Dubé,
Clair, Madawaska, N. B.

Mlle A. Ferron,
4388, rue Berri,
Montréal 34, P. Q.

M. Paul Fortier,
5, Avenue Dollard,
Baie Comeau, P. Q.

M. Serge Francoeur,
395, rue Arnaud,
C. P. 602,
Sept-Iles, P. Q.

Mme J.-E. Gauvin,
338, rue Hermine,
Québec 8, P. Q.

Mme Juliette Guertin,
179a, rue Gamble Ouest,
Rouyn, P. Q.

Mlle Béatrice Laberge,
91, rue Hickson,
Verdun, P. Q.

M. Louis Lafrenière,
900, 5ème Rue,
Val d'Or, P. Q.

Mlle Luce Lasalle,
Lac Guindon,
via Shawbridge, P. Q.

Mme Aurore Lemay,
690, rue St-Germain,
Rimouski-Est, P. Q.

M. Serge Lemire,
1751 ouest, rue Notre-Dame,
Montréal, P. Q.

Mme Hormisdas Lévesque,
624, Avenue Joffre,
Appt. 2,
Québec 6, P. Q.

Mme M.-Anne Marquis,
1030, rue Worthington,
Sherbrooke, P. Q.

Mme Alice Massicotte,
40 ouest, rue Notre-Dame,
Victoriaville, P. Q.

M. Denis Matte,
2205a, rue Hood,
Montréal, P. Q.

M. Joseph Pelletier,
Lac des Pins,
Ste-Julienne,
Comté Montcalm, P. Q.

M. Robert Perrier,
St-Vincent, Alberta.

Mme F. Pominville,
7592, rue Henri-Julien,
Montréal, P. Q.

Mme Bernadette Raymond,
961, Boulevard Demers,
Chambly Bassin, P. Q.

Mme Alberic Rhéaume,
Ville St-Georges Est,
c-o Grand Hôtel,
Beauce, P. Q.

Mlle Marcelle Veilleux,
C. P. 2,
Beauceville-Est, P. Q.

Mlle Rachel Vendette,
C. P. 595,
Hearst,
Comté Cochrane, Ont.

Solution du Problème No 1328

O	■	P	A	G	O	D	E	■	N	E	G	O	C	E
B	A	■	D	R	U	E	■	S	A	L	I	V	E	■
S	P	A	■	O	R	■	S	A	V	A	T	E	■	S
C	A	L	A	S	■	B	A	N	A	N	E	■	R	E
U	N	I	R	■	L	A	V	A	L	■	R	O	U	X
R	O	N	C	E	■	L	O	S	■	C	■	N	E	T
■	N	E	U	V	E	■	N	■	M	A	L	■	S	I
C	■	A	R	I	D	E	■	F	A	R	A	D	■	L
H	A	■	E	T	E	■	B	■	S	A	D	O	C	■
A	M	E	■	E	■	C	O	U	■	T	O	R	E	S
P	O	N	T	■	C	R	I	S	E	■	G	A	L	E
O	S	■	R	A	R	E	T	E	■	P	A	I	E	N
N	■	S	E	S	A	M	E	■	P	O	■	T	R	I
■	D	I	V	I	N	E	■	R	O	U	E	■	I	L
C	O	L	E	R	E	■	S	O	U	F	R	E	■	E

ARSÈNE LUPIN *gentleman-cambrioleur*

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-SIXIEME EPISODE

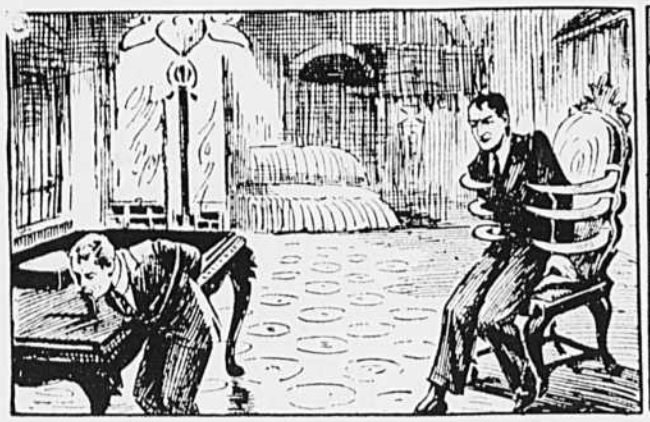
LA POURSUITE DE FU CHONG

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT ET UNIEME EPISODE

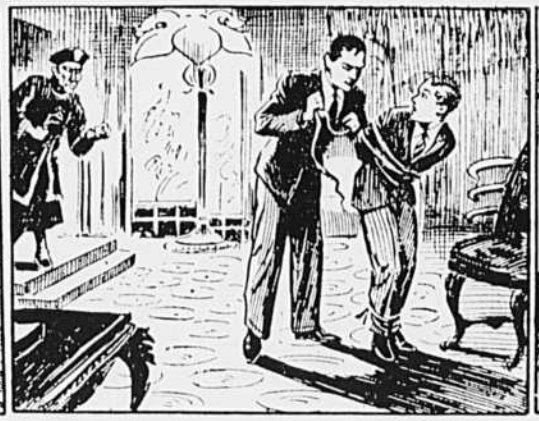
1. Kenton Steel et Pierre Brun sont maintenant les prisonniers de Fu Chong. Steel voit sa fin approcher car le Chinois l'a installé dans la Chaise de la Mort.

2. Les dents se resserrent lentement et vont bientôt causer l'écrasement à mort de Steel. Pourtant, Fu Chong sort de la pièce et Pierre tente une démarche désespérée.

3. Pieds et poings liés, il parvient, à petite vitesse et au prix d'efforts inouïs, à descendre de son grabat et à se diriger vers la table de Fu Chong.



4. Il y arrive enfin et juste à temps car quelques secondes plus tard son maître était broyé à mort. Avec ses dents, il repousse le levier qui libère Steel.

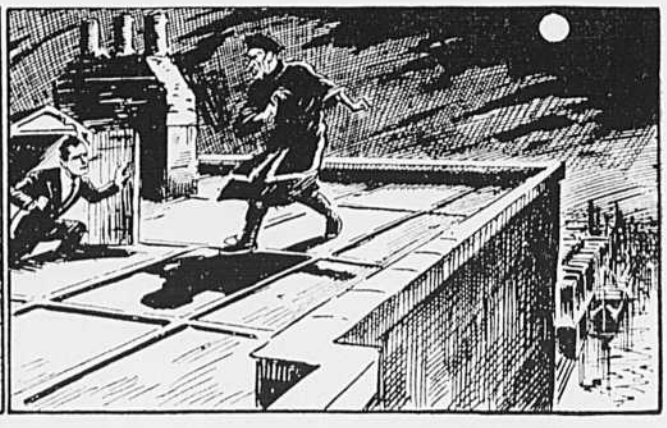


5. « Bravo, mon gars », s'écrie Steel. « Et maintenant faisons vite. Les apaches ne vont sans doute pas tarder à revenir. » Et tout en parlant il délie les liens de Pierre.

6. A peine venait-il de parler que déjà Fu Chong revenait. Quand il vit la scène, le bandit fut pris d'une violente colère et en même temps d'une certaine crainte.

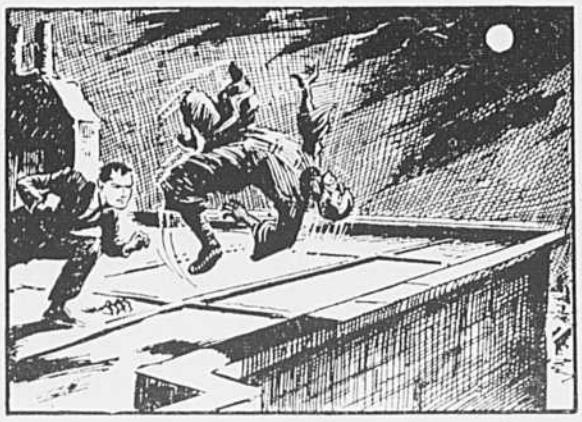
7. Il sortit précipitamment de la pièce et appela ses hommes. Deux serviteurs arrivèrent que Steel et Pierre attendaient de pied ferme. Un ! Deux ! Les deux Chinois tombèrent.

8. « Et maintenant », s'écrie Steel, « à la poursuite de Fu Chong. Il cherche sûrement à s'évader. »



9. Le Chinois gravissait en courant un escalier. Steel et Pierre se mettent à sa poursuite. Où mène donc cet escalier ? Il débouche enfin sur le toit.

10. Après Fu Chong, Steel est le premier à y mettre pied. Sans tarder, une lutte féroce s'engage où chacun comprend qu'il y va de sa vie. Pierre est témoin du combat.



11. Steel ne tarde pas à prendre le dessus et Fu Chong s'en aperçoit. Il combat avec la furie du désespoir. On dirait une bête fauve. Soudain, Kenton Steel décoche un poing terrible...

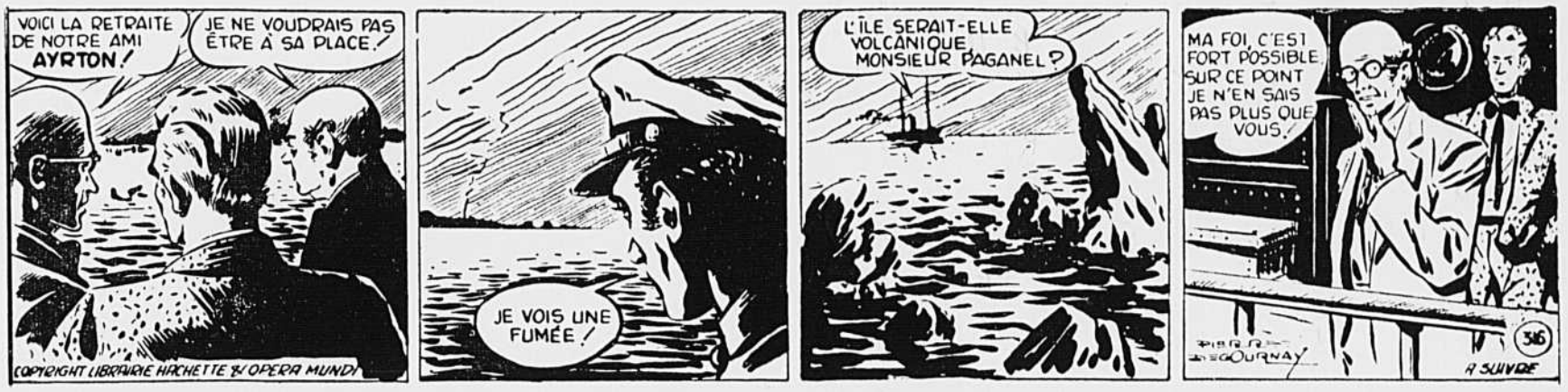
12. ...qui envoie Fu Chong virevolter dans les airs... puis par-dessus le parapet... et enfin dans la rivière qui longe le mur. Est-ce la fin de Fu Chong ?

(A suivre)

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CENT SIXIEME EPISODE



Deux jours après que la décision eût été prise de débarquer Ayrton sur l'île Maria-Thérésa, la vigie vers deux heures de l'après-midi signale une terre à l'horizon. C'est l'île, basse, allongée, à peine émergée des flots et ressemblant de loin à un énorme cétacé. Le Duncan s'en approche à toute vapeur. — Vers cinq heures, le profil de l'îlot est nettement visible. Le soleil, s'abaissant vers l'Ouest, découpe en pleine lumière sa capricieuse silhouette. Tout à coup, John Mangles, qui en observe les rivages à la lorgnette, pousse une exclamation de surprise. — En effet, il lui a semblé distinguer une fumée légère montant vers le ciel. La présence d'un être humain sur cette terre désolée paraît tellement inimaginable qu'une autre idée vient à l'esprit du jeune capitaine. Il y a peut-être dans l'île un volcan en activité? — Paganel consulté, avoue son ignorance. L'île Maria-Thérésa est sans doute d'origine volcanique, mais aucun renseignement récent ne fait état d'un brusque réveil des forces internes. Cela n'exclut pas cependant qu'une fissure du sol n'ait pu livrer passage à quelque fumerolle.

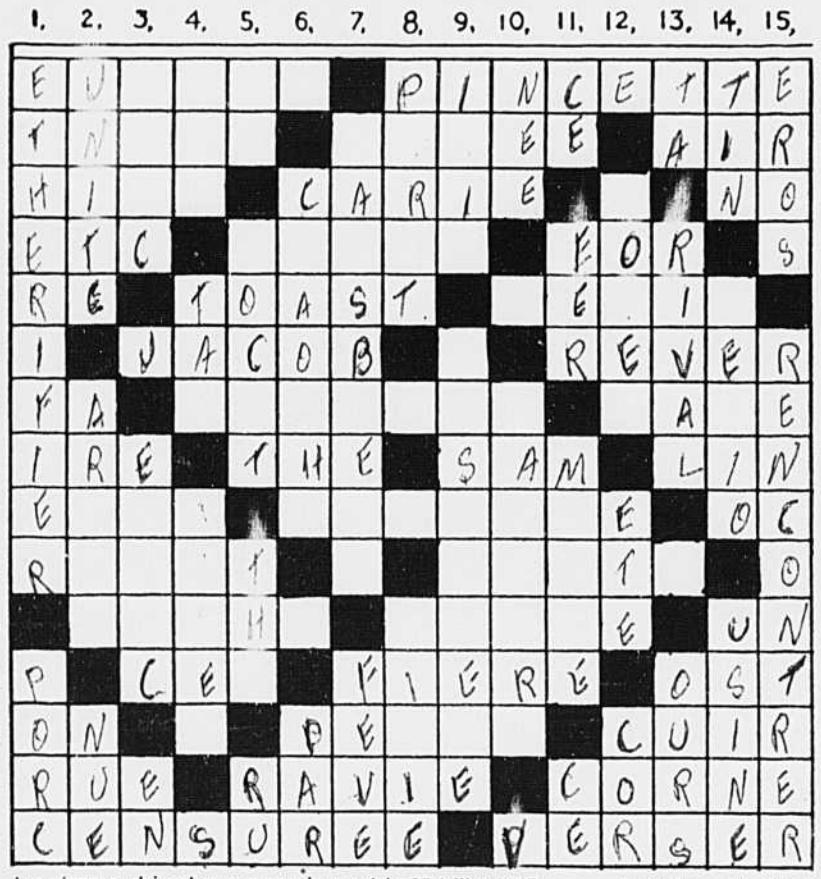
La fumée vaguement aperçue par John Mangles sur l'île Maria-Thérésa est mise sur le compte d'une petite éruption volcanique. Cet incident classé, lord Edward s'informe auprès de son capitaine si l'atterrissage sera possible avant la nuit ou s'il conviendra d'attendre le lendemain. — John est trop prudent pour se risquer à la nuit tombante dans des parages qu'il ne connaît pas parfaitement et dont les cartes ne signalent pas les écueils. Le Duncan se tiendra donc à distance raisonnable de l'île et le lendemain à l'aube une embarcation sera envoyée à terre. — Cependant vers neuf heures, alors que le yacht longe la côte, les passagers aperçoivent nettement une lueur assez vive brillant dans l'obscurité. Se pourrait-il que ce fût là l'éclat de la lave en fusion? Paganel observe le phénomène avec attention. — Sa perplexité est grande car l'aspect de feu n'est nullement celui d'une éruption volcanique. D'ailleurs, soudain, un autre feu paraît sur la plage cette fois et intermittent comme si on l'alimentait chaque fois qu'il menaçait de s'éteindre. Cette fois, le doute n'est plus permis, l'île est habitée...

La fumée et les feux observés sur l'île Maria-Thérésa ont donné aux voyageurs la certitude que, contre toute attente, des êtres humains ont élu domicile sur cette terre de désolation. Sans doute sont-ce des sauvages venus de Nouvelle-Zélande et dans ce cas la plus élémentaire prudence recommande de ne point trop s'approcher de l'île. — C'est un contretemps fâcheux car il est bien évident qu'Ayrton ne saurait être débarqué dans un endroit où il aurait toutes les chances d'être massacré dans l'heure qui suivrait son atterrissage. Il va donc falloir se mettre en quête d'une autre île et retarder encore l'heure du retour au bercail. — Ce choix est remis au lendemain et lord Edward décide de rester en vue de l'île jusqu'au jour car Paganel, par pur intérêt scientifique, tient à être renseigné sur la race des habitants de Maria-Thérésa. Après quoi, vers onze heures chacun va se coucher. — Cependant Mary et Robert Grant, le coeur étreint d'une infinie tristesse à l'idée que leur père est perdu à jamais, restent un instant sur le pont pour pouvoir donner libre cours au chagrin qu'ils ont courageusement refoulé jusqu'à présent. La nuit est douce, mais les deux orphelins sont oppressés comme dans l'attente d'un extraordinaire événement. [*La suite au prochain numéro.*]

LISEZ, CHAQUE SEMAINE, LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

Les Mots Croisés du "Samedi"

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE



Les réponses doivent nous parvenir avant le 27 juillet 1957. Problème No 1332

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Adressez : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

..... DECOUPEZ ICI .....

HORIZONTALEMENT

1—Pièce de fer destinée à produire des empreintes sur les métaux. — Longue pince pour arranger le feu.

2—Portique en pierre, au Japon, devant les temples shintoïstes. — Temple des Muses. — Fluide gazeux qui forme l'atmosphère.

3—Crier, en parlant du hibou. — Maladie inflammatoire des dents. — Lac du Soudan.

4—*Et caetera* (abr.). — Clairsemés. — Juridiction.

5—Ile de l'Atlantique. — Voeu que l'on fait en buvant. — Pierre qui est en travers et au bas de l'ouverture d'une porte.

6—Juif de la tribu de Nephtali, célèbre par sa piété. — Songer.

7—Dans la gamme. — Mauvais joueur de violon (fam.). — Genre d'oiseaux échassiers.

8—Colère. — Arbrisseau de la Chine. — Type représentatif des Etats-Unis. — Plante textile.

9—Crochet de fer. — Martyre en 262. — Particule du dialecte provençal.

10—Charrue sans oreilles. — Sabre droit de la cavalerie.

11—Principe servant de règle. — Panneau de verre. — Unité.

12—Démonstratif. — Arrogante. — Camp, armée.

13—Pronom indéfini. — Voleurs considérés comme formant une classe sociale. — Peau tannée.

14—Chemin de ville. — Enlevée de force. — Partie dure et conique qui se forme sur la tête de certains ruminants.

15—Blâmée vivement pour ses écrits. — Faire couler.

VERTICALEMENT

1—Convertir en éther-sel. — Cochon.

2—Exprime l'universalité des parties qui constituent un ensemble. — Bois détruit ou endommagé par le feu. — Nuage.

3—Genre de palmiers des régions chaudes. — Ancienne épée longue et étroite. — Dans.

4—Commune rurale autonome, en Russie. — Salé et séché à la fumée. — Différentes parties d'une habitation.

5—De l'alphabet grec. — Morceau d'étoffe blanche que portent au cou les gens de robe. — Ville de Prusse, près de Coblenz. — Petit ruisseau.

6—Variété de chien barbet à poils frisés. — A travers.

7—Ouvrier qui dirige le marteau d'une forge. — On la trouve dans le gâteau, le jour des Rois.

8—Sorte de bouillie. — Matelot en sentinelle dans la mâture.

9—Déesse de la médecine. — Appareil que l'on met aux animaux pour les empêcher de mordre.

10—Créée. — Genre d'insectes hémiptères (punaises d'eau).

11—Symbole chimique du *cérium*. — Métal d'un gris bleuâtre. — Coiffure des anciens Perses. — Démonstratif.

12—Décerner des éloges à. — Saison. — Petite corne du bois d'un cerf.

13—A toi. — Qui aspire aux mêmes avantages qu'un autre. — Genre de mammifères carnivores, à fourrure épaisse.

14—Pièce de bois pour soutenir les tonneaux. — Type d'amoureux dans la comédie italienne. — Grand établissement de fabrication.

15—Nom grec du dieu de l'Amour. — Trouver par rencontre sur son chemin.

BOURVIL A ATTENDU . . .

[*Suite de la page* 36]

« Jeanne avait seize ans, j'en avais dix-sept. Je me disais toujours : 16 plus 17, 16 plus 17, ça ne fait pas un compte rond. J'ai toujours aimé les chiffres pairs. Mais nous étions encore trop jeunes pour arrondir. Et pourquoi ne pas le dire ? Trop purs aussi. Jeanne était aussi sérieuse que jolie. Des femmes comme elle, ça ne court pas les rues, surtout dans les champs.

« Je voulais rester à Bourville à cause de Jeanne et partir de Bourville pour elle. Je voulais lui offrir autre chose que des vaches à traire. Je me voyais déjà chantant devant des milliers de ministres de l'Agriculture et je ne voyais pas mes sabots ».

Le métier n'avait pas encore commencé à rentrer. André Raimbourg ne possédait encore pour tout bagage artistique que son rire et son emploi de trompette dans le Morzz-Jazz — amateur — de Bourville. Le jazz offrait certaines ressemblances avec la fanfare imaginaire de Champignole-la-Vallée, l'un des grands succès de Jean Richard. Mais son rire était déjà ce curieux phénomène communicatif ainsi décrit par un critique parisien :

« L'éclat de rire de Bourvil est à lui seul un spectacle. Dans le genre cataclysme facial. Il se tord, au sens propre du terme. Par exemple, son nez, naturellement tordu, se tord jusqu'à former un angle de 90 degrés. Pour le reste, il devient violet, il ferme en hoquetant ses petits yeux bleu pétrole et il ouvre une sorte de gouffre, lequel, paraît-il, est sa bouche. Il a trente-deux dents, c'est très facile à compter ».

C'est le régiment qui lui donna sa chance, après qu'il eut vainement, pour faire plaisir à sa famille, tenté de devenir mitron (« Le pétrin mène à tout à condition d'en sortir »). Ce furent ses compagnons de chambrée du 24° d'Infanterie qui l'encouragèrent à tenter sa chance dans les crochets et les concours d'amateurs. Et un jour il remporta l'un de ces concours avec « Ignace », la célèbre chanson de Fernandel. Il n'eut de cesse d'avoir remercié son idole, mais ne put le faire que bien des années plus tard, quand, au soir de la première de l'opérette « La route fleurie », Fernandel tint à faire sa connaissance après avoir dit aux journalistes :

— Le don du comique ? C'est d'avoir une « nature ». Bourvil, voilà une « nature ».

C'est ce que dit aussi, à sa manière, celle qui connaît le mieux Bourvil : Jeanne Lefrique, devenue sa femme depuis de longues années.

— J'ai épousé André parce qu'il me faisait rire. Il m'a apporté le rire, l'amour et le confort.

Combien d'épouses peuvent en dire autant ?

MARTIN SORQUES.

SUR TOUTES LES SCENES

[*Suite de la page* 15]

Des participations inattendues au Festival de Montréal réjouiront les amateurs de Théâtre. En plus des super-productions *Don Juan* et *L'Illusion Comique*, le Théâtre de Quat'sous, animé par l'imbattable Paul Buissonneau, reprendra *La Tour Eiffel qui Tue*, pièce primée aux éliminatoires des Festivals Régionaux et récipiendaire du Trophée Bessborough pour la meilleure production au Festival National. La troupe de Sherbrooke, fort remarquée au même concours, a aussi été retenue.

D'ailleurs, de plus en plus, les organisateurs du Festival de Montréal songent à engager non plus seulement une grande troupe officielle, mais aussi des équipes privées dont le travail pour être moins éclatant, représente de façon plus authentique les tendances actuelles de notre jeune théâtre.

Et puis, il faut bien le dire, la scène est l'unique ressource des jeunes comédiens qui veulent percer et se faire un nom. Nos réalisateurs de TV, accablés de travail, n'ont pas le loisir de rechercher des talents neufs et encore moins d'apprendre leur métier à des débutants. C'est pourquoi il faut souhaiter la formation de groupements théâtraux pour les jeunes et par les jeunes.

L'engagement cette année de monsieur Jean Meyer comme metteur-en-scène et directeur des deux principaux spctacles du Festival de Montréal, laisse supposer l'emploi futur d'autres maîtres de la scène française. Si nous commençons par un Jean Meyer, nous finirons peut-être par un Jean Vilar !... Qui sait ?...

« Une demi-heure avec . . . », une nouvelle émission radiophonique réalisée par Madeleine Jérôme et commentée par Guy Godin remplace avantageusement « Les Joyeux Troubadours » contre lesquels je n'ai rien de particulier, mais qui réussissaient à ennuyer tout le monde durant trente minutes. La demi-heure sur Beethoven fut particulièrement réussie.

Le « Coquelicot » du matin vaut aussi la peine d'être écouté. Je ne goûte pas les commentaires, si on peut les appeler ainsi, de Pierre Paquette... Il donne bien l'heure, c'est tout. Son choix de disques est excellent les trois-quarts du temps. Il y aurait pourtant tant de choses à dire sur Ferré, Brassens, Trenet, Piaf et les dizaines d'autres qui y font des apparitions plusieurs fois par semaine... Le choix d'un thème pourrait arranger les choses... Les entrevues de Pierre durant les vingt minutes qui suivent sont en général du meilleur goût.

FRANCINE MONTPETIT.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
ODILON RIENDEAU, *Chef de tirage* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Confort moderne il y a cinq mille ans

M. John Marshall, haut fonctionnaire anglais de l'administration des Indes, féru d'archéologie, ne revenait pas de sa surprise : la pelle des terrassiers avait dégagé les ruines d'une ville imposante là où, quelques années plus tôt, il n'y avait qu'une carrière où les indigènes venaient s'approvisionner en matériaux pour la construction de leurs huttes.

Mais cette carrière avait quelque chose d'anormal : on en tirait non pas de la pierre, du sable ou de l'argile, mais *des briques cuites*. Cette anomalie, rapportée à Mr. Marshall, avait attiré son attention et, grâce à ses hautes relations, il avait fait entreprendre des fouilles dans les « carrières ». Les travaux duraient depuis 1920 ; en une quinzaine d'années, ils avaient rendu à la lumière du jour les restes d'une grande cité parfaitement ordonnée. Mais ce qui surprenait surtout Mr. Marshall, c'est que les maisons de cette ville, construites — tous les indices concordaient — quelque 2,500 à 3,000 ans avant notre ère, étaient dotées de la plupart des installations qui confèrent à nos demeures actuelles ce que l'on appelle « confort moderne ».

La vieille cité retrouvée s'appelait Mohenjo-Daro. Elle s'élevait sur la rive droite du fleuve Indus, à quelque 150 milles de Karachi, capitale actuelle du Pakistan.

Une digue de briques cuites, haute de 24 à 30 pieds, protégeait la ville des inondations en même temps qu'elle servait de quai d'embarquement et de débarquement. La cité était divisée en « blocs » par des avenues se coupant à angle droit, tout comme une ville américaine moderne. Les maisons étaient construites comme le sont encore celles des pays orientaux, les pièces d'habitation prenant jour sur une cour, ou « patio » central. La plupart comportaient une salle de bain avec eau courante et vidange dans les égouts aménagés sous la chaussée des rues aboutissant au fleuve.

A la périphérie de la ville s'élevaient les ateliers : c'était sa ceinture industrielle. On y façonnait et cuisait briques et poteries, on y fondait et coulait le bronze. Les produits fabriqués étaient expédiés par des bateaux sillonnant le fleuve.

La banlieue plus loitaine devait être soigneusement cultivée car, en ville, non loin du fleuve par lequel ils étaient sans doute importés et exportés, blé et orge étaient emmagasinés dans d'immenses greniers très ingénieusement aménagés : des quais surélevés facilitaient le chargement et le déchargement car ils étaient juste à la hauteur du plancher des chariots. Des rampes en plan incliné donnaient un accès facile aux compartiments les plus élevés. Dans le socle de la plateforme sur laquelle ils étaient construits, tout un réseau de canalisations de poterie permettaient l'aération constante du grain et facilitait sa conservation.

Les habitants de Mohenjo-Daro étaient déjà en possession d'une écriture, à vrai dire rudimentaire et qui n'a pu encore être déchiffrée. Un autre mystère est constitué par le sort qu'eurent finalement la ville et ses habitants : sous les mètres cubes de terre et de débris accumulés par les inondations et les vents sur la cité morte, on a retrouvé des centaines de squelettes étendus dans ce qui furent les rues et les places ; certains portaient les marques d'une mort violente. La population a-t-elle succombé en bloc à une terrible épidémie ou bien a-t-elle été exterminée par un envahisseur ? On ne sait pas et il est peu probable que l'on sache jamais.

Pendant très longtemps, jusqu'au début de ce siècle, on a cru que la civilisation de l'Europe occidentale était l'héritière, à travers les Romains, d'une civilisation indigène surgie du sol de Grèce. Les découvertes faites depuis une cinquantaine d'années ont montré que la culture grecque était elle-même une adaptation, une amélioration, une synthèse de plusieurs autres cultures : civilisation crétoise, civilisation égyptienne, civilisations mésopotamiennes.

Pour laver le chemisier de nylon : Pour le nylon, vous devez le laver dans de l'eau tiède savonneuse, le rincer à la même température et sans essorer, le suspendre au-dessus de la baignoire, sur un cintre garni ou en plastique pour ne pas risquer de marquer le tissu. Le bois verni, par exemple, laisse des traces indélébiles.

•

Pour utiliser les restes de savon : Faites fondre au bain-marie, dans une casserole humectée d'eau, tournez avec une cuiller en bois, ajoutez quelques gouttes de glycérine pour obtenir une pâte malléable et onctueuse. Versez dans des petits moules et laissez refroidir. Démoulez. Cette pâte vous servira pour tous les lavages.

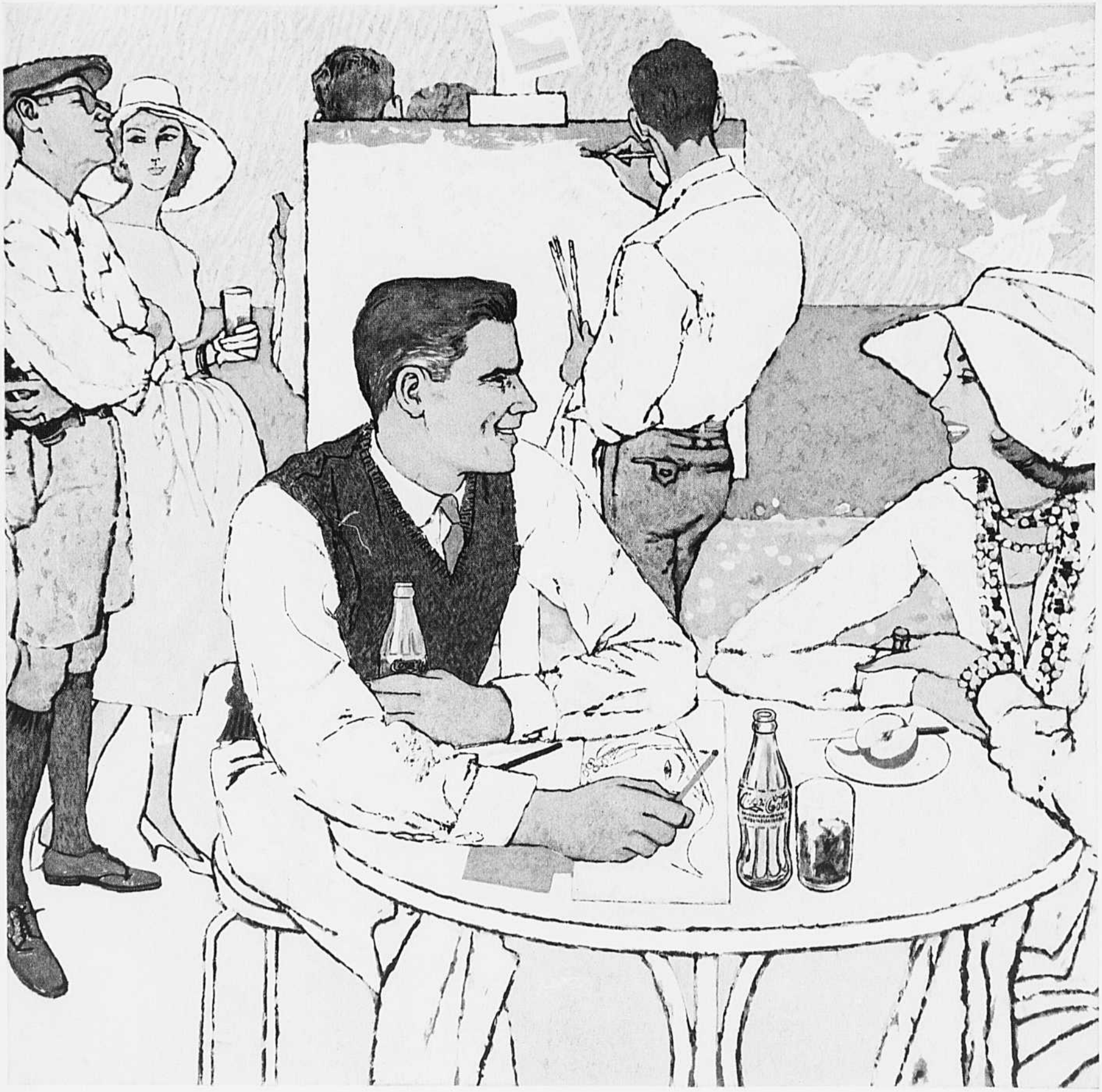
•

Pour bâtir un ourlet : Fixez le pli avec une bande de papier collant. Piquez à la machine et ensuite détachez la bande d'un coup sec.

•

Pour faire durer les fleurs : Les fleuristes leur donnent largement à boire en les immergeant jusqu'aux pétales avant de les placer dans les vases.

Coca-Cola . . . le Préféré dans le Monde entier. *Un site canadien célèbre inspire une autre toile au talentueux peintre Jack Potter.*



AU LAC LOUISE AUSSI . . . "SIGNE DE BON GOÛT" . . . L'art de bien vivre accompagne les gens aimables, et il comprend aussi la coutume de savourer un Coca-Cola. D'un goût si bon et de si bon goût . . . que, à l'heure actuelle, dans plus de 100 pays, l'invitation "*Prenez un Coke*" est le signal de l'une des réjouissances les plus appréciées au monde.

Buvez Coca-Cola MARQUE DÉPOSÉE

SIGNE DE BON GOÛT

BIBLIOTHÈQUE DE LA LÉGISLATURE ET DU GOUVERNEMENT DE QUÉBEC C.P. QUÉ. G1R 5E6